

Dschang Paris Garoua

Missive à François Tatou, mon père



Essai d'anthropographie du quotidien

Léonie Tatou

Collection Réflexivités et expérimentations épistémologiques

ésbc
éditions science
et bien commun

Dschang Paris Garoua

Dschang Paris Garoua

*Missive à François Tatou, mon père. Essai d'anthropographie
du quotidien*

LÉONIE TATOU



Dschang Paris Garoua de Léonie Tatou est sous une licence License Creative Commons Attribution - Partage dans les mêmes conditions 4.0 International, sauf indication contraire.

Titre : Dschang Paris Garoua. Missive à mon père, François Tatou. Essai d'anthropographie du quotidien

Autrice : Léonie Tatou

Design de la couverture : Kate McDonnell, photographies de Florence Piron et Tsama Bruno Arindo

Édition et révision linguistique : Florence Piron et Élisabeth Arsenault

ISBN pour l'impression : 978-2-924661-70-3

ISBN pour le ePub : 978-2-924661-72-7

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec 2020

Dépôt légal – Bibliothèque et Archive nationale Canada

Dépôt légal : 2e trimestre 2020

Ce livre est sous licence Creative Commons CC BY-SA 4.0

Éditions science et bien commun

<http://editionscienceetbiencommun.org>

1085 avenue de Bourlamaque

Québec (Québec) G1R 2P4 Canada

Diffusion: info@editionscienceetbiencommun.org

À vous tous qui l'avez connu, aimé, accompagné,

À vous, comme lui, « cœurs sans frontières »,

A vous qui tentez de repenser ce monde,

À vous, épris-e-s de justice,

Et d'humanité

Table des matières

| | |
|--|------|
| Préface | xi |
| Florence Piron | |
| Meku' - remerciements | xvii |
| Léonie Tatou | |
| Introduction | 1 |
| Léonie Tatou | |
| 1. Premier feuillet | 3 |
| <i>Un cœur sans frontières</i> | |
| 2. Deuxième feuillet | 21 |
| <i>Identité(s) et résilience</i> | |
| 3. Troisième feuillet | 33 |
| <i>Numérique et ubiquité</i> | |
| 4. Quatrième feuillet | 47 |
| <i>Garoua la Belle</i> | |
| 5. Cinquième feuillet | 57 |
| <i>Syndrome du dépit amoureux et injustice cognitive</i> | |
| 6. Sixième feuillet | 69 |
| <i>Le défi identitaire</i> | |
| 7. Septième feuillet | 77 |
| <i>Étoiles noires et cheval blanc</i> | |
| 8. Huitième feuillet | 89 |
| <i>Capital humain et développement social</i> | |
| 9. Neuvième feuillet | 105 |
| <i>Avez-vous dit tripalium?</i> | |
| 10. Dixième feuillet | 119 |
| <i>Que-Sais-Je ?</i> | |

| | |
|---|-----|
| 11. Onzième feuillet | 127 |
| <i>Redire le passé... Alimenter le présent</i> | |
| 12. Douzième feuillet | 135 |
| <i>Chants dialogués féminins. La sérendipité!</i> | |
| | |
| Bibliographie | 145 |
| Des suggestions de lecture pour poursuivre la réflexion | 149 |
| À propos de l'autrice | 151 |
| Annexe 1. Quelques documents d'archive | 153 |
| Annexe 2. Conte : Le sac magique | 161 |
| Annexe 3. Petit lexique | 165 |
| Postface | 171 |
| Pierre Naimio | |
| À propos de la maison d'édition | 173 |

Préface

FLORENCE PIRON

Qu'est-ce que la pensée? Un mécanisme cognitif froid, impersonnel et individuel en même temps, qui compile et analyse des données soigneusement triées, qui raisonne, discerne et exerce notre esprit critique (Navarre 2020)? Ou un flux de conscience nourri autant par le raisonnement, les informations et les idées que par l'affectivité, la mémoire, la conscience et les sensations? Le neurologue Antonio Damasio a bien montré dans son livre *L'erreur de Descartes* (2006) que « le cerveau qui pense, qui calcule, qui décide n'est pas autre chose que celui qui rit, qui pleure, qui aime, qui éprouve du plaisir et du déplaisir [et que] l'absence d'émotions et de sentiments empêche d'être vraiment rationnel »¹. Devrait-on alors délaisser la formule « Je pense, donc je suis » de Descartes, et plutôt proposer « je suis, donc je pense »? En plus d'être nettement moins élitiste que la première, cette deuxième formule reconnaît que l'expérience de la vie dans toute sa diversité et sa complexité est à la source de la pensée, message porté aussi par le grand penseur public Edgar Morin (par exemple dans Morin 1990, 2014). C'est en tout cas la réflexion qui me vient en lisant *Dschang Paris Garoua* de Léonie Tatou. Cette lecture est en elle-même une expérience de pensée très originale et féconde au point qu'on se demande comment un texte apparemment si simple peut faire autant réfléchir...

Alors que le positivisme institutionnel (cadre normatif et épistémologique dominant dans nos universités du Nord et des Suds; Piron 2019) impose la désindividuation des chercheurs et chercheuses comme garantie de leur scientificité, Léonie Tatou plonge directement et sans complexe dans l'autobiographie la plus personnelle et intime pour mettre en lumière, au fil de sa riche pensée, d'importants problèmes sociaux et politiques propres au Cameroun ou à l'Afrique en général, notamment la question des langues africaines et de leur place dans les sociétés africaines au bénéfice du développement local. Effectuant un beau travail d'archivistique et d'histoire orale, mais aussi un voyage dans ses souvenirs et

1. Extraits du résumé du livre.

dans la culture européenne ou camerounaise, elle a consulté de nombreux documents retrouvés dans une précieuse malle et interrogé des témoins de la vie de son père décédé il y a plus de quarante-cinq ans pour mieux comprendre sa propre histoire, son origine et son devenir en tant qu'intellectuelle et femme africaine, partageant au fil de son récit les problématiques scientifiques que la linguiste et chercheuse qu'elle est devenue a travaillées pendant des années. Sa sincérité est telle qu'on n'a jamais l'impression que cette très intime lettre à son père, remplie de souvenirs d'enfance et de portraits de proches et de membres de la famille dont elle lui donne des « nouvelles », est un simple prétexte pour explorer des thèmes plus globaux. Inversement, jamais on ne sent que ces discussions générales, par exemple celle sur la langue (sixième feuillet) ou celle sur les relations familiales africaines (neuvième feuillet), ne sont surimposées artificiellement à ces réminiscences familiales et à cette quête identitaire. Le passage d'un souvenir vécu à un problème social et réciproquement se fait dans le flux de la conscience, comme en témoignent les interjections « Tiens! » qui ponctuent le texte, et illustre ainsi merveilleusement ce qu'est la pensée, non pas en général, mais celle d'une intellectuelle qui est aussi africaine, camerounaise, bamileke, foto, yémbaphone, une fille, une sœur, une mère, une grand-mère, une « coépouse », une élève, une poète...

Ce texte est d'ailleurs une illustration parfaite de la fluidité et de la complexité de l'identité personnelle, au carrefour du rapport à soi (au corps, aux émotions, aux rêves, à la mémoire, aux savoirs expérientiels, etc.) et du rapport à autrui (normes et pressions sociales, coutumes, traditions, savoirs officiels, mais aussi adaptation aux changements sociaux, politiques, juridiques, technologiques, etc.). Dans le cours sur l'identité que je donne à l'Université Laval, m'inspirant des travaux de Paul Ricoeur (1990), je présente le pouvoir de la narration de soi comme explication du « mystère » de la capacité d'un être humain à se sentir toujours « soi-même » malgré le temps qui passe et les changements vécus par le corps et la psyché : se raconter est une manière de trouver un sens et une continuité dans une série d'événements et d'expériences vécues qui pourraient plutôt conduire à un constat de fragmentations et de discontinuités perpétuelles. Se raconter, c'est (tenter de) faire sens de ce qui nous arrive dans une synthèse perpétuelle qui a ceci de particulier qu'elle s'adresse toujours à un-e destinataire, à un public – ne serait-ce que le « cher journal » intime que certain-e-s rédigent parfois. On pourrait même dire que le ou la destinataire

d'un récit de soi, même absent-e ou imaginaire, co-construit cette synthèse, parce que c'est en fonction du lien que la personne narratrice entretient avec lui ou elle que tel ou tel souvenir apparaîtra, que l'envie de raconter telle ou telle émotion remontera, etc. C'est pourquoi il est fascinant que Léonie Tatou ait choisi de se raconter à travers une missive à son père, ce cher disparu, dont la contribution à la construction de l'identité et de l'âme de sa fille ne ressort que plus fortement. Comme elle l'explique dans un des premiers feuillets, elle a constaté et même découvert, au fil de l'écriture de cette missive, que de nombreuses questions qui l'intéressent aujourd'hui avaient aussi intéressé son père (« ces lignes de force qui nous sont communes à toi et à moi ») et que, malgré l'absence, le lien affectif et intellectuel qui les unit reste vivant et présent. Edgar Morin a proposé le mot « reliance » pour décrire cette particularité de la condition humaine (ou du vivant?) par laquelle chaque être humain, même identifiable par une identité singulière bien délimitée par un corps, est en fait avant tout construit par les liens qui l'unissent aux autres, présents, absents, imaginaires, mais qui comptent, qui sont importants : être, c'est être relié, explique Felwine Sarr (2017). Il est d'ailleurs tout aussi frappant de comprendre que ce projet de récit de soi, si personnel, est en fait un projet collectif, celui des sœurs et frères Tatou et de leurs proches, dont Léonie est à la fois l'instrument (la plume) et le catalyseur, le fil directeur. De ce point de vue aussi, ce livre est magistral : il montre de manière concrète le flou ontologique qui est à la base de l'identité et qui est le résultat et la preuve de sa pluralité constitutive.

La linguiste africaine du développement qu'est Léonie Tatou (2020) est tout aussi présente dans cette missive/récit de soi que la femme aux riches souvenirs et la fille en quête d'identité. Le premier feuillet est exemplaire : tout en présentant les origines de la grande famille de son père, elle nous fait faire une promenade dans l'onomastique camerounaise, branche de la philologie qui a pour objet l'étude des noms propres. Ne se contentant pas d'une simple description culturaliste, ce dont elle se méfie explicitement, elle intègre immédiatement à son propos une réflexion sur l'acculturation née de la colonisation² dont une des formes a été l'abandon progressif de la manière locale de choisir les noms d'un enfant au profit de la méthode française. La pensée douce et nuancée de Léonie Tatou ne l'empêche pas de constater l'aliénation épistémique qui ressort de cette acculturation. Se

2. Au sens sociologique, puisque le Cameroun a été un protectorat et non une colonie.

demandant ce que son père en aurait pensé, elle ne propose pas non plus un « retour » à l'époque pré-coloniale, mais prend acte de ce que l'Afrique post-coloniale moderne doit conjuguer la blessure coloniale, marquée au fer rouge dans les esprits, avec le respect essentiel de ses racines culturelles et linguistiques, mais aussi avec les savoirs issus d'autres mondes, que ce soit le théâtre français du 18^e siècle ou le patrimoine narratif des Samis, peuple autochtone de Scandinavie, pour se réinventer librement au présent, dans « un vivre ensemble harmonieux » (dixième feuillet).

L'amour de Léonie Tatou pour la langue française qu'elle manie si bien (cinquième feuillet), et pour la culture de ce pays, ne l'empêche donc pas de plaider avec passion, notamment dans le sixième feuillet, pour la valorisation des langues africaines et la sortie de la situation de diglossie³ qui handicape tant de jeunes Africain-e-s. Mais là encore, pour elle, il ne s'agit pas de revenir au passé pré-colonial ou à un imaginaire de langues originelles « pures ». « La langue se fait greffière des mutations sociales », explique-t-elle en décrivant l'invention du camfranglais par les jeunes du Cameroun. Chaque langue se réinvente et s'adapte à l'histoire et aux contraintes externes. Explorer une langue, c'est explorer une histoire, une culture. Se réapproprier une langue, c'est se réapproprier cette histoire, cette culture.

Le récit de soi qui se construit dans cette missive est, pour Léonie Tatou, l'occasion d'une telle réappropriation, qu'elle concerne la vie dans un village camerounais, dans la banlieue parisienne ou à Garoua la belle, cette ville du nord du Cameroun où elle a fait l'expérience de la « différence culturelle » intra-camerounaise (quatrième feuillet) et découvert le fulfuldé⁴, sa grande passion. Mais c'est aussi l'occasion de réfléchir sur le monde présent, de manière grave ou humoristique, comme lorsqu'elle raconte dans le troisième feuillet son apprentissage du numérique et des émoticônes et se réjouit de l'utilisation de ces technologies numériques pour renforcer les liens entre les membres dispersés d'une grande famille camerounaise, fracturée par l'immigration. Ses réflexions sur le monde du travail ou l'invisibilité du travail féminin, qu'elles soient illustrées par des lectures savantes, des observations ou des souvenirs, sont justes et pertinentes, tout comme sa vision du

3. Situation linguistique d'un groupe humain qui pratique deux langues en leur accordant des statuts hiérarchiquement différents, l'une état survalorisée par rapport à l'autre..

4. La langue du peuple peul/fulani.

développement de l'Afrique ou ses remarques sur les écoles françaises « républicaines » désormais confrontées à la diversité culturelle et linguistique qui est le lot depuis toujours des écoles africaines. Léonie raconte aussi dans le douzième feuillet son engagement concret en faveur de ce développement qu'elle souhaite et qui a pris la forme, entre autres actions, de la création d'une association d'appui aux femmes de sa région d'adoption et d'une méthode d'intervention basée sur le « chant dialogué » : en route vers la création de communs! Voilà bien un exemple de la pensée Tatou : utiliser une forme culturelle bien enracinée pour agir sur les enjeux du présent. Léonie a aussi utilisé cette approche pour concevoir une approche en éducation sanitaire basée sur les médias traditionnels, par exemple les contes. Sa « méthode » est donc pour moi une illustration parfaite du dialogue des savoirs qu'appellent la justice cognitive et l'épistémologie du lien (Piron 2019), contre le mépris, le rejet et l'ignorance mutuelle des savoirs des un-e-s et des autres.

Je termine mon hommage à ce livre en soulignant sa pertinence pour la collection « Réflexivités et expérimentations épistémologiques ». De quoi s'agit-il, en fin de compte? D'un livre de souvenirs familiaux? D'une quête identitaire personnelle ou familiale? D'un essai d'anthropologie de l'Afrique? D'un bilan d'une vie de recherches jamais terminées? Ce livre est tout cela en même temps. Refusant les frontières entre la pensée et la vie, entre le savoir scientifique et les autres savoirs, il invente une écriture réflexive, savante et érudite sans prétention, brillante, vibrante, sans cesse nourrie d'idées et d'émotions qui s'interpénètrent et qui entraîne ses lecteurs et lectrices dans une réflexion tout aussi vivante, à la rencontre de l'histoire, du Cameroun, de la culture et de la pensée en mouvement.

Références

Damasio, Antonio. *L'erreur de Descartes. La raison des émotions*. Paris : Éditions Odile Jacob.

Métangmo-Tatou, Léonie. *Pour une linguistique du développement. Essai d'épistémologie sur l'émergence d'un nouveau paradigme en sciences du langage*. Québec et Yaoundé : Éditions science et bien commun.

<https://www.editionsscienceetbiencommun.org/?p=1170>

Morin, Edgar. 2014. *Enseigner la complexité pour vivre*. Vidéo YouTube.

<https://www.youtube.com/watch?v=Wsc0uDmwV6U>

- Morin, Edgar. 1990. *Introduction à la pensée complexe*, Paris, ESF, 1990, (réédition, Paris, Le Seuil, 2005).
- Navarre, Maud. 2020. Introduction. *Sciences humaines, dossier Penser par soi-même*, numéro 323. https://www.scienceshumaines.com/penser-par-soi-meme_fr_41968.html
- Piron, Florence. 2019. « L'amoralité du positivisme institutionnel. L'épistémologie du lien comme résistance ». In *Et si la recherche scientifique ne pouvait pas être neutre?* Sous la direction de Laurence Brière, Mélissa Lieutenant-Gosselin et Florence Piron, chapitre 9, pp. 135-168. Québec : Éditions science et bien commun. <https://scienceetbiencommun.pressbooks.pub/neutralite/chapter/piron/>
- Ricœur, Paul. 1990. *Soi-même comme un autre*. Paris : Éditions du Seuil.
- Sarr, Felwine. 2017. *Habiter le monde. Essai de politique relationnelle*. Montréal, Éditions Mémoire d'encrier.

Meku' - remerciements

LÉONIE TATOU

Afa' juo á kē mmī. A ke láa' nnāη lekōlé ηkē ndá' mmi mii. Epuo tenzāā ke nāη mbū. Μπεέ zehéé mbōηó ηγε apū zé m'ó gō te ηkwété lepú'ū.

Meη kē lok afhū té yā méku' muo mela' óo ga yi mé le lok gá ntswhī yí á piη gó mo Afhū te fhú ano'.

M'ó ga le piη ηkōη ηgēm yi mét, ηgū'té yí te azō la púp gós. Lezeη tsi la le Tsopjúo. Ndeké piη ntíi etsà lezeη le «Tsoboze »...

Mmo' epuo wū pi mōη ηgó le nāη té jok mekhu m'ópó, ánē ntií zi pó ke lōk ítótóte afa' zá juo. Meη ke zi mvhō tēη Ndām yi a le púu ngyá metō á mbu a mīā wek, á mamá Marie Dgūāfāk, á lélōk ngók afa zi m'ó wək le la'sákné á mbu yī mbik. A laá ndōk afa' mét ngūhū mégaá.

É piη siākné mīā ga mamá Bernadette Sobze, á mandó ga, ánē yí lé pu ítótóte gá. A le púu ηgihíté gá epuo pá' papa Athanase Nguessong pi pó gō k'e'te mmō' ménu nshúη gá.

Mōη ze pū yā méwu'te á mbu maá Julienne Tameze, ánē ntekné zi a pú ngya' wók. Mbōo yí lékim mmō' mepóōη enu mmi letōk.

Meη gō le piη néη té kīm epuo pi le tōη akette juo, mbiη ngyá méshāhū lélōk mbá'té mbōηó.

Nyiη pá' maá Mary-Annick Morel, á ηgaη mvhō nyiη yi le láa' ntōη-ó akette mét.

Nyiη pá' mōη ga Marie-Michèle Thiam, á tōη. Epōmemia pa é tōη.

Mōōη zē siākné mmō epuo mete pi ke tswíté gá, mbu nnāη ntō ánē afa'a juo.

Mōōη tēη-ə maá Mélodie Faury. Nze ntōη-ē maá Florence Piron. Menu móp la' nzá lekōlé pó la' mbú fá' meshāhū lélōk akette juo ηgūō mé mvhō.

Epuo afa' mvhō le ge nyiη shuηne leyá á cwet.

Tēmbō, mpe le nzéhé lé ge mōη gó le ku'u gá lé pu ntó epuo pi ke cute afa' juo mé ntō mbōη te pó mii.

Míamīā awu'te á mbū pōp métsem.

Remerciements

Ce travail est achevé. Il aura été long, mais a fini par s'achever. De nombreuses personnes y ont contribué. En effet, nous le savons, une seule main ne peut lier un fagot.

C'est en l'honneur de ma grand-mère maternelle, une digne fille de la chefferie Bafou (une des chefferies de notre département) dont je porte le nom, que j'ai formulé ci-dessus mes remerciements en langue bafou. Mon père témoignait à sa belle-mère une affection profonde. Elle se nommait Tsəpju̯ə. Dans mon cas, l'officier d'état-civil orthographia ce nom « Tsoboze »...

Il est des personnes que je ne puis omettre de remercier chaleureusement du fait de leur apport considérable. Mais au préalable, je cite Celui qui a accordé à notre mère, maman Marie Nguéack, la force nécessaire à l'accomplissement de la tâche que lui laissa notre père. Et elle continue d'œuvrer avec abnégation. C'est à elle que nous devons la conservation minutieuse des archives que j'ai utilisées.

Puis je remercie maman Bernadette Sobze, la mère de mon époux, pour son encadrement multiforme. Elle prit même l'initiative de m'indiquer des personnes qui, comme papa Athanase Nguessong, étaient en mesure de m'édifier sur certains faits.

Je ne saurais oublier, dans ces remerciements, maman Julienne Tameze et ses précieux conseils, sa manière si généreuse de nous conter le passé.

Je me dois également de faire mention des personnes qui ont relu cet ouvrage et m'ont fait part de leurs observations constructives. D'abord Mary-Annick Morel, qui lut la toute première version de cet ouvrage.

Puis ce fut le tour d'une de mes filles, Marie Michèle Thiam. La fratrie contribua aussi grandement.

Je terminerai en citant des personnes extraordinaires qui ont montré un intérêt des plus actifs pour cet ouvrage. Il s'agit Mélodie Faury et de Florence Piron. Malgré leur calendrier chargé, elles ont fait le nécessaire pour que ce projet aboutisse dans les meilleures conditions.

« Qui parle trop longtemps finit par tenir des propos inconséquents » nous dit la sagesse populaire.

Aussi vais-je m'arrêter ici en reconnaissant que je ne suis pas en mesure d'évoquer tous ceux et toutes celles qui ont aimablement contribué, d'une manière ou l'autre, à la finalisation de cet hommage.

À toutes ces personnes, ma reconnaissance infinie.

Introduction

LÉONIE TATOU

Le livre que vous vous préparez à lire est l'histoire d'une série d'ajustements successifs. Des ajustements énonciatifs qui en ont appelé d'autres.

Dans les toutes premières versions, c'était à la troisième personne que je référais à mon père : « Il est né vers 1928 ». Je constate aujourd'hui, dans une démarche réflexive, que d'emblée j'avais adopté un tiroir temporel qui rattachait définitivement mon père à l'époque présente : « Il est né... ». Jamais je n'ai écrit « Il naquit ». Jamais je n'ai relégué sa vie à un passé simplement, irrémédiablement révolu. C'est ainsi que, insensiblement, la deuxième personne s'imposa à moi, le « tu » se substituant au « il ». S'ils ne sont pas morts, comme nous le suggère Birago Diop dans un poème qu'ont appris tous les petits écoliers africains, s'ils sont dans la case, s'ils sont dans la foule, s'ils sont dans l'arbre qui frémit, dans le bois qui gémit, alors pourquoi ne pas nous adresser à eux à la deuxième personne? Pourquoi ne pas leur raconter leurs vies? Pourquoi ne pas leur raconter les nôtres, comme on le fait généralement dans une missive adressée à l'Absent?

Portée par la fratrie, et une figure maternelle toujours présente et rassurante, je me suis passionnément attelée à faire revivre une vie, à construire un fragment de l'Histoire. Le ton de la correspondance ordinaire s'est alors imposé à moi. J'ai donné à l'Absent des nouvelles d'une famille aimante, j'ai évoqué les alliés, les petits-enfants et leurs enfants, qu'il n'a pas connus, et qui ne connaîtront peut-être leur grand-père et arrière-grand-père que grâce à cette si longue lettre... C'est dire que par cette lettre, j'ai voulu revivre avec l'Absent les souvenirs d'enfance et d'adolescence. J'ai voulu également partager avec lui les expériences plus tardives, chaleureuses et structurantes de ma vie d'adulte : la maternité, l'amitié, la vie associative, l'enseignement, la recherche. L'amour. Réflexivité et catharsis.

Une malle s'est ouverte, et j'ai rencontré, en compulsant les archives familiales, un homme que j'avais peu connu. Un féministe. Un africaniste. Mieux, un humaniste essentiellement attentif à notre monde et à ceux et celles qui l'habitent. J'ai découvert *a posteriori* une filiation intellectuelle que jusque là j'ignorais, un ressenti commun à mon père et à moi par rapport

à quelques enjeux majeurs : la femme dans la cité, la scénarisation brutale ou feutrée du choc de la rencontre avec l'Occident, les dépits et défis du multilinguisme et du multiculturalisme, l'assignation à résilience, le développement social, une éthique du partage des savoirs, sans apriorisme, et une foi inébranlable en l'humain.

J'ai réalisé assez rapidement que le choix esthétique d'une conversation entre père et fille induisait deux choses, deux libertés. D'abord, ce choix autorisait que je puisse m'affranchir d'une linéarité absolue du fil du récit... En outre, bien qu'évoquant des thématiques liées à la recherche scientifique, la tonalité intimiste de l'écrit épistolaire me dispensait généreusement d'un style académique, positiviste et désincarné...

Tout cela m'invitait, au fil des lignes, à la construction d'une épistémologie particulière. À ce propos, je dois reconnaître que la gestion des références ne fut pas le moindre de mes délicieux tourments! Comment fallait-il gérer les apartés d'ordre anthropologique? Les références des lectures? Fallait-il les mentionner? Oui assurément. Fallait-il alors les inclure le plus naturellement possible dans la trame du texte ou les renvoyer systématiquement en note de bas de page, ou de fin de feuillet? Fallait-il, parallèlement, les regrouper en fin de volume? Après plusieurs essais, et moult réajustements, dont je testais l'effet sur quelques proches – je leur sais infiniment gré de leur patience – j'ai finalement opté pour un style conventionnel en m'efforçant de préserver un minimum de fluidité textuelle...

Au bout du parcours, j'ai le sentiment de livrer en ce jour un texte comportant plusieurs strates, plusieurs niveaux de lisibilité : biographie, essai anthropologique, saga familiale...

Au bout du petit matin, je remercie dans la section spécialement dédiée celles et ceux qui m'ont accompagnée dans cette aventure – par l'écoute active, les commentaires, les relectures, les suggestions, les informations, la publication en ligne de quelques passages. Ainsi que celles et ceux qui accepteront de nous y rejoindre.

I. Premier feuillet

Un cœur sans frontières

Une malle s'ouvre. Des souvenirs affluent, reconstitués grâce à de précieux témoignages oraux et à des vestiges de l'histoire : photos, correspondances impeccablement conservées par la douce vigilance de l'épouse, diplômes, ouvrages naguère compulsés et annotés de la main de l'époux, polycopiés aux signatures illustres, agendas nimbés de la patine du temps...



Notre mère en 2015. Grâce à sa douce vigilance les archives furent conservées.

Et voilà ta fille lancée comme malgré elle (mais quelle exaltation !), suivant le fil de ton destin. Me voilà, en effet, dans un récit entrecroisant ta vie et les nôtres, ta vie et la mienne, dans une démarche réflexive et finalement cathartique. Je te conte nos vies comme on le fait dans une missive adressée à l'Absent. Nouvelles d'une famille aimante. Évocation de notre mère ainsi que de la fratrie, précieuses actrices de la présente co-construction. Évocation des conjoints, des petits-enfants et de leurs enfants

qui n'auront l'heur de te connaître que par cette missive. Je vais te rapporter les expériences chaleureuses et structurantes en dépit (?) de la diversité des espaces, les riches apports de la fraternité, de l'amitié, de la vie associative, du travail collaboratif, de l'enseignement, de la recherche, jadis à l'Institut des Sciences humaines, actuellement à l'Université de Ngaoundéré, mon université d'attache, mais aussi dans le cadre de nombreuses et fructueuses coopérations. Les inévitables déchirures.

La malle trop longtemps enfermée dans le petit boukarou*¹ de mon jardin s'est ouverte, et j'ai découvert tardivement, émerveillée, les lignes de force qui nous sont communes à toi et à moi : la conscience aigüe des rapports ambigus et possiblement tragiques entre soi et l'Autre, le choc de l'altérité, un intérêt jamais démenti pour les problématiques culturelles, le quotidien des turbulences et défis des dynamiques identitaires. Je comprends que tu vas retrouver, au fil de ma plume, la réalisation d'une vision que tu m'as léguée, l'idéal d'une *épistémè* singulière, libératrice, d'un savoir généreusement reçu et partagé.

Nous portions en nous, toi et moi, encore innommée, la quête d'une « justice cognitive » : il aura fallu Florence Piron et une prodigieuse complicité intellectuelle découverte par-delà les océans, pour la nommer...

Mais toi, qui étais-tu ? D'où venais-tu ?

Le caractère quelque peu suranné – c'est le moins que l'on puisse en dire – de certaines rubriques de ton état civil (la formulation « race »...) ne l'empêche pas de fournir quelques indications utiles :

- Nom de l'enfant : François Tatou
 - Né : vers 1928
 - Lieu : Foto*
- De : Tassè Temgoua, cultivateur
 - Et de : Mamboungang
 - Race (sic) : Bamiléké*

1. Les termes accompagnés d'un astérisque sont expliqués dans le petit lexique à la fin du livre.

- Groupement* : Foto*

Tout un programme ou plutôt les prémices d'un programme dont un document, même parfaitement calligraphié, ne saurait complètement rendre compte. Ce n'est pas vraiment son rôle, me dirais-tu avec un léger sourire...

Ainsi, ce qui ne transparaît pas dans ce document, c'est que ton père prendra, avec le temps, le titre de *Fomony* qui, pour moi, fait terriblement sens aujourd'hui. Car il est quelque peu hybride linguistiquement, ce titre que prit notre bien-aimé grand-père, puisque composé de *fô*, « chef » en *yémba**, notre langue et de *mony*, « argent » en pidgin-english, ce qui signifie littéralement « chef de l'argent ». Pourtant, la forme native, *fônkap*, existe aussi !

Le choix d'un tel titre procédait-il, chez lui, de l'intuition éclairée d'une multiculturalité déjà prégnante, probablement dysphorique, mais qu'il fallait tenter de dompter? Avait-il perçu, déjà, la résilience prodigieuse du modèle culturel auquel il était attaché? Il avait certainement cru en la capacité de ce modèle, non seulement à survivre à divers traumatismes, mais plus encore à reconstruire un nouvel équilibre, une nouvelle harmonie. Au-delà des turbulences conjoncturelles, de la diversité des rencontres, des tensions, des territoires et des mémoires, tu avais mis, toi aussi, ton espérance en la cohérence de l'Humain.



Le patriarche Fomony dans les années 80. La photo, hélas, ne laisse pas apparaître toute la magnificence des regalia.

Bien avant nous, tu avais épié, le cœur palpitant, les frémissements imperceptibles de la végétation qui s'éveille, dès avant l'aube, derrière la case maternelle.

Bien avant nous, tu avais surpris le son indéfinissable des lourdes perles de rosée heurtant les feuilles de taro dans la fraîcheur musquée du jour naissant.

Bien avant nous, tu t'étais délecté des paysages verdoyants et interminablement vallonnés des hautes terres de ta région natale.

Ici ou là, pourtant, rompant brusquement la rotondité des collines, voilà qu'apparaissait une pente vertigineuse, abrupte, sur laquelle le génie de l'Humain avait réussi le pari de suspendre comme des pans d'étoffe superbement damassée... Là germent et croissent les fruits de la terre.

C'est au fond une aspiration biographique, doublement réflexive, qui va porter l'écriture de ma missive. Car j'ai choisi de la construire autour d'un parcours prenant sa source à Foto*, où tu es né, vers 1928 : un village ou plutôt un groupement de villages aujourd'hui en partie campé sur la ville de Dschang.

Mais ce n'est pas du village foto que venait celle qui t'a mis au monde. Notre chère grand-mère Mamboungang était fille du chef* de Mingmeto, un des villages du tout voisin groupement* foréké-Dschang*. En se mariant à un originaire de Foto, notre grand-mère inaugurerait à son insu une tradition désormais bien établie dans la saga familiale d'échanges de bons procédés entre deux pôles. C'est ainsi qu'elle vit avec ravissement sa petite-fille aînée, notre cousine Madeleine, la fille aînée de ton frère Pierre Tatiézé², accordée en mariage à un brillant prince foréké-Dschang. Le vide qu'elle avait jadis laissé dans son groupement d'origine en devenant l'épouse d'un Foto se trouvait symboliquement compensé à travers l'envol de sa petite-fille vers Foréké-Dschang. Même si, il faut le reconnaître, la distance est ténue entre les deux communautés. Du reste, notre cousine Madeleine, maman Mado, ne fut ni la première ni la dernière concernée par un tel mouvement : d'autres filles et petites-filles de Fomony, y compris l'autrice de cette missive, convolèrent en justes noces avec de dignes fils de la chefferie voisine. Toutefois, cette tendance ne concerne pas seulement la gent féminine. Certain petit-fils ne fut pas en reste, trouvant lui aussi, son bonheur auprès d'Élise, gente princesse du groupement allié...

Comme me l'a relaté le patriarche Athanase Nguessong de Foréké-Dschang*, un témoin encore en vie des événements, tu fus toi-même, Papa, acteur privilégié de l'union de Madeleine et de Martin, dès l'étape du mariage coutumier. Note bien que sans les conseils avisés de maman Bernadette Métangmo, je n'aurais probablement jamais fait la connaissance de papa Athanase. Au près de lui, j'ai pu collecter des informations précieuses aussi

2. Notre oncle Pierre apparaît dans tes notes sous l'appellation *Ndiga Pierre*, littéralement « mon aîné Pierre ». Ceci appelle deux ou trois remarques sur la turbulence dans laquelle sont entrés les usages linguistiques et culturels. C'était la formule d'adresse normale qu'exigeaient les règles de politesse en usage dans notre culture. Cette particularité, nous l'avons retrouvée à Garoua dans le Nord du pays : en *fulfulde**, les termes d'adresse *hamma*, « frère aîné » et *adda*, « sœur aînée », rappellent notre *ndiga*, sauf que ce dernier, par contre, est épïcène, puisqu'il désigne « l'aîné », homme ou femme. Aujourd'hui, les « grands », « tontons », « tatas » et « tantines » ont complètement saturé l'espace au sein du cercle familial et au-delà!

bien générales que personnelles. Merci Belle-Maman! Il s'est trouvé que papa Athanase t'avait fort bien connu. Plus de soixante ans après les faits, il évoquait encore un service que tu lui rendis jadis alors qu'il se trouvait en détresse pendant un séjour à Yaoundé.



Paris le 17 juillet 1965. Ta nièce - ta fille - maman Mado épousait son prince foréké-Dschang. Aux deux extrémités, Micheline et Bernadette, tes presque jumelles, et Marie-Pascale au centre. Mais où étais-je donc passée?

Certains éléments du puzzle me furent fournis par maman Mado elle-même : cérémonie civile en 1962 à Dschang, puis bénédiction nuptiale le 17 juillet 1965 dans une petite église parisienne. « A Ménilmontant ! Tu as bien noté, n'est-ce pas ? », a-t-elle insisté. C'est toi qui, fièrement, menas à l'autel ta chère nièce. Ta fille. Aucune de tes filles biologiques n'eut jamais ce privilège en raison de ton décès prématuré.

L'ensemble des cérémonies marquant le mariage de maman Mado devait finalement se décliner en trois temps. C'est désormais un schéma courant. En effet, le mariage coutumier qui, jadis, se suffisait à lui-même, est de nos jours, dans certains contextes tout du moins, régulièrement suivi de la cérémonie civile puis de la bénédiction nuptiale, avec des intervalles variables entre ces différentes étapes. Mais j'allais oublier la phase préalable

et si émouvante du *knocking door* lors de laquelle la famille du fiancé vient officiellement « toquer à la porte » et se signaler solennellement à sa future belle-famille. Nous avons prié, et nous prions encore que la sagesse divine vienne féconder les traditions ancestrales et éclairer le projet des familles concernées. Je dis bien *des familles* car dans notre aire culturelle, le mariage continue de consacrer, au-delà de l'union de deux individus, celle de deux familles. À preuve, aussi surprenant que cela puisse paraître vu d'ailleurs, la présence des fiancés est facultative à cette étape fondatrice... Notons également que le mariage se conclut idéalement entre familles non apparentées. Cependant, force est de reconnaître que cette condition devient de plus en plus difficile à satisfaire du fait de la fréquente et extrême dispersion géographique des membres d'une même famille sur toute l'étendue du triangle national et sur tous les continents. Pourtant, pour être en mesure d'éviter une union avec un consanguin, il faudrait que les jeunes aient l'opportunité de bien connaître les détails et les subtilités de leur généalogie...

Et si nous revenions un instant sur les noms ?

D'abord le nom Tassè Temgoua fut attribué à notre grand-père à sa naissance, probablement vers 1900. À la génération de ses enfants, puis de ses petits-enfants (nous attendons avec impatience le résultat des travaux de la petite équipe chargée de reconstituer notre arbre généalogique) apparaissent les prénoms chrétiens : Pierre vers 1924, François vers 1928, puis Cécile, Pascal, Joël, Évelyne... L'attribution de prénoms, du fait de l'évangélisation, inscrivait un changement culturel radical dans notre histoire. Nous savons qu'à ta naissance, l'évangélisation n'en était qu'à ses balbutiements dans notre région. La première mission établie à Dschang date de 1910³. C'est la raison pour laquelle, dans nos campagnes, peu

3. Dans la région d'Edéa, à Marienberg, la première mission s'installe en 1890. En 1901, ce fut à Yaoundé, au quartier Mvolye. La ville de Dschang, naguère capitale de la région bamiléké*, aujourd'hui chef-lieu du département de la Menoua, s'est implantée sur un site à cheval entre deux groupements de villages : Foréké-Dschang et Foto. Petite parenthèse. Tu as connu l'emblématique Centre climatique de Dschang, puisqu'il date de 1940 ; à l'origine un centre de repos pour militaires des forces alliées, son emplacement fut choisi à cause du climat tempéré de la localité. Désormais, ta ville natale est nantie d'une université, l'une des plus prestigieuses de la sous-région Afrique centrale.

nombreux étaient ceux et celles de la génération de tes parents qui portaient un prénom chrétien. Par ailleurs, en dehors de quelques rares familles de lettrés, la date de naissance demeurait approximative. Vous étiez *né-e-s vers*.

Jadis, dans nos régions, les parents faisaient enregistrer une naissance quelquefois plusieurs années après l'arrivée de l'enfant, car les centres d'état-civil étaient peu nombreux et il fallait, pour s'y rendre, parcourir des distances assez importantes (c'est encore le cas dans certaines localités). En outre, cette pratique demeurait d'autant plus méconnue que son utilité ne se laissait pas immédiatement percevoir! La question ne se posait réellement qu'au moment de la scolarisation : il fallait, le cas échéant, estimer la date probable de la naissance du futur élève. L'on devait alors recourir au dispositif spécial de « jugement supplétif tenant lieu d'acte de naissance », communément désigné par le terme « jugement ». Sans ce document qui remplace l'acte de naissance et permet la reconnaissance administrative de l'identité de l'enfant, ce dernier – et plus exactement ses parents – rencontre de nos jours de multiples difficultés : l'enfant ne peut être inscrit-e à l'école, ni *a fortiori* se présenter aux examens. Avec le temps, les *né-e-s le*, de plus en plus nombreux, ont parfois épingle, avec une condescendance passablement puérile, les *né-e-s vers*.

Nous sommes donc au Cameroun, sur les plateaux verdoyants de l'Ouest, vers la fin des années 1930. Tu serais aujourd'hui un vénérable nonagénaire... Certains de tes petits-enfants s'étonneraient de « l'absence de prénom » chez leurs aïeuls, de la différence entre ton nom et celui de ton père... Nous aurions à cœur de les mettre, ces jeunes, en garde contre le piège d'une imagerie exotique immuable, contre un certain culturalisme. J'ai trouvé une définition tout à fait séduisante du concept de *culturalisme* dans un précieux petit glossaire publié dans la livraison du *Monde diplomatique* de mai 2014 : « raisonnement consistant à faire de la culture d'un groupe humain une donnée intangible et figée, mais aussi un facteur explicatif majeur de l'histoire de ce groupe, aux dépens des variables sociales, économiques, politiques, etc. »

En ce temps-là, vous portiez des noms strictement individuels et non des *patronymes* au sens étymologique de « nom du père ». Le modèle dominant en Europe de transmission intergénérationnelle du patronyme n'avait encore que peu d'adeptes. Moyennant quoi, aucun de tes frères et sœurs n'a porté le nom de votre père, lequel ne réapparaît qu'à la génération de ses petits-enfants, c'est-à-dire la nôtre. Autour de toi, quelques

résistants, rebelles à une forme d'extraversion culturelle, n'hésitent pas déroger à la tendance naissante, mais insistante, de la dévolution héréditaire du nom du père. C'est ainsi que l'on trouve, dans la descendance de ton beau-frère⁴ Ferdinand Tsafack Fomena, des noms comme Temgoua, Fouateu, Donfack, Malango... Ils ne sont pas nombreux, ceux de ses enfants qui portent son nom. Quatre seulement sur une petite quinzaine.

Il faut noter que, dans les années précédant l'Indépendance, les familles de lettrés (quelque peu acculturées) ont été les premières à adopter, non sans l'adapter, la coutume française de la transmission du *patronyme*, coutume selon laquelle le fils d'un monsieur Dupont ne pouvait se nommer que « Dupont ». Ni plus, ni moins. Mais attention ! En France, la transmission automatique et exclusive du nom du père à l'enfant, qui remonte à la loi très ancienne du 6 fructidor An II (23 août 1794), se trouve nettement assouplie par un texte de 2002 : celui-ci stipule qu'à la naissance de l'enfant, les parents peuvent choisir quel nom transmettre entre celui du père et celui de la mère, ou encore leurs deux accolés, et ce dans l'ordre choisi par les parents ! Il s'agit d'un assouplissement notoire. Cela dit, il est clair que le droit français ne donne aucune latitude de choisir, comme cela peut se faire dans notre pays, un autre nom que celui de l'un ou l'autre des deux géniteurs !

Un des schémas courants aujourd'hui dans l'attribution des noms – celui que notre mère et toi avez adopté pour notre famille – se distingue, finalement, par son hybridité. On y retrouve deux noms : le patronyme héréditaire à la française, couplé au nom individuel conforme à la dévolution sur le mode traditionnel. Le patronyme héréditaire, sorte de dénominateur commun porté par tous les enfants de la fratrie, est donc couplé à un second. Dans ce schéma, le nom individuel peut précéder ou suivre le patronyme à l'occidentale. Dans les deux cas de figure suivent alors le ou les prénoms... On remarque, à ce propos, que de nos jours, le prénom unique semble se raréfier. Et d'ailleurs, ô paradoxe, ce *prénom* apparaît très régulièrement chez les Camerounais francophones, *après le nom*.

4. Époux de ta sœur Jeannette et grand-oncle paternel de mon époux. Que d'interconnexions, n'est-ce pas ?

Évoquons ici celui qui fut pour toi, parmi d'autres, à la fois frère et fils : Félix Houtsa⁵. C'était le premier fils de la lignée à naître à Ntsingmbing lorsque notre famille vint s'y établir en quittant le terreau originel, le village Nzong, à quelques encablures de là. Comment ne pas remarquer que c'est sur ce premier-né dans le premier soleil de ce nouveau village que le patriarche Fomony devait finalement porter son choix lorsque vint l'heure de désigner son successeur⁶. Mais j'entends les plus jeunes s'enquérir : pourquoi « frère et fils »? *Frère* parce que vous descendiez du même géniteur, et *fils*, car c'est à toi qu'a incombé, très tôt, la responsabilité de son éducation. Et crois-moi, tu peux en concevoir une légitime fierté.

Cela étant, je remarque que très rapidement, nos jeunes vivant en Occident, et même ceux et celles qui ont – hélas – pour langue première et unique le français, ont bien intégré cette particularité de notre anthropologie. Ils et elles savent activer à bon escient leurs compétences interculturelles et passer, selon les circonstances, de la conception occidentale strictement nucléaire de la famille à la prise en compte d'un cercle plus englobant. En fait, certains *concepts* spécifiques de l'environnement culturel ou écologique africain ont du mal à se laisser contenir dans les frontières convenues des vocables du français standard. Cela se vérifiait déjà de ton temps, mais j'ai le sentiment, en comparant la production romanesque des deux époques, que l'on s'accommodait plus volontiers jadis de ce décalage.

Ainsi, le nom de votre père ne réapparaît qu'à la génération de ses petits-enfants. Cela ne relevait pas de la fantaisie, mais d'un dispositif strictement codifié dans notre culture. Par contre, il vous était attribué, beaucoup plus fréquemment que dans les générations présentes, des noms significatifs, en relation directe avec les circonstances de votre venue au monde. Il s'agissait de véritables discours formulés en fonction de la lecture que les parents pouvaient faire du contexte particulier de votre naissance, ou plus largement

5. Ce nom se retrouve transcrit, ici et là, Houtsa, Aoutsa ou Woungtsa selon l'inspiration de l'officier d'état-civil en service le jour de la déclaration de naissance.

6. C'est-à-dire celui qui allait hériter du titre de Fomony. Traditionnellement, les biens et le titre, le cas échéant, se transmettent à un seul héritier choisi par le chef de famille. Ce sera celui de ses fils qui aura manifesté les meilleures aptitudes à gérer et à faire fructifier cet héritage, à préserver la paix. En principe, de par son rang, l'aîné jouit d'une préséance naturelle qui l'élève au-dessus du reste de la fratrie et d'une compétition qui peut devenir âpre dans un contexte de forte pression foncière et de course effrénée aux honneurs... Il lui est d'ailleurs attribué un titre spécifique.

de leur philosophie de la vie. L'extraordinaire mémoire ainsi que le sens du pittoresque de Belle-maman – et dont maître Marcelle a bien hérité ! – nous réjouiront toujours. Elle m'a relaté comment la conjoncture *a priori* peu favorable de la naissance d'Aurélie, la sœur aînée de ton filleul Serge Djoumessi, fit jaillir du cœur des parents un fervent chant d'action de grâce : *Akotchendem* – « à Dieu, rien d'impossible ». Ce fut le nom de l'enfant, par ailleurs un nouveau-né fragile, une mère entre vie et trépas... C'était assez pour que le grand-père du bébé renonce à l'éponymie qui lui revenait de droit. Car dans le cas d'espèce, conformément à son rang dans la fratrie, le nouveau-né devait porter son nom. Non seulement il renonçait volontiers à ce droit, mais encore il se joignit au chant propitiatoire s'élevant autour de l'enfant. « Seul Dieu est Dieu ! » *Ngnintendem!* C'est ce nom que portera le nouveau-né! Dans des circonstances comparables, par le nom *Anoumboundem*, « l'affaire est entre les mains de Dieu », les parents exprimeront leur abandon total et leur espérance.

On note de nos jours, dans la culture de notre région, quelques mutations par rapport au schéma traditionnel de la dévolution du nom des enfants dans un couple. Quel était-il ? Les quatre premiers enfants portaient en principe, respectivement et dans cet ordre, les noms de leur grand-père maternel puis paternel, ensuite venaient ceux de leur grand-mère maternelle puis paternelle. Il s'agissait, du reste, de plus en plus fréquemment, des prénoms plutôt que des noms de ces derniers. C'est ainsi que l'on peut expliquer la récurrence du prénom de Simone, éventuellement rebaptisée « Moune », parmi la descendance de papa Simon Sobze... Puis, une fois que pères et mères avaient été honorés – convergence notable avec la quatrième prescription du Décalogue – venaient les noms des autres parents et les amis. À partir du cinquième enfant...

Autres temps, autres lieux, mais des constantes remarquables. Ta trajectoire vous portera, ta famille et toi, dans diverses localités. Dans les années 1970, nous sommes arrivés dans le nord du pays, aux confins du Sahel, dans la ville de ton dernier poste de travail, rebaptisée ici Garoua la Belle... Nous avons retrouvé à Garoua cette tradition attachante des noms circonstanciels. Après un ou plusieurs enfants décédés en bas âge, des parents meurtris pouvaient formuler la prière que le nouveau-né, contrairement à ses aînés, puisse enfin – oraison propitiatoire – *s'assoier*, c'est-à-dire demeurer sur la terre des vivants. En effet, le nom *Djooda*, attribué en pareille circonstance, vient de la forme impérative du verbe *peul*

signifiant « s'asseoir » et exprime ainsi métaphoriquement le souhait ardent des parents. Il pourrait bien s'agir là, de Dschang à Garoua, d'une tendance archétypale, en quelque sorte *transculturelle*, puisqu'elle traverserait les cultures particulières. La recherche, ainsi que la mise en lumière des valeurs communes avérées, contribuerait à coup sûr à décloisonner les régions naturelles et à promouvoir la cohésion sociale que beaucoup, au Cameroun, appellent de leurs vœux.

L'on trouvait (et l'on trouve encore) des attributions complètes – nom et prénom – lorsque l'usage des prénoms occidentaux apparut et commença à se généraliser. C'est ainsi qu'en l'honneur de Charles Kamdoum, infirmier devenu par expérience ce chirurgien qui sauva tant de vies à l'Hôpital de Dschang⁷, certains parents attribuèrent son nom complet à leur nouveau-né. Le choix du nom s'inscrit ici dans une dynamique destinée à attirer sur le nourrisson les qualités reconnues à l'illustre éponyme. Dans le cas d'espèce, ce choix fut abondamment béni, car nombreux sont ceux de ces bébés Charles qui se distinguèrent par la suite comme techniciens de santé inspirés, comme médecins, comme pharmaciens!

Cela dit, ne soyons pas exagérément candides. Il faut reconnaître qu'aujourd'hui comme hier, la propension à baptiser un enfant en s'inspirant d'un personnage influent peut aussi correspondre à la volonté de susciter, plus ou moins consciemment, des alliances avec plus nanti que soi, dans l'espoir de faire pleuvoir sur l'enfant ainsi nommé ou prénommé, ainsi que sur ses géniteurs, une manne tant inespérée que salvatrice. Eh oui, que voulez-vous? Certain-e-s excellent dans l'art d'exploiter à leur profit les tendances narcissiques plus ou moins profondément enfouies en chacun-e de nous.

Cela dit, le choix des noms, sous toutes les latitudes, peut témoigner d'une volonté de sceller des amitiés, de consacrer des fraternités ou simplement de célébrer l'amour. À cet égard, il est tout à fait symptomatique que le premier de tes deux fils porte, en l'honneur de ton frère aîné, le prénom de Pierre. Il est tout aussi symptomatique que l'un des derniers garçons de ton cadet, l'oncle Bernard, porte celui de François. Après ton départ naquit une pétillante Francine Houtsà à Libreville. Autant d'occasions de resserrer les liens, de manifester votre attachement les un-e-s aux autres.

7. Y compris la mienne, de connivence avec son collègue Fô Ngwalap Joseph Tamezé... Cela se passa pendant ton premier stage en France. Je devais avoir trois ans.

Les prénoms que nous attribuons recèlent bien souvent une histoire. Laisse-moi te conter celle-ci. Se sentant moralement tenus d'attribuer à leur nourrisson le prénom de sa grand-tante paternelle, Marguerite, des parents se trouvèrent devant un dilemme : malgré tous les excellents motifs connus et reconnus, ils ne se résolaient guère à accepter un prénom ressenti aujourd'hui (hélas) comme quelque peu vieillot. Quel ne fut pas leur soulagement lorsqu'une bonne amie – moi, pour ne rien te cacher – leur suggéra « Magali », une des formes anglaises de ce prénom... Nous connaissons tous, par ailleurs, des parents qui ont pris de réelles libertés par rapport aux prénoms classiques. C'est ainsi que mon amie Marie-Hélène créa pour sa petite dernière le prénom Bélange. D'autres, séduits par des prénoms masculins bien attestés, ont librement créé les formes féminines correspondantes. Sont alors apparues des Cédrique, des Olivière, dans le plus pur respect des schémas structurels suggérés par la langue. Après tout, les Gaétan ont bien leur Gaétane et les Benoît leur Benoîte! Par rapport à ce foisonnement créatif, laisse-moi te citer Clautilde, croisement original, ma foi, entre Claudine et Clothilde... Hybridation, greffage, provignage ou que sais-je encore? Nulle inquiétude! Mon amie Clau, la biologiste, se fera un plaisir d'éclairer notre lanterne. Citons enfin les aléas plaisants d'un réaménagement « phonético-culturel » du prénom de notre si tendre et maternelle Louise Thècle. Après une première réinterprétation officieuse et uniquement orale en Thécla, étant donné la proximité du prénom *Clara* (Claire), *Thècle* s'est transformé en un prénom complètement inédit, mais ayant bel et bien pignon sur rue dans la ville de Dschang et ailleurs sur les registre d'État civil : Téclaire!

Nos prénoms témoignent également d'une époque. Il y a en particulier celle des prénoms anglo-américains : Mike, Collins... ou encore, comme quelques-uns de tes arrière-petits-fils, Evans, Pharell, Ayden, Jayden. L'un d'eux adressa une carte de vœux numérique à sa maman à l'âge de cinq mois, aidé en cela par la générosité d'un complice inspiré, Daddy Colonel.

Se situant résolument à la marge, certains parents ont complètement ignoré les prénoms européens, préférant se réapproprier la tradition du « prénom circonstanciel » en langue africaine. À ce propos, je m'en voudrais de ne pas citer le cas d'un de tes protégés, Pascal Kenfack, celui-là même que tu encourageas, contre vents et marées, à poursuivre son rêve de devenir plasticien dans un contexte où une éthique bamiléké* un tantinet austère considérait les vocations artistiques ou sportives comme de simples

chimères... Tu serais fier de lui, car ses toiles et sculptures sont connues au Cameroun et au-delà. Eh bien, son épouse et lui réussirent le tour de force, vivant en plein Paris dans les années 1980, de n'attribuer à leurs enfants que des prénoms africains. C'est ainsi que nous avons vu arriver, entre autres, Nimponi, Mafô, Ngüimenkem.

Nimponi signifie littéralement « quelqu'un et quelqu'un ». Ce prénom renvoie à une histoire familiale puisqu'il y inscrit au sens fort du terme les liens qui ont existé entre le père de famille et son *alter-ego*, l'un de ses frères décédé brutalement. Il me souvient que nous avons planché tous les trois sur la simplification orthographique de ce prénom lorsqu'il avait fallu procéder aux différentes déclarations de rigueur. *Mafô*, par contre, existe tel quel dans la langue comme distinction honorifique et l'on trouve quelquefois dans la littérature scientifique les approximations « fille anoblie du chef » ou encore « reine-mère ». La maladresse rhétorique de la première formulation vient d'une discordance logique : une fille de chef a-t-elle besoin d'être anoblie? Quant à la seconde expression, « reine-mère », elle semble s'inspirer directement de l'ancien système monarchique français. Aucune des deux formules ne me satisfait. Cependant, je ne me risquerais pas à te proposer une traduction, même littérale, de *mafô*. La difficulté est réelle du fait de la distance entre les systèmes culturels de référence en présence. Nous savons tout de même qu'au sens premier, dans la hiérarchie cheffale, *mafô* est un titre honorifique spécialement conféré par le chef à l'une de ses filles. Par parallélisme de forme, il peut également être attribué par un chef de famille à l'une de ses filles. Quant au nom *Ngüimenkem*, il signifie littéralement « épouse de notables »... Mais il s'agit ici d'un pluriel marquant l'emphase.

En tout état de cause, reprenant à mon compte une analyse de Lambert qui te représente désormais au sein de notre famille nucléaire, je considère que les noms de personne, mais aussi de lieux et de langues, développent dans nos sociétés une *écriture* spécifique. Je dirais qu'il s'agit en somme une anthropo-graphie de l'essence même de l'humain, de ses aspirations, combats et angoisses. Quoi de plus normal que les noms apparaissent, en fait, comme les tout premiers lieux d'une violente acculturation? Pourtant, nous pouvons déceler ici et là les traces d'une *interculturalité* maîtrisée. Et nos voilà propulsés au-delà d'une simple cohabitation pacifique. Comment? J'ai eu le privilège, tout dernièrement, d'assister à une manifestation brillante

et doublement paradoxale de l'interculturalité. L'*Lesani*, un rituel beti⁸ destiné ordinairement à honorer la mémoire des grands hommes et grandes femmes de ce terroir, a été exécuté en l'honneur d'une dame originaire des hauts plateaux de l'Ouest Cameroun⁹, une matriarche bamiléké. Monsieur Onguene, son gendre qui en avait eu l'initiative, conviait ainsi l'assistance au-delà de la zone de confort d'une simple *multiculturalité* vers la co-construction d'une *interculturalité* généreuse, inventive, tonique.

Revenons à nos noms : des livres ouverts sur nos vies, nos choix identitaires et nos engagements. Sur nos appréhensions aussi. Il faut relever, et c'est préoccupant, une tendance chez certains parents à transformer délibérément le patronyme qu'ils transmettent à leur enfant. Koméné, Zafa et Tollé en lieu et place de Nkongmenek, Zafack et Tonleu. Ils choisissent ainsi de laisser à la postérité une forme de leur nom qui leur semble culturellement non-marquée, qui ne porte pas de manière trop évidente les stigmates de leur origine ethnique. Aberration? Inconsistance? Peut-être. Il reste qu'« un homme qui crie n'est pas un ours qui danse » (Césaire, 1939 : 22). Et que ces cas, même isolés, nous interpellent sévèrement par rapport aux stéréotypes qui marquent d'opprobre certaines aires culturelles.

Nous considérons, mes collègues linguistes et moi, que des recherches systématiques, approfondies, dans le domaine de l'onomastique devraient constituer un pan important du champ immense et riche des sciences culturelles. Les résultats de ces recherches devraient valablement nous renseigner sur la rhétorique propre de ces noms; les investigations lancées mettraient en lumière les répertoires disponibles, leur cartographie, leur histoire, les schémas passés et actuels de la dévolution et de la circulation des noms, les fréquences relatives desdits schémas, les tendances communes... Vue sous cet angle, l'onomastique pourrait bien constituer une des clefs, parmi d'autres, à prendre en compte pour une analyse efficace des dynamiques culturelles à l'œuvre dans les sociétés contemporaines.

Tu serais surpris de constater la fréquence, de nos jours, des noms « à rallonge ». Cela est particulièrement vrai pour les femmes mariées. Sais-tu qu'une succession de six noms et prénoms est vite arrivée? Deux prénoms,

8. Aire culturelle couvrant essentiellement les régions du centre et du sud du Cameroun.

9. En 2017, Kouesso Jean Romain et Zacharie Sah ont publié un ouvrage intitulé *Les Grassfields du Cameroun : des fondements culturels au développement humain*.

deux « noms de jeune fille », et les deux que porte éventuellement l'époux. C'est exactement mon cas! Léonie Gisèle/Tatou Tsobozé/Metangmo Sobzé... En effet, la liste de nos différents noms et prénoms s'avère quelquefois tellement longue que nous finissons par recourir à une sélection parmi les six ou sept que nous portons en tant qu'individu et en tant qu'épouse, afin de nous constituer une identité sociale et professionnelle raisonnablement gérable. Il s'agit, pour les dames, de pouvoir assumer tout à la fois l'héritage familial et l'alliance matrimoniale librement consentie. Dont acte! Mais dans quel ordre? D'abord le mien? *Confusing!*

Ah! Cette tendance constante à privilégier l'autre... Résisterai-je à la tentation de te citer un passage lumineux de *Mulieris Dignitatem*¹⁰, *Lettre apostolique du Souverain Pontife Jean-Paul II*¹¹, évoquant une spécificité tout à fait *ontologique* – et non conjoncturelle ou culturelle – de la femme.

La mère accepte et aime comme une personne l'enfant qu'elle porte en son sein. Ce genre unique de contact avec le nouvel être en gestation crée, à son tour, une attitude envers l'humain – non seulement envers son propre enfant, mais envers l'humain en général – de nature à caractériser profondément toute la personnalité de la femme (1988 : 28).

Et pourtant je ne te surprendrais pas en te révélant que, dans un contexte perçu comme agressif à leur endroit, certaines femmes ont tendance à dissimuler derrière une orpheline initiale la féminité trop marquée d'un prénom, subodorant qu'un « L point » serait naturellement assimilable à Lucas, Léon et pourquoi pas Luther... Révélant une tendance comparable, lors d'une table ronde organisé par l'Organisation internationale de la Francophonie en 2001, une intervenante dont j'ai oublié le nom (il ne s'agit pas de moi, non...) reconnaissait avoir longtemps et violemment récusé la forme féminine « écrivaine » du fait – croyait-elle – des connotations négatives du qualificatif « vaine ». Elle préférait, de ce fait, la forme masculine « écrivain ». Mais, commentait-elle non sans humour, en assumant

10. En français, « Dignité de la femme »

11. Repéré sur http://w2.vatican.va/content/john-paul-ii/fr/apost_letters/1988/documents/hf_jp-ii_apl_19880815_mulieris-dignitatem.html

pleinement le label « écrivain », elle ne s'était jamais sentie autrement gênée par les connotations tout aussi négatives de la forme masculine « vain »! Ce fut un exercice d'autodérision tout à fait décapant, et salutaire.

Toujours est-il qu'avant même l'arrivée de notre premier *frater*, les quatre filles de monsieur Tatou formaient une *fratrie*. Tu sourirais en lisant ces lignes. Je dois dire ou redire que tu nous as légué l'irremplaçable héritage de l'amour et de la solidarité agissante : nous tâchons, en dépit des distances qui nous séparent, de faire front dans tous les combats, d'avancer de concert sur tous les chantiers importants. La présente missive fera-t-elle exception? Du reste, laquelle d'entre nous oubliera les chaleureuses veillées d'armes, désormais virtuelles, ponctuées et soutenues par les borborygmes bienveillants d'une vieille cafetière bien réelle?

Il reste qu'en toute logique, les quatre sœurs auraient dû être identifiables en tant que groupe comme une *sororerie* ou quelque chose d'analogue! À qui la faute? Qui donc aurait forgé pour nous le substantif adéquat sur la base, par exemple, du *soror* latin? Et pourquoi des mots comme « mairesse »¹², naguère vivants, ont-ils fini par disparaître? Doit-on soupçonner le français d'une propension à la masculinisation?

Foin de mairesse, donc, et de sororité! C'est probablement ce contexte de résistance de la langue française à la féminisation des noms de fonctions, de métiers et de titres (j'écris ces lignes avant l'acceptation de la cette féminisation par l'Académie française le 1er mars 2019¹³), qui justifie la propension des femmes à s'accrocher, comme si leur vie en dépendait, aux appellations masculines, plus valorisées socialement. Effectivement, leur existence en dépend! Ces dames se feront appeler *Madame le Doyen*, en toute cohérence, car le féminin *doyenne* renvoie davantage, dans notre imaginaire collectif de francophones, non pas à la prééminence académique, mais, de la manière la plus commune, à l'accumulation passive des ans. Il faut bien reconnaître que la langue française s'emploie à nous habituer à ce genre de dissymétrie. Alors, n'en déplaise à notre sacro-saint *Robert* qui enregistre bel et bien « maître d'œuvre », « maître de conférences » et

12. J'y ai fait allusion à l'occasion l'allocution (très applaudie... Allons! pas de fausse modestie!) que j'avais prononcée à l'occasion de l'élection de ma belle-maman comme magistrate municipale.

13. Voir l'article <http://www.academie-francaise.fr/actualites/la-feminisation-des-noms-de-metiers-et-de-fonctions>

« maître de recherches », mais pas le pendant féminin de ces expressions, Maria Candéa et d'autres militantes n'hésitent pas à signer hardiment, ou tout naturellement, « maitresse de conférence ». Quoi! Hors l'école primaire, et quelques contextes plus ou moins licites, il n'y aurait donc point de maîtresse?

Bien heureusement, chez les plus vaillantes d'entre nous, il émerge un engagement résolu et sans complexe. C'est ainsi que tu les voulais, tes filles. Résolues et sans complexe... Comme notre mère nous le raconte aujourd'hui avec bonne humeur, tu ne partageais guère l'impatience de certains de vos collatéraux. Bien au contraire, tu répondais invariablement, fermement, aux unes et aux autres qu'un enfant était un enfant! Que ta ribambelle de filles te convenait parfaitement, si telle était la volonté de Dieu! Que le numéro un du Bureau international du travail, à Genève, était une femme! Il faut bien reconnaître à cet égard que pour ton époque, et même pour celle d'aujourd'hui, tu exprimais là une position exceptionnelle. Étais-tu féministe à ta manière? Si oui, il ne pouvait s'agir que d'un féminisme à ton image : clairvoyant, généreux, limpide. Un féminisme humaniste, car nourri de valeurs d'empathie, d'ouverture. Un féminisme élargi à la dimension de l'Humain et du monde. Me revient alors la conclusion émouvante d'un des supports de cours découverts dans la fameuse malle.

« Pour trouver le chemin du salut, il faut aux Hommes des cœurs sans frontières ».

2. Deuxième feuillet

Identité(s) et résilience

Sans aucun doute, les anthroponymes africains (mais pas seulement!) écrivent-ils l'Histoire – celle d'hier, mais également celle qui se construit sous nos yeux. Je verrais bien dans les divisions du temps une autre puissante clef de décryptage des spécificités des sociétés humaines. J'y réfléchissais en compulsant tes agendas avec une ferveur filiale légitime. Les uns sont gainés d'un cuir souple et odorant, les autres dorés sur tranche, à peine ternis par les ans, d'autres encore d'une grande sobriété. Tous fleurent bon les heures passées – la promesse des heures à venir, et toutes ces *choses devant être faites*, comme le suggère l'étymologie de ce mot. Et toi, tu y apparais d'une précision de chirurgien paradoxalement doublée d'une extraordinaire discrétion. Quelques mentions, dans tes agendas, demeurent obstinément laconiques : rien ne permet de dire dans la formule « Félicitations Mbonjo » qui, de ce monsieur ou de toi, fut le récipiendaire, un 24 juin 1958, desdites félicitations... ni le motif d'icelles...

Tu faisais la plupart du temps preuve d'une grande rigueur. Et le soin que tu mettais dans toute chose! Tous tes documents étaient conservés avec méticulosité. Cartes d'électeur, du parti, de membre de la Croix Rouge, agendas, bulletins de paie des employé-e-s de maison. Dans tes agendas, tu notais très précisément différents faits et événements de ta vie civile ou professionnelle : dans celui de l'année 1955, tu inscrivis la visite de ton ami Jean Tsoigny et de son épouse, maman Angèle, accompagnés de leurs enfants un dimanche 24 avril. Vos relations impressionnaient fortement nos esprits d'enfants : les deux papas étaient liés autant que, de leur côté, les deux mamans. Jamais elles ne s'appelaient par leur prénom. Toujours « mon amie ». Anne-Marie, Jacques, Maximin et les autres? Nos frères et nos sœurs, tout simplement. J'ai retrouvé une de leurs photos, légendée « Yaoundé le 11. 6. 1951 – Toulouse le 11 juin 1961 ». Ils l'avaient prise à Toulouse, avec leurs enfants, à l'occasion de leur dixième anniversaire de mariage. Sur le même agenda, quelques mois plus tard, le mardi 7 juin, tu notais la naissance du troisième enfant et deuxième fils de ton ami Pierre Gambo. Quelle précision! Un autre que toi se serait contenté de noter la naissance du deuxième fils, en

passant outre la fille. Non, hélas, je n'exagère pas... Puis quelques semaines encore, le dimanche 26 juin, tu enregistrais la venue de Paul Dontsop et de Robert Kamanou; ils repartiraient le dimanche suivant. Encore un dimanche, le 21 août de la même année, tu reçus la visite de Martin Assongmo, le père de ma chère Arlette, accompagné de son cousin Gabriel Ngouné, tous deux proches parents de celui qui allait devenir mon compagnon. En ce temps-là, le samedi était ouvré : le dimanche restait donc le seul jour propice aux visites.

Quelques rares événements politiques sont aussi consignés, en cette veille des indépendances, à l'instar des émeutes violentes de Yaoundé le 27 mai 1955.

Tu te distinguais aussi par un débit maîtrisé dénotant la mesure, la pondération, trait que j'ai retrouvé avec une nostalgie émue chez mon époux qui n'a hélas pas eu la chance de te connaître. Notre oncle Michel avait tout de suite perçu cette proximité.

Un autre trait de ta personnalité : l'équité. C'est ainsi que tu considérais qu'à l'heure de se rendre à l'école, si la petite dernière était prête, les aînées, *a fortiori*, devaient l'être également. Pas question que le comportement des unes porte préjudice aux autres! Dès que la petite dernière s'était installée dans notre élégante 404 Peugeot couleur ivoire de l'époque, tu ne tardais pas à démarrer. Les grandes, cela ne t'avait sûrement pas échappé, devaient en fait mobiliser toutes leurs capacités de négociatrices pour obtenir que leur petite sœur ne se manifeste pas trop vite! C'était, pour les trois aînées, le temps des premiers émois... Déjà jeunes filles en fleur, elles se souciaient, bien entendu, de leur apparence. Mais jamais tu n'avais abandonné qui que ce soit à la maison! Il s'agissait pour toi de renforcer chez tes enfants le sens de la responsabilité, du respect d'autrui, de ce l'on appelle un peu crânement de nos jours le *savoir vivre ensemble*.

Une réflexion sur ce savoir vivre ensemble, justement, prit la forme, en 2013, d'un Colloque international qui eut pour thème « Éducation civique et intégration nationale : enjeux, défis et perspectives pour la construction d'un Cameroun exemplaire »¹. Pourquoi une éducation à la citoyenneté? Entendons-nous d'abord sur les contours de la citoyenneté. Je te propose de considérer que ce vocable recouvre l'ensemble des conditions sociales

1. Voir le site <http://www.minjec.gov.cm/images/integration/colloque.pdf>

qui permettent à une communauté d'atteindre ainsi que de maintenir son plein épanouissement en tant que groupe. Et ceci est valable, quelle que soit la nature ou la taille du groupe – famille, classe, association, nation. La citoyenneté permet non seulement la sauvegarde du groupe, mais aussi celle des biens communs et des biens individuels. Elle s'impose donc comme un des piliers de la société. Organisé par le Ministère de la Jeunesse et de l'Éducation civique, le colloque de Yaoundé trouvait sa justification dans un contexte où de nombreux acteurs et actrices de la vie sociale et politique déploraient, à raison, l'érosion des valeurs morales ainsi que de la cohésion sociale. Cet événement d'envergure (privège fut accordé à ta fille de faire partie de la délégation de son université à ces assises) répondait à un appel pressant à une société plus respectueuse des valeurs citoyennes. C'est pourquoi il connut une très importante mobilisation de l'ensemble de la société camerounaise.

Pourquoi une éducation au mieux vivre ensemble ? Nous le savons, le sens du bien commun n'a rien d'inné, ni celui du respect de l'autre. Les philosophes nous enseignent que le rapport à la différence est fondamentalement problématique. Il est empreint de conflictualité ou de « bellicité », de velléités de stigmatisation, de subalternisation. Pas d'angélisme : il n'est que d'observer le petit *homo sapiens* dès qu'il devient conscient : l'attitude la plus normale chez lui, c'est le rejet de l'Autre. C'est le processus de socialisation qui finit par atténuer en l'humain des dispositions foncièrement narcissiques, à lui faire accepter les individus autres que cet être de symbiose qu'il ou elle forme avec sa mère. Il n'est que d'observer également les dispositifs comme l'endogamie qui nous indiquent qu'en matière d'alliance matrimoniale, la recherche de l'Identique (d'où la préférence ethnique, religieuse...) est finalement la chose au monde la mieux partagée.

C'est la raison pour laquelle, aujourd'hui plus que de ton temps, le contexte de forte diversité que nous connaissons au Cameroun suggère que nous recherchions de façon concertée, opiniâtre, un équilibre intelligent, paradoxal, seul garant de la paix sociale. Équilibre entre la préservation des attributs fondamentaux de notre identité propre, d'une part, et, d'autre part, l'ouverture enrichissante et féconde à autrui. La formation, qui traverse fondamentalement, de part en part, l'existence de l'individu, a un rôle fondamental à jouer dans ce processus. Elle intervient dans différents espaces – l'espace privé du cercle familial, puis l'école, le cas échéant, et la

cité – afin de construire et de renforcer l'apprentissage de l'altérité. L' cole constitue un lieu fort, mais non exclusif, de l'éducation à la citoyenneté. Nous trouvons des libellés divers dans les curricula des cycles primaire, secondaire et même universitaire : «  ducation à la citoyenneté », précisément, mais aussi « civisme », «  ducation civique », et dans une certaine mesure, l'ancienne « morale » de notre enfance. Au-delà des cadres disciplinaires visibles, le vivre ensemble s'exerce par la mise en place de compétences transversales : apprentissage des principes du travail collaboratif, du dépassement de soi, du respect de la déontologie aussi bien dans les exercices scolaires que dans les pratiques sportives, artistiques ou les expériences associatives.

De manière très concrète et très douce aussi, les merveilleux parents que vous avez été nous ont enseigné le respect de l'autre, le dialogue. Avec toi, nul autoritarisme. Il est arrivé que toi, le père de famille, tu nous appelles pour nous expliquer les tenants et aboutissants de telle action entreprise et devant laquelle l'une ou l'autre de tes enfants (Bernadette, si mes souvenirs sont exacts) avait exprimé son désarroi. Malgré la prééminence incontestable accordée socialement au *paterfamilias*, tu nous as appris la valeur de l'humilité et du pardon. Tu rêvais de créer un espace de socialisation qui aurait accueilli des enfants et des jeunes d'horizons divers. Tout aurait été prévu pour qu'ils et elles s'y imprègnent de ces valeurs de solidarité, de droiture, de respect de soi et de la nature, de respect l'autre qui t'étaient si chères.

Cela est d'autant plus important dans une société comme la nôtre – le Cameroun est bel et bien un microcosme de l'Afrique – où nous devons en permanence relever le défi de la diversité. Mais quelle société de nos jours, dans notre monde, peut se dire complètement à l'abri? Merci   Lambert, Mbii, le premier *frater*, de m'avoir fait découvrir l'ouvrage que lui avait dédicacé un élu français, Lucien Kemkeng. Selon cet auteur, en France, « les actions entreprises singulièrement par les associations ont fait passer la diversité du stade de *fait de société* au rang de *valeur* » (2012 : 70-71).

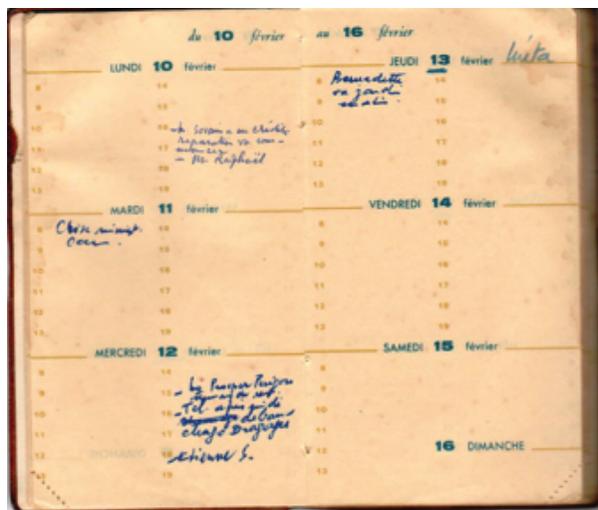
Dans ta correspondance, au fil des jours de tes agendas, toutes sortes de patronymes issus de territoires divers : Razafinsalama, Lobe, Guessogo, Riviere, Balotoken, Mahend, Mbonjo et tant d'autres compagnons d'armes en compagnie desquels tu menas une existence jalonnée de joies, de défis, de dépassements.

J'ai également trouvé dans ces précieux documents, tes agendas, des traces de la « semaine de huit jours » (pourquoi pas de la *huitaine*?) qui prévalait dans la culture bamiléké* avant le contact avec l'Occident, et qui demeure vivace jusqu'aujourd'hui. Du reste, depuis de nombreuses années, on trouve une reproduction du calendrier local dans de menus opuscules actuellement disponibles à Dschang chez les marchands ambulants des gares routières ...et dans toute bonne librairie.

Manifestement, la rencontre bien souvent brutale de l'altérité n'a pas réussi à détruire un calendrier trop intimement lié aux réalités de la communauté qui le généra! Car qu'est-ce qu'un calendrier? Le *Larousse* nous éclaire : « système de division du temps en périodes adaptées aux besoins de la vie sociale » (c'est toi qui nous inculquas l'humble réflexe de la référence au dictionnaire). Laisse-moi donc souligner, dans la glose proposée, le passage *en périodes adaptées aux besoins de la vie sociale*. Fidèle à sa vocation de dictionnaire encyclopédique, le *Larousse* met en exergue l'intime correspondance entre l'organisation des activités d'une société donnée (échanges commerciaux, démarches matrimoniales, activités culturelles, cérémonies funéraires, etc.) d'une part, et, d'autre part, l'institution des divisions du temps. Le calendrier devient dès lors, incontestablement, une *écriture* spécifique des choix sociétaux, une *inscription* de ces choix dans le matériau linguistique. La langue ne se contente pas de garder scrupuleusement la trace des choix que nous faisons en tant que communauté humaine. Elle se fait greffière des mutations sociales, tant sur le plan du statut, des répertoires que des usages. À la vérité, la solidarité est si étroite entre l'expérience sensible et la mise en mots de cette expérience que les usages linguistiques ont la capacité d'anticiper sur les mutations latentes, de les accompagner. Mais pour en revenir au calendrier, nous constatons que la semaine civile à l'occidentale, étroitement liée à la vision judéo-chrétienne de la création du monde en sept jours, est venue se superposer à notre calendrier local. Chaque jour est dès lors susceptible de porter deux appellations, l'une endogène, l'autre exogène, en fonction de la situation de communication. D'où un chevauchement de deux philosophies, de deux systèmes différents, voire *concurrents*, de division du temps.

J'ai observé qu'il arrivait que tu inscribes le jour de la semaine *dans notre langue* sur certaines pages de tes agendas. Nous faisons ainsi partie des rares privilégiés qui savent, en novembre 2017, que le jeudi 13 février 1958 fut un *méta*, jour de « Petit marché »!

Ces inscriptions, soigneusement consignées en marge du calendrier « ordinaire », sans autre commentaire, soulignent la persistance des références originelles. Au-delà de cela, elles signent probablement la conscience vive que tu possédais d'un vécu interculturel méconnu, insuffisamment valorisé, et que l'on commençait seulement à problématiser. Aujourd'hui, le champ des études postcoloniales ne renierait point la recherche de tels indices de résistance culturelle.



Le jeudi 13 février 1958 fut un méta... jour de « Petit marché »

Peut-être aurais-tu, un jour, approfondi cette idée encore au stade embryonnaire? Peut-être l'as-tu fait quelque part, dans quelque document, ou oralement dans un cercle de réflexion informel? Te connaissant, j'ai bien conscience que ces annotations manuscrites portées au fil des pages ne constituent en rien le signe d'une vision passéiste et figée. Elles mettent en visibilité une quête d'harmonie, un idéal de dynamique cohésive de la diversité. Je ne puis m'empêcher, à ce stade de ma missive, de te citer ce mot époustoufflant de justesse du philosophe québécois Dufresne dans son article « Langue et identité ».

Quand on songe à la variété des éléments qui doivent être rassemblés et harmonisés pour créer une solide identité, on est pris de vertige. Les gènes, l'histoire – personnelle et collective –, l'économie, la société, la religion, tout entre dans la formule qu'on appelle « soi » (Dufresne, cité par Chareille, 2003, p. 114).

Au demeurant, comment viviez-vous en ce temps-là dans nos campagnes, tes petits camarades et toi? Quoi de particulier dans le mode de vie d'un enfant du début du siècle dernier, dans un village² des hauteurs de l'Ouest-Cameroun? Les travaux champêtres? Oui et non. Aujourd'hui, ces derniers y sont toujours pratiqués avec assiduité, quoique systématiquement cantonnés hors temps scolaire, pour les enfants tout au moins. La corvée d'eau³? Dans bien des localités, les bornes-fontaines se sont multipliées à la faveur d'initiatives caritatives de simples individus ou plus souvent des communautés locales organisées en associations, en comités de développement. De ton temps, la corvée d'eau et le ramassage du bois mort faisaient partie des tâches que nos si dynamiques grand-mères vous confiaient en se rendant aux champs, avant l'aurore. Au préalable, elles avaient activement ravivé les braises et réchauffé sur un coin du foyer les reliefs soigneusement réservés du repas de la veille. Elles les avaient répartis en plusieurs portions individuelles. Après vous être frugalement sustentés, mais avant de vous rendre à l'école, vous deviez vous acquitter des différentes tâches prescrites... Et au retour de ces dames, gare aux mollets de celui qui n'avait pas cru utile de respecter les consignes! Votre éducation s'assurait, tout naturellement contrôlée par la vigilance maternelle pendant la prime enfance, car, compte tenu de la grossesse, à cette époque-là, du schéma polygénique, le jeune enfant demeurait au tout premier chef celui de la mère. Votre enfance se déroulait ainsi, tantôt simple et tranquille, tantôt violemment marquée par les événements historiques dont peu devaient mesurer la portée réelle à cette époque-là.

2. J'ai failli écrire « petit village »! Peux-tu le concevoir? Peut-on imaginer jusqu'où peut aller s'embusquer une imagerie exotique contre laquelle on veut précisément s'insurger? Difficile, réellement, de se déprendre de la stéréotypie ambiante, de penser *en dehors des cadres!*

3. «Pourquoi parler de corvée?» m'objecteront certains esprits chagrins en mal de clichés folkloristes. Que l'on veuille bien me pardonner, mais j'affirme, au risque de scandaliser, que « l'eau qui sort du mur » me convient parfaitement...

Nul besoin pour vous de programme « Découverte de la nature » : la nature, c'était le quotidien dans lequel vous baigniez! Nul besoin de sessions spéciales d'apprentissage de votre langue maternelle. Votre langue maternelle, vous l'aviez acquise, ô temps bénis, tout à fait naturellement, dès le sein maternel, comme tous les enfants du monde... Aujourd'hui, la « langue maternelle » n'est véritablement plus que celle de la mère, voire de la grand-mère, pour toute une catégorie de citoyen-ne-s! L'invisibilisation à laquelle ces langues « maternelles » furent confinées dès l'époque coloniale a contribué à en faire, pour certain-e-s, des langues étrangères. Ils et elles ne les pratiquent pas plus qu'ils et elles ne pratiquent le chinois. L'expression s'est ainsi quasiment vidée de son sens, l'enfant accédant à la parole dans une tout autre langue que dans la langue théoriquement maternelle. Dans les villes, le français, comme le *fulfulde** dans les régions septentrionales du Cameroun, ont énormément progressé dans cette fonction. Certes, la généralisation de ces sessions de vacances et plus encore l'inscription officielle de cours de langue et cultures nationales dans les programmes scolaires signalent un changement positif dans les représentations. Cela part incontestablement d'un bon sentiment et se justifie tout à fait aujourd'hui, dans un environnement où, sans ces mesures *a priori* salutaires, les langues du terroir se mourraient littéralement. Mais tu en conviendras avec moi, l'efficacité de ces cours ainsi que l'intégration véritable au niveau des pratiques dépendent largement de la réelle valorisation de nos langues par le milieu familial, singulièrement par les parents, et par la société dans son ensemble.

Passée la prime enfance, certains d'entre vous, les garçons surtout, orientés, encouragés et soutenus par un parent, un aîné, s'engagèrent dans des études primaires puis secondaires. Ce fut ton cas, dès 1934. Les années s'écoulaient, ponctuées par les vacances agréables que tu passais régulièrement dans la famille de ton fidèle ami Vincent Efon à Santchou, localité située plus au sud du département comme on peut le voir sur n'importe quelle carte de la région⁴. Les élèves les plus méritant-e-s se

4. Ce fut lui qui me tint littéralement par la main lorsque sonna l'heure de poursuivre, comme vous l'aviez prévu, mes études supérieures à l'étranger. Quand à son tour, il nous quitta, il n'était plus « aux affaires », et donc fut oublié par certains... Cela n'empêcha pas notre mère de se joindre à ceux et celles qui l'accompagnèrent à sa dernière demeure. Sa sœur cadette, madame Foalem, que maman avait toujours appelée Alice Matok, en fut profondément touchée.

retrouvèrent ensuite dans la capitale et certain-e-s y fréquentèrent l'École supérieure de Yaoundé. C'est ainsi que, nanti des parchemins délivrés, tu intégras l'Administration du Travail en 1949 comme Adjoint d'administration. Dès l'année d'après, le 1^{er} août 1950, tu épousas Marie Nguefack, charmante jeune fille née dans une famille profondément pieuse du quartier de la paroisse Sacré-Cœur de Dschang. Témoin de l'événement, une amie de la famille, à l'époque Madeleine Bimbia, maman Magni Tefak, toute jeune fille elle-même, se souvient du cortège qui s'ébranla après la noce, de l'église jusqu'au village, sous une douce brume. Une de ces fines brumes matinales de juillet-août dont nous parlent presque tendrement nos géographes...

À propos de tes beaux-parents, il faut dire qu'ils comptaient parmi les premiers à avoir embrassé le christianisme. En effet, des familles conquises à la nouvelle religion, venues de toute la région de l'Ouest-Cameroun, s'étaient réfugiées autour de l'Église Sacré-Cœur de Dschang, constituant une enclave cosmopolite en plein territoire *foto**, une véritable oasis de fraternité. Mus par le zèle d'un prosélytisme naissant, certain-e-s d'entre elles eurent même suffisamment de foi et d'assurance pour retourner dans leur village d'origine en vue de ramener qui un jeune frère, qui un père ou une mère! J'ai remarqué que du fait de la naissance de leurs jumelles, Marie Nguefack et Marthe Donfack, les ci-devant Kenchoung Philippe et Tsoobjio⁵ Suzanne avaient purement et simplement changé de nom usuel pour devenir respectivement, même dans les registres d'état civil, *Tagni** Philippe et *Magni** Suzanne! Cela nous semble complètement surréaliste aujourd'hui, mais le changement de nom était tout à fait naturel dans des circonstances oralement, mais clairement codifiées par la société. Une naissance d'un type particulier, gémellaire notamment, l'héritage ou l'acquisition d'un titre de notabilité, etc. pouvaient donner lieu, en toute légitimité, à un changement officiel d'identité⁶.

5. Nom dont j'ai hérité sous la forme erronée « Tsobozé »... fantaisie de l'officier d'état-civil en service le jour où tu déclarais ma naissance.

6. *Tagni* et *Magni* désignent le père et la mère de jumeaux (avec des variantes dialectales). Les peuples de l'Ouest-Cameroun ont tellement magnifié les naissances gémellaires qu'ils attribuent des titres spécifiques aux parents de jumeaux; ce traitement particulier s'étend même aux grands-parents qui se voient désormais désignés par une formule approximativement traduisible par *Tagni* ou *Magni* senior... Dans la région de Dschang, les jumeaux eux-mêmes et leurs puînés se distinguaient, mais cela se perd, par des noms avec finale en -ack. Notons que la transcription -ck relève vraisemblablement d'habitudes orthographiques anglaises ou allemandes héritées de l'époque coloniale. Cette association des deux consonnes c + k pourrait

De nos jours, la prégnance de la culture écrite (et particulièrement l'utilisation de documents tels que la carte d'identité) entraîne la disparition presque totale de cette pratique. En effet, les documents officiels ne sauraient prendre en compte les événements particuliers de la biographie d'un individu. Dans le contexte actuel, de telles modifications ne seraient pas ingérables dans l'absolu, tu en conviendras avec moi, mais elles compliqueraient sérieusement la gouvernabilité de la cité. Du reste, la rectification de nom, bel et bien prévue par la loi camerounaise, reste soumise à une stricte réglementation, l'autorité se réservant le droit de juger, selon des critères qui lui sont propres, de la légitimité de la démarche.

Concernant les naissances gémellaires (diversement accueillies, du reste, selon les cultures), on peut noter, ici et là de par le monde, une tendance assez bien établie d'attribuer aux jumeaux et aux jumelles des prénoms qui se font écho. Seule une étude systématique pourrait ou non valider l'hypothèse, ici, d'un invariant culturel. Exemple? Marthe et Marie, nos deux tendres mères, couple symbolique et si parfaitement complémentaire de deux sœurs dans les Saintes Écritures. Je te citerai aussi le cas des petits Parisiens Adam et Noé, dont la photo trône quelque part dans mon séjour⁷ (tout près d'une Christel radieuse au bras de Charles, son époux), et dont les noms rappellent les deux personnages emblématiques de la Bible qui inaugurèrent chacun un règne : le premier à la Création et le second après le Déluge. Cela semble limpide, *a posteriori*, mais j'avoue que je n'ai identifié cette correspondance que grâce à un contributeur éclairé. Une seule main ne peut lier un fagot! Il y aura ensuite ces adorables jumelles nées aux États-Unis. C'est d'abord au niveau des sons en finale de leurs prénoms qu'il faudrait rechercher les résonances : Noëlle, Gabrielle. Dans le cas d'espèce, le décryptage révélerait, au-delà du strict jeu des assonances et allitérations, que le jeune papa se prénomme lui-même Joël. Et l'on découvrirait, en remontant à la génération précédente, une grand-mère Noëlle (née un mois de décembre) d'un côté, et, de l'autre, un grand-père Gabriel...

paraître redondante pour un scripteur francophone... Dans quelques cas isolés, cette finale -ck apparaît sous la forme -cq ou encore simplifiée en -c ou en -k (comme dans les noms Guimfacq, Tsalefac et Téfak).

7. Si Assia Tourneux, leur maman, pouvait imaginer les regards interrogatifs que suscitent leurs si claires frimousses! Des regards? La facétieuse Micheline Tsamo, elle, n'hésita pas, à m'interroger.

Ayant remarqué tout cela, nous n'aurions pas encore épuisé ni les correspondances ni les symboles, car il y a là, pour reprendre Charles Baudelaire, « comme de longs échos qui de loin se confondent »⁸.

8. Charles Baudelaire (1857) « Correspondances », dans le recueil *Les fleurs du mal*.

3. Troisième feuillet

Numérique et ubiquité

Tous et toutes, nous nous rappelons avec contentement cet agréable refrain que tu fredonnais.

*L'esquif léger attend au port
Allons rêver bien loin du bord*

En amoureux des Belles Lettres, tu goûtais visiblement les sonorités rares et poétiques de cet « esquif » tout à fait étrange, pourtant, à nos oreilles d'enfants. En effet, pendant bien longtemps, les miennes ont entendu « les skis flégés (*sic*) attentent au port ». Devenue adolescente, j'ai interrogé, perplexe, mon Larousse. Mais rien à faire, il demeurait rétif! Il refusait obstinément de reconnaître l'adjectif « flégé ». J'ai essayé d'autres dictionnaires, mais ils ne se sont pas montrés plus coopératifs... De guerre lasse, pragmatique, j'ai réinterprété ce vers en « les skis légers attendent au port », sans percevoir le moins du monde l'incongruité d'une telle situation : que pouvaient bien attendre des skis, même *légers*, dans un port?

Mais puisque cela venait de toi...

Récemment, nous avons découvert, grâce à Internet, que ce cher refrain était celui d'une barcarolle¹ de Mozart. Il se trouve qu'un internaute d'un forum du nom de « Club des amateurs de Mozart », connecté sous le pseudonyme *van43*, recherchait lui-même depuis un moment des informations relatives à cette pièce de musique dont il n'avait que les premières paroles. Quelle était l'origine du morceau? Qui pouvait lui en fournir le texte ou la partition? Au terme de quelques échanges, un des internautes de ce forum de mélomanes, *van43*, put mettre à sa disposition le texte complet de la barcarolle. Un autre amateur de Mozart lui communiqua une adresse internet à laquelle nous avons pu, *van43* et nous-mêmes, par la

1. Barcarolle! Nous ignorions jusque là l'existence de ce vocable... Le Trésor de la Langue française informatisé nous apprend que « barcarolle » a d'abord désigné un air chanté par les gondoliers vénitiens, puis, par extension, un air de musique instrumentale ou vocale fondé sur un rythme ternaire, très en vogue à l'époque romantique.

même occasion, en écouter l'exécution par un chœur de femmes. Nous avons trouvé, par la même occasion, une interprétation par un innocent chœur d'enfants².

Dans le fond, un forum de discussion demeure, comme avant l'ère du numérique, un espace public d'échanges où se retrouvent les membres d'un groupe liés par des types de relations variées, professionnelles, familiales, ou encore, comme c'est le cas ici pour ce club d'amateurs de Mozart, par une même passion. Aujourd'hui, le caractère virtuel du forum démultiplie les potentialités, accélère les échanges et le rayonnement de l'information. La recherche scientifique s'est emparée de ces nouvelles pratiques communicationnelles : nouveaux supports, nouvelles stratégies langagières, signes graphiques inédits, contenus spécifiques... Les familiers des forums seraient bien étonnés d'apprendre que le label « ADN » correspond désormais à Analyse du discours numérique, chez les spécialistes des sciences du langage tout du moins! Eh oui! Ces productions n'échappent pas au questionnement des sciences du langage.

Lorsqu'il y a peu, je faisais mes premiers pas en ce type de lieux, les forums virtuels, je fus particulièrement frappée par les efforts déployés par leurs membres pour maintenir une certaine cohérence thématique : les musiques urbaines, la santé publique, l'actualité politique ou que sais-je encore... Cohérence aussi sur le plan de la tonalité d'ensemble. Jusqu'où ira la liberté de ton? Quelles langues utiliser dans la palette des langues disponibles à l'écrit (lorsque moins de 10% de Camerounais-es écrivent leur langue)? En cas de couac manifeste, selon la taille de la « bévue » et surtout selon la carrure du contrevenant, passionnément, implacablement, habilement, avec mansuétude ou un petit zeste d'humour, les membres du forum feront bloc pour censurer, réorienter, rassurer. Ou passer sous silence... L'enjeu? Le maintien du cap choisi explicitement ou tacitement. Et la survie du groupe!

Il faut reconnaître qu'en ces temps marqués par le développement exponentiel, et souvent bien involontaire, des diasporas africaines, nos forums contribuent à relever le défi de la dispersion, justement, et pallient tant bien que mal l'émiettement douloureux des familles. Les forums contribuent à reconstituer le lien affectif et culturel. Autour de moi, les

2. Cf. <https://www.youtube.com/watch?v=tStBh2ggAIU>

personnes membres d'une petite dizaine de forums ne sont pas rares, crois-moi. Trois ou quatre déjà si l'on compte les cercles familiaux nucléaires ou plus larges. Deux ou trois cercles d'amis. Deux ou trois forums professionnels... Travaillons seulement à ne pas nous laisser rattraper par l'addiction!

Je reste impressionnée par le rythme effarant avec lequel elles se renouvellent, ces technologies, la rapidité ainsi que le degré de sophistication auquel parvient l'humain. J'étais invitée hier à une visioconférence avec un panel tout à fait révolutionnaire : des membres disséminés sur trois sites : Port-au-Prince, Montréal et Québec! Certain-es, dont je suis, perdent quelque peu leur latin au milieu de ces prouesses technologiques. Dans le cas d'espèce, ces prouesses avaient, si je puis dire, la chance inouïe d'accompagner de vraies avancées sur le plan de la réflexion éthique : « Plus que le savoir en soi, c'est la latitude de déterminer les frontières du savoir qui confère le pouvoir » a dit Florence. Ce à quoi je ne puis qu'adhérer. Mais ne déflorons pas des textes qui seront publiés... Heureuse coïncidence, cette visioconférence se tenait à une date phare : un 10 novembre, Journée mondiale de la science au service du développement et de la paix!

Il s'agit, dans la quête du développement humain durable, de se former et de s'arrimer à ces technologies, de les investir de son génie propre, tant elles sont attractives, stimulantes et potentiellement salvatrices... Que citerais-je? Les initiatives d'édition dématérialisée? La facilitation des échanges scientifiques et la publicisation des résultats? La mise en visibilité et l'archivage rapide des savoirs méconnus et menacés? « Savoirs traditionnels », « savoirs locaux »? Thomas Hervé Mboa Nkoudou propose une belle analyse dans son article « Stratégies de valorisation des savoirs locaux africains : questions et enjeux liés à l'usage du numérique au Cameroun » (Mboa Nkoudou 2015). Il y rappelle que le philosophe Hountondji récuse le qualificatif « traditionnel » car ce dernier

véhicule l'idée obscure d'une coupure radicale entre l'ancien et le nouveau. Il fige ainsi l'ancien en un tableau statique, uniforme, sans histoire et sans profondeur, où tous les points paraissent rigoureusement contemporains, en réservant à l'ordre nouveau, le prestige du mouvement, du changement, bref de l'historicité (*ibid.*, en ligne).

Il préfère donc la formulation « savoirs endogènes »... même si cette dernière n'est pas sans poser, elle aussi, quelques problèmes. Toujours est-il que l'urgence de la préservation de ces savoirs –notamment par la numérisation – commence à s'imposer.

L'exposition au numérique, aux formes et canaux récents de communication, est de plus en plus précoce. Cela commence avec le téléphone, devenu portable, « intelligent » et permettant, au-delà de l'échange oral, comme jadis, l'échange écrit. Il n'aura bientôt plus aucun secret pour nos petits-enfants! Citons aussi l'*email*, ou courriel, avatar électronique relativement récent du bon vieux courrier postal. Naguère, lorsque vous receviez une correspondance, elle avait souvent été rédigée et expédiée plusieurs jours, voire plusieurs semaines auparavant. Pourtant, nous n'avons pas complètement rompu avec la communication asynchrone; elle s'est simplement drastiquement raréfiée. Nous vivons désormais à l'ère de l'instantanéité, du nomadisme virtuel, voire de l'ubiquité. Une revue scientifique française (celle de l'Agence nationale de la recherche) n'a-t-elle pas publié, il y a quelque temps, son premier numéro sous le titre hautement suggestif de « Mobilité et ubiquité » ?

Le livre n'échappe pas à la révolution numérique.

« Quand on le tient dans sa main, on ne tient que du papier : le livre est ailleurs. Pourtant, il est aussi dans les pages, et la pensée seule sans l'appui des mots imprimés ne saurait constituer un livre ». Ainsi parlait Robert Escarpit dans *La Révolution du livre* (Édition de l'UNESCO), un ouvrage paru en 1972, et que tu aurais pu lire. Si l'on considère la phase actuelle de sa longue aventure, on peut affirmer, aujourd'hui plus que jamais, que le « livre est ailleurs » que dans les pages! Je dois t'avouer que jusqu'à une date récente, j'étais tellement attachée au livre en tant qu'objet matériel doté d'une couleur, d'un volume, d'une odeur que j'éprouvais une certaine difficulté à prendre en considération ses avatars « dématérialisés ». Et j'avoue que je concevais un certain complexe par rapport à cette inhibition. Mais je dois dire que je perçois en moi depuis quelque temps une évolution radicale. Et j'en suis ravie, car le livre numérique est un formidable outil de démocratisation cognitive : il démultiplie considérablement les possibilités de réaliser un livre, d'accéder aux savoirs en circulation, de communier avec ses semblables. Pour peu que le public soit suffisamment outillé pour y accéder et que les dispositifs technologiques le permettent...

Ainsi, c'est par Internet que nous avons redécouvert le refrain léger de notre enfance. Nous avons en même temps retrouvé ta présence rassurante. Les morts ne sont pas morts.

Birago Diop (1960) nous l'enseigne dans un poème désormais culte :

Ceux qui sont morts ne sont jamais partis :

Ils sont dans l'Ombre qui s'éclaire

Ils sont dans l'Ombre qui s'épaissit.

Les Morts ne sont pas sous la Terre :

Ils sont dans l'Arbre qui frémit

Ils sont dans le Bois qui gémit

Ils sont dans l'Eau qui coule,

Ils sont dans l'Eau qui dort,

Ils sont dans la Case, ils sont dans la Foule,

Les Morts ne sont pas morts.

[...]

Ils sont dans le sein de la femme

Ils sont dans l'enfant qui vagit

Et dans le tison qui s'enflamme

[...]

Les morts ne sont pas morts.

Bien longtemps après avoir déclamé mécaniquement les vers du poète, des générations d'écoliers et d'écolières désormais assagis commencent tout juste à en saisir la signification profonde.

Des amoureux, comme toi, des Belles Lettres, il y en a quelques-un-e-s dans ta descendance et j'espère ardemment que la tradition pourra se perpétuer. Aucune incompatibilité, du reste, entre les Lettres et les Mathématiques. Je pense à un aîné, professeur respecté de mathématiques, qui commande de Ngaoundéré des œuvres littéraires et vous prête volontiers le dernier livre d'un Nobel de littérature! Je pense à Anne-Solène, qui, toute jeune encore, s'enfermait des heures durant afin de se consacrer à sa passion pour l'écriture. Anne-Solène Téfak Bimbina et ses livres de

mathématiques physique plus épais qu'elle-même! Il faudra bien que l'on essaie un jour de récupérer ses textes, emprisonnés dans un ordinateur récalculant... Je pense également à mon fils Franck, l'un de tes homonymes et auteur d'un conte fameux dont nous reparlerons.

Un observateur attentif notera que si l'Afrique n'a pas le monopole de l'homonymie³, cette pratique revêt une valeur toute particulière dans nos cultures. Cela se reflète dans les langues locales et bien sûr dans nos variétés non hexagonales du français. Des inventaires du français parlé au Gabon, en Côte d'Ivoire... signalent « homonyme » comme un terme familier et amical par lequel les gens qui portent le même nom s'interpellent. Il est bien clair, sinon, que le premier sens d'homonyme est celui signalé par le *Robert* : « mots de prononciation identique (homophone) et de sens différents, qu'ils soient homographe (de même orthographe) ou non. Ce n'est que par extension que ce terme peut désigner des personnes, des villes : le *Robert* illustre alors ce cas par « Troyes et son homonyme Troie ». C'est en grande partie sur l'homonymie que jouent les calembours.

Note bien que parmi tes homonymes, de la famille élargie aux alliés, on cite Franck Métangmo-Tatou, le facétieux et néanmoins vaillant Strasbourgeois François-Xavier Tatou Temgoua, Edgar-François Momo, Francine Houts la Librevilloise, François Ndifo, François Azemkouo, Franck Thiam... Je ne les citerai pas tous! Et nous avons bien sûr, *last but not least*, la déjà grande Téfak Tatou, Anaïs de son prénom, qui porte ton nom couplé à celui de son père, notre regretté Jean-Marc.

3. Au demeurant, sans développer une addiction déraisonnable (serait-ce là un pléonasmе ?) pour les chroniques relatant la vie des têtes couronnées, j'ai remarqué, comme d'autres, que la toute jeune princesse Charlotte, née en mai 2015 de la Duchesse de Cambridge et du Prince William, porte à la fois les prénoms de son arrière grand-mère et de sa grand-mère paternelles, c'est-à-dire Elizabeth et Diana. Et au fond, qu'est ce que l'homonymie pour les humains, si ce n'est une aspiration hardie à un pan d'éternité?



Mokolo (Extrême-Nord), 1969. Tes enfants (aucun mot yémba correspondant à « neveu ») dans l'unique studio-photo de la ville. Le petit François Momo – Edgar-François pour être exact – et trois de ses aînés : Jérôme, Guy et Romuald au grand sourire.

Mais je te parlais de Franck et de son conte. Je ne résisterai pas plus longtemps à la tentation de te faire découvrir le lumineux cadeau d'anniversaire qu'il m'envoya le jour de mes cinquante ans. Il me l'adressa via Internet, un des canaux de communication les plus fréquents – et les plus efficaces aussi, pour le moment – de notre village désormais planétaire. J'espère que comme moi, tu trouveras ce texte à la fois original, émouvant, intelligent et pétillant de malice. Tu vas sans aucun doute apprécier la manière habile dont ton petit-fils joue avec les mots, les sens, les doubles sens : il évoque par exemple « le pays des crevettes », par allusion au rôle que jouèrent jadis, dans le choix de l'appellation « Cameroun », lesdites crevettes – *los camaroes* – aperçues, comme chacun sait, par des navigateurs portugais dans le Golfe de Guinée... Plus loin, la famille de « tatous » mise en scène par le conte nous rappelle qu'en français, le tatou est bel et bien un animal (vérité que certains de nos camarades du Lycée Leclerc se plaisaient à nous

répéter, mi-taquins mi-goguenards). C'est ainsi que lorsqu'il s'est agi, tout dernièrement, de trouver une icône à notre groupe sur ce que l'on appelle désormais les « réseaux sociaux », il a semblé à François-Xavier que nous ne pouvions choisir qu'un tatou! Brillantissime idée adoptée à l'unanimité. FX est entre temps devenu papa d'un petit Tatou joufflu (dixit Bernadette, sa grand-mère).

Mais je te laisse plutôt découvrir ce conte!

Il était une fois une contrée pas reculée du tout du centre-sud du pays des crevettes, où vivait une famille. Je ne me souviens plus très bien, mais je crois que c'était une famille de tatous (je trouve qu'on ne rencontre pas beaucoup de tatous dans les contes pour enfants, c'est dommage!) Un jour, le 10 juin 1957 pour être plus précis (a-t-on jamais vu un conte aussi précis!) naquit un magnifique bébé qu'on nomma Léonie. De toute l'histoire des tatous, je crois qu'on avait rarement vu une tatou aussi intelligente, aussi drôle, aussi belle. Bon après c'est vrai que c'est un point de vue totalement subjectif, et il n'y a pas de raison que ça soit autrement, c'est mon histoire après tout. Je fais ce que je veux. Cette tatou, des années après, est devenue docteur. Léonie épousa un métangmo (ne me demandez pas ce que c'est comme animal) prénommé Alain. Si j'ai bien compris, il était le maître des crevettes. Tout le monde l'appelait Maître. Ils ont eu 2 enfants : 1 métangmo-tatou, croisement complexe, mais néanmoins très réussi, à mon avis, et une métangmo puissance 2, qui n'est pas mal non plus, il faut bien le reconnaître ☺. Léonie aimait (et aime tjrs) les enfants sans distinction d'âge. Elle enseigna à des enfants de tous âges. De la maternelle à l'université. Je ne sais pas s'ils le savaient, mais ils ont eu de la chance de l'avoir comme prof. Imaginez alors la chance qu'ont eue les deux individus qui l'ont comme maman. Je ne parle même pas du gars qui a doublé tout le monde et a réussi à l'épouser. C'est l'homme qui a peur⁴!!!

4. Signifie à peu près « il n'y a pas lieu de s'en faire ». Adage francophone local qui eut son heure de gloire!

Aujourd'hui, Léonie se prépare à devenir mètre de circonférence⁵ ... je crois. Je vous avoue que cette histoire devient de plus en plus dingue. Je vais donc arrêter pour le moment. Et je vais réfléchir à la suite, mais l'année prochaine.

Mais j'ai encore une dernière petite chose : il y a des maladies qu'on soigne avec beaucoup de mal. Il y en a une particulièrement : la fierté. Un fou se promenait dans les rues de Strasbourg avec une pancarte où il était inscrit « je suis le fils du docteur Léonie Métangmo-Tatou ». J'ai pu retrouver cet hurluberlu qui a un message à adresser à sa maman.

Maman je t'aime, j'espère que tu vas bien. J'espère que tu ne vas pas nous faire une crise. La fameuse crise de la cinquantaine. Je te remercie pour tout ce que tu as fait pour moi, et que je n'ai pas vu. Je t'aime de tout mon cœur. Et j'espère que dans dix ans on fera un anniversaire commun. L'anniversaire du « passage de décennie ». J'espère que d'ici là, tu deviendras le premier tatou reine des crevettes. En tout cas tu es déjà reine dans mon cœur. Pour le moment !!!

Mais ça, ça date du 28 avril 1987.

Maman je t'aime♥.

Hurluberlu

Voilà. Tu auras remarqué les quelques symboles qui ponctuent le texte de ton petit-fils. Ces icônes, autrement désignées par les vocables smiley ou émoticône, ou encore émoji⁶ expriment une émotion, un sentiment (il en existe un éventail impressionnant), par le biais de symboles convenus : le cœur stylisé ♥ en l'occurrence, ou un visage lui aussi stylisé, éventuellement réjoui ☺ comme c'est le cas dans ce texte.

5. Calembour sur « maître de conférences », si j'ai bien compris...

6. C'est l'auteur de ce conte qui me révéla l'existence de cet autre vocable d'origine japonaise – émoji – désignant les représentations stylisées en concurrence avec les agencements de caractères alphanumériques. Dans ce domaine, la terminologie, ainsi que le genre des noms (un ou une émoticône?), semblent encore relativement instables.

Nous ne communiquons pas exclusivement par la parole, c'est une évidence. Les émoticônes sont alors une tentative d'exprimer la variété fondamentale de nos modes d'échanges, car nous communiquons tout autant par les modulations de notre voix, les expressions de notre visage, par la gestuelle, etc. Un titre comme *Le ballet et la musique de la parole : le geste et l'intonation dans le dialogue oral en français* (Bouvet et Morel, 2002) suggère très clairement un certain niveau de ces modalités plurielles. Comme les autrices l'annoncent joliment dans l'introduction de leur ouvrage, « on découvre alors le subtil ajustement qui se crée entre des personnes qui se parlent : à la *musique* de leur conversation se joint un fin *ballet* donné par les différents mouvements produits » (*ibid.* : 7).

Les nouvelles technologies de l'information et de la communication (un collègue désabusé prétend qu'elles ne sont *nouvelles* ces technologies qu'en Afrique !) essaient de restituer la variété ainsi que la complexité de la communication humaine, même si, je dois bien le reconnaître, les personnes de mon âge y perdent quelque peu leur latin. Nous restons impressionnés par le rythme effarant auquel ces technologies se renouvellent, par la rapidité ainsi que par le degré de sophistication auquel parvient l'humain. Les jeunes – et les moins jeunes – en font aujourd'hui grand usage dans des formes et canaux récents : que te dire du téléphone, devenu portable, et qui permet l'échange oral, certes, mais également écrit... Et je me surprends à songer à la fracture numérique qui naguère éloignait toujours davantage le Nord du Sud. Allez savoir si cette ère est aujourd'hui, oui ou non, révolue! En tous les cas, contre toute attente, le téléphone portable commence à jouer un rôle non négligeable dans les stratégies d'appropriation et d'échanges de savoirs en Afrique. Je me suis moi-même lancée, avec mes étudiant-e-s, dans la production d'une capsule vidéo sur l'urgence de préserver les langues humaines en général et les langues africaines en particulier. Il s'agit encore d'un premier jet de près de six minutes dont nous ne sommes pas peu fiers.

Capsules vidéo, conte, écriture théâtrale... les chemins de la diffusion/ restitution des savoirs se diversifient. Je pense à la pièce de théâtre *Reine Afrique*, sous-titrée *Racines de l'Union africaine*, du politologue Jean-Emmanuel Pondi. Le lectorat est frappé par une double originalité, car le politologue choisit non seulement de mettre en scène l'intuition originelle des premiers dirigeants de l'Afrique par une œuvre littéraire, mais encore il adopte une forme peu banale, la prosopopée.

Mais revenons-en au conte imaginé par ton petit-fils. Il porte, au moins à travers deux éléments, la marque de sa contemporanéité : d'abord, il s'agit d'un envoi médié par ordinateur puisqu'il me le fit parvenir par courrier électronique et non postal. Ensuite, le texte n'intègre pas seulement les signes graphiques classiques, mais aussi quelques signes iconographiques spéciaux. Il en existe une belle panoplie, de ces émoticônes, qui expriment par l'image stylisée un éventail d'émotions subtilement nuancées : le visage peut exprimer le bonheur, la joie, la tristesse, l'émerveillement, la fatigue, l'agacement, la confusion... il peut rire, sourire... et encore là, large éventail de sourires, du plus discret au plus franc. Dans la palette actuelle des émoticônes disponibles (puisqu'elle est régulièrement réaménagée), le sourire le plus franc vous a un de ces airs de férocité! Pourtant notre nièce Cynthia m'a un jour doctement expliqué lors d'un échange sur le forum familial, à propos de celui-là : « C'est un sourire à pleines dents, tata! » Je m'initie tout juste à ce séduisant – et quelque peu narcissique – mode de communication. Tu ne peux savoir comme je m'amuse, depuis, avec ces fameux émoticônes. Il faut néanmoins reconnaître qu'en ces temps marqués par le développement exponentiel, et souvent bien involontaire, des diasporas africaines, nos forums contribuent à relever le défi de la dispersion, justement, en reconstituant le lien affectif et culturel et en palliant tant bien que mal l'émiettement douloureux des familles. En fin de compte, les personnes membres d'une dizaine de forums ne sont pas rares, crois-moi. Trois ou quatre déjà si nous comptons les cercles familiaux plus ou moins larges. Deux ou trois cercles d'amis ou d'anciens de telle ou telle institution. Un ou deux forums professionnels... Travaillons seulement à ne pas finir par fréquenter trop assidument les addictologues!

Des émoticônes, donc, dans notre conte. Par contre pas une trace de *camfranglais*. Camfranglais? Ta surprise est tout à fait compréhensible. Il s'agit d'un parler récent qui s'est développé parmi les jeunes des milieux urbains, un mélange de français, d'anglais, de « pidgin-english » et de langues camerounaises. Il est vrai que cet idiome hybride qu'ils et elles affectionnent – et qui constitue un marqueur fort d'identification – fonctionne surtout à l'oral. Peut-être le support (écrit) et le genre du texte (le conte) n'autorisaient-ils pas l'usage d'un parler si peu conventionnel... De plus, la destinataire du message, moi en l'occurrence, aurait-elle tout compris d'un

texte en camfranglais? Note bien que j'ai aussi entendu le désigner par le vocable « camer ». Attestation isolée ou création néologique appelée à prospérer? À suivre! L'avenir nous le dira.

L'on pourrait imaginer que cet argot commun séduit les jeunes, car il leur permet de communiquer entre eux et elles en faisant fi de la fragmentation linguistique qui dresse des barrières entre les locuteurs et locutrices des langues nationales. Mais que connaissent ces jeunes de nos langues nationales? De moins en moins, hélas.

À la face de l'Occident

Je suis passé comme un vent d'Éthiopie sur leurs visages de surhomme

[...] Et j'ai parlé, Seigneur pour te nommer dans leur langage d'intrigue

Et partirent d'un grand éclat de rire leurs masques d'épouvantes...

Ils m'ont dit 'il parle petit-nègre !'

[...] Et je me suis arrêté

Et j'ai parlé pour te nommer dans la langue de ma mère.

Et clama d'épouvante ma tribu ahurie :

« Quelle est cette Parole ? Il parle 'petit blanc' » !

C'est d'Engelbert Mveng (1972 : 80) et cela se passe de commentaire.

Visiblement, les jeunes Allemands d'origine turque pratiquent eux aussi un parler hybride, le *Kanak Sprache*. Un récent séjour en Allemagne m'en a fait découvrir l'existence. Une recherche documentaire – rapide, je le reconnais – ne m'a pas permis de trouver de la documentation y afférente. Mais pour en revenir au camfranglais, peut-être faudrait-il chercher ailleurs la raison profonde de l'engouement des jeunes pour ce parler. D'autant que chez tes amis de Madagascar aussi s'est développé un parler comparable, le *variaminanana*, malgré le fait que dans ce pays, par contre, au moins 98% de la population parle malgache. Alors?

Alors, face au développement de ces idiomes ni chair ni poisson, de ces interlectes, ne pourrions-nous pas poser l'hypothèse que leur éclosion chez les jeunes révèle, au-delà d'une volonté d'étendre l'intercompréhension,

la quête inconsciente d'un marqueur d'identité qui ferait le lien entre les différentes cultures en présence? On remarque de fait que ces parlers tirent en partie leurs éléments des langues héritées de la colonisation, preuve, s'il en était encore besoin, que ces langues font désormais partie intégrante du patrimoine linguistique national. Faut-il s'en réjouir? Faut-il le déplorer? Là n'est pas la question : il s'agit désormais d'un fait brut d'observation qu'il faut tâcher de gérer au mieux, tout en accordant aux langues du terroir toutes les chances de s'épanouir aussi bien au sein de la cellule familiale que dans d'autres milieux de vie, y compris l'école. De nos jours, les foisonnantes possibilités du numérique, ainsi que son extrême attractivité, devraient en faire un précieux allié dans le combat que nous menons pour la préservation et la vitalité de ces langues. Nous aurons l'occasion d'en reparler.

4. Quatrième feuillet

Garoua la Belle

Un certain jour de l'année 1970, la nouvelle tomba. Tu étais nommé Inspecteur régional du Travail du Nord. En ce temps-là, la région du Nord couvrait toute la partie septentrionale du pays. À sa tête, le gouverneur El Hadj Ousmane Mey, avec qui tu eus le privilège de travailler. Plus tard, en 1983, cet ensemble fut divisé en trois entités : les régions de l'Adamaoua*, du Nord et de l'Extrême-Nord. Je me souviens qu'au début des années 1970, cette circonscription, que le langage ordinaire désignait par l'appellation « Grand Nord », représentait aux yeux des « sudistes » une contrée étrange autant que lointaine. En même temps, régnait une certaine confusion dans l'inconscient collectif : Maroua, par exemple, ne pouvait se trouver qu'à quelques encablures de Ngaoundéré, alors qu'en réalité, une distance de près de 500 km les sépare ! Aussi, n'était-il pas rare de confier courriers et colis à un voyageur se rendant dans cette partie du pays, sans prendre la précaution préalable de s'enquérir de sa destination précise. N'allait-il pas « au Nord » ?

Il s'agissait en plus, dans l'imaginaire des « gens du Sud », d'une contrée mystérieuse, voire passablement inquiétante. Pourtant, quelques initiés t'enviaient, te félicitaient et affirmaient que si tu étais muté dans la région d'origine du Président de la République d'alors, cela ne pouvait que constituer la marque d'une confiance absolue... Du reste, si l'on se réfère à l'article « Garoua » de l'*Atlas du Cameroun* publié en 2006, on trouve un grand nombre d'éléments factuels qui mettent en évidence l'effort d'équipement et d'industrialisation dont a bénéficié cette ville : Garoua allait devenir le plus grand centre industriel et commercial de la vaste circonscription du nord, devant Maroua et Ngaoundéré. Avec son aéroport international, Garoua devint effectivement la troisième porte d'entrée du pays par voie aérienne après Douala et Yaoundé. De nombreux projets d'aménagement de la vallée de la Bénoué consacrèrent son rayonnement. Il est à noter en outre que la ville bénéficiait d'un système de boulevards périphériques unique au Cameroun, permettant de contourner l'agglomération.

Nous allions donc à Garoua. Les commentaires mi-effarouchés, mi-compassants de nos petites camarades du Lycée Leclerc de Yaoundé résonnent encore dans ma mémoire. Notre père était nommé dans le Nord? Mais qu'allions-nous y faire? Qu'allions-nous devenir? Planaient alors de lourds sous-entendus : « Ne nous dites pas que vous allez le suivre dans une telle aventure! Quelle folie! Rassurez-nous : vous allez rester vivre à Yaoundé!» Il n'en fut rien. Beaucoup plus tard, nous allions nous demander par quelque alchimie ou bénédiction spéciale le Cameroun avait pu présenter pendant si longtemps, au-delà de sa diversité patrimoniale, au-delà de la relative persistance de stéréotypes, un visage somme toute remarquablement serein et lisse...



Garoua, 1970. Tu poses la main sur l'épaule de Lambert, l'ainé des garçons. Deux de tes filles t'encadrent. Marguerite, et Marie Pascale en tenue pagnes. L'intégration culturelle tranquillement en marche...

Au gré de l'évolution de ta carrière et des affectations, nous avons migré d'une ville à l'autre du triangle national. Très peu, tout compte fait : il y avait eu Yaoundé, à plusieurs reprises, Édéa et enfin Garoua.

C'est à Yaoundé, ville aux sept collines, que nous avons résidé le plus souvent et le plus longtemps. Après votre mariage, le jeune couple que vous formiez s'installa d'abord au camp fonctionnaire, quartier Messa¹, au début des années 1950. Ce fut la période latine, le temps des études, du ballet permanent des élèves et étudiants, proches parents et bons amis.

Des amis fidèles – Étienne Sabze, Martin Tchabgou, Maurice Nango et quelques autres – se retrouvaient tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, pendant des soirées mémorables, au gré des mobilités professionnelles et des événements. L'on évoque alors le lointain village, l'on se congratule des succès en tout genre enregistrés dans les différentes familles, et l'on se soutient mutuellement dans ce nouvel environnement. Ici et là, les enfants arrivent. De petits François joufflus, de gracieuses petites Marie, ainsi prénommés en votre honneur, voient le jour... On loue l'Éternel. Dans votre foyer naissent de nombreuses filles, avant l'arrivée du premier garçon, beaucoup plus tard, alors que nous résidions à Paris. Puis, naissance du second garçon, le plus jeune et le plus grand d'entre nous, à notre retour au pays. Il était âgé de trois ans à peine lorsque tu nous quittas. À l'occasion de son ordination presbytérale en la Cathédrale Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus de Garoua, en 2009, il fit de ce passage tiré de l'Évangile de Luc, sa devise : « Il me faut annoncer la Bonne Nouvelle du règne de Dieu avec toujours plus d'amour, de zèle et de joie, car c'est pour cela que j'ai été envoyé ».

À cette époque, en effet, seul-e-s quelques jeunes du département de la Menoua évoluaient dans la capitale. Vous y ont précédés des parents, des aînés, qui vous encadraient valablement. Quelques caractères se détachaient, d'après le récit que me fit Sweet Mummy, notre mère. Monsieur Joseph Dongmo – papa Jo pour vous – qui t'appréciait tant pour ton sérieux et ne manquait pas de vous gratifier de ses sages conseils. Papa Victor Kitio qui avait fièrement organisé un banquet mémorable pour vous accueillir. Le docteur Bowen, dont on se souvient qu'il transgressa les clivages ethniques, à une époque où les unions exogamiques étaient assez rares, pour épouser Marcelline Noah, gracieuse fille du pays beti. Maman Marie-Henriette Ngkuemo, l'épouse de papa Christophe Djoumessi, qui chaperonna notre mère dans le redoutable dédale des associations féminines yaoundéennes,

1. Le site <http://ewondo.over-blog.com/article-2540701.html> fournit des indications intéressantes concernant les toponymes, d'origine locale ou coloniale, des quartiers de la capitale.

faisant ainsi bénéficier une jeune sœur de son expérience et de son autorité incontestée. Une chaleureuse sororité qui a produit de beaux fruits. C'est exactement ces jours-ci – du 15 au 17 novembre 2017 – que leurs descendance les honore par l'organisation de funérailles*. La célébration des funérailles rejoint l'une des prescriptions du Décalogue de manière frappante : « Tu honoreras ton père et ta mère ». Je vois d'ici ma coépouse et néanmoins amie Maa Meka'a s'activer, méthodique comme toujours. Les funérailles de ses beaux-parents resteront, à n'en point douter, une belle réussite gravée pour longtemps dans les mémoires. Je me dis qu'à cette heure-ci, d'après le programme établi, la parade des délégations – réseaux d'alliés, d'amis – doit être en cours. L'arrivée solennelle du Chef supérieur foréké-Dschang* et de sa suite ne devrait pas tarder. Oh cette brillante célébration du lien social! Ce festival de couleurs, de sons et de danses!

Québec, d'où je t'écris, dort encore.

Nouvellement accueilli dans la capitale par des aînés au début des années 1950, très vite, tu commenças à prendre le relais, parrainant toi aussi, de plus jeunes fraîchement « montés » à Yaoundé comme l'on « monte à Paris ». Ou à Jérusalem. Ils et elles étaient nombreux, ces jeunes qui fréquentaient votre petit appartement du « Camp des fonctionnaires », au quartier Messa : ta fille Marie-Claire, future Madame Simo, Catherine Tamezé, digne représentante d'une illustre maison, ton cousin Jules Ngani, un de tes futurs « beaux »², Michel Tongo. Il y avait aussi Paul Tessa, Timothée Jokun, Joseph Fofé, Jean Melaga, Paul Dontsop... et tant d'autres, déjà partis, eux aussi. Ou non...

Notre mère nous a rapporté que vous encouragez ces étudiant-e-s, t'en souviens-tu, à inviter leurs ami-e-s et condisciples à la maison. En toute simplicité. C'est ainsi qu'il en arrivait de toutes les régions du pays. Vous

2. Il faut reconnaître que vous avez été gratifiés de gendres issus de familles amies, de familles sœurs. Petite remarque lexicographique : l'expression « beau » (forme tronquée de « beau-frère », « beau-père », etc.) englobe, dans les formes orales du français parlé en Afrique, tout membre masculin de la belle famille. Ce français suscite désormais beaucoup de passion dans l'opinion et parmi les chercheurs et chercheuses : « Le français d'Afrique, pourquoi faire ? » demandait déjà Kofi Afeli il y a une trentaine d'années avec un agacement compréhensible (1989). Faut-il intégrer ces diatopismes dans les dictionnaires? Lesquels? Et à quelles fins? Son impatience était tout à fait compréhensible dans un contexte d'étiollement avéré des langues africaines. Il reste toutefois que ce français, comme les français d'Amérique du nord, reste un fait brut, et têtue, de l'expérience. Et que comme tel, il mérite analyse. Sachons simplement définir les priorités!

partagiez alors de bons moments de convivialité et d'échanges interculturels avant la lettre. Parmi cette joyeuse bande d'étudiants, de nombreux futurs cadres, et non des moindres, de la République : ils devaient devenir de talentueux infirmiers, médecins, chirurgiens dentistes, administrateurs, ambassadeurs, ministres...

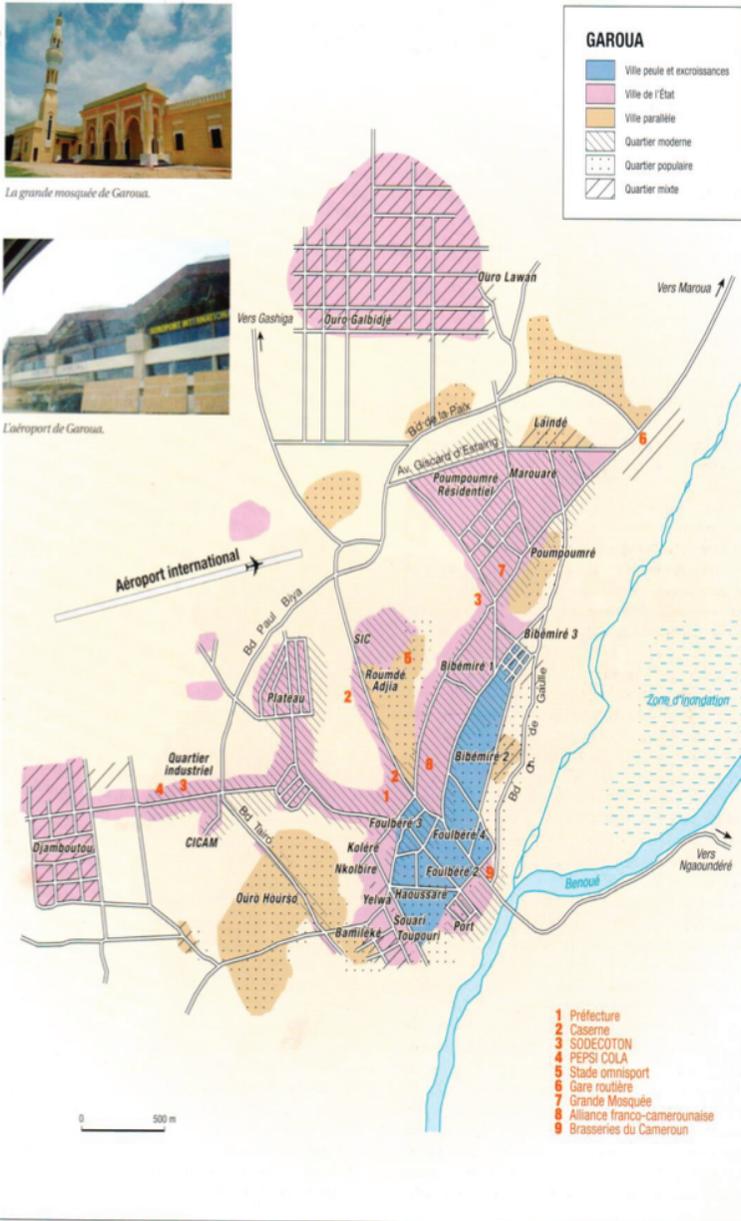
Il y eut plus tard le quartier Mvog Mbi et enfin Nkol Ndongo, d'où tu rejoignis Garoua, ton dernier poste d'affectation. Je me souviens parfaitement de notre maison de Nkol Ndongo, de cette solide bâtisse d'inspiration mi-coloniale, mi-médiévale, de ses créneaux qui découpaient hardiment le firmament, de ses hautes persiennes vert malachite, de ses fauteuils cannelés comme on les fabriquait en ce temps-là. Je revois l'atelier de couture que tu avais fait construire pour notre mère à l'arrière de la maison, de l'odeur grisante de bois raboté et de peinture fraîche qui longtemps y flotta. D'une ville l'autre, de Dschang à Garoua, en passant par Paris, au fil de nos pérégrinations, nous avons grandi parmi les taffetas bruissants et les soies mordorées, les pagnes de pur coton aux couleurs improbables, les somptueuses guipures et les failles aériennes, les bobines multicolores, leurs fils enchevêtrés provoquant tout doucement l'ire maternelle, les craies-tailleur vieux rose, bleues et ivoire au toucher voluptueux, les fascinantes roulettes à patron sautillant et piquetant, minutieuses, le papier kraft. Partout nous ont accompagnés les magazines féminins de toutes tailles, emprisonnant entre leurs pages glacées, mais chatoyantes, mille fois contemplées, des femmes, mais aussi des hommes de toute beauté...



La grande mosquée de Garoua.



L'aéroport de Garoua.



La ville de Garoua aujourd'hui Source : L'Atlas du Cameroun, 2006 : 129

Dans les années 1970, les gens du sud du Cameroun croyaient que toutes les ethnies peuplant le Grand Nord avaient un nom générique : « haoussa », une langue commune, le haoussa, et pour religion, invariablement, l'Islam! Invariablement, aussi, dans cet amalgame de savoirs autoproclamés du sud, dans ce lot affligeant de poncifs, toutes les femmes de cette contrée lointaine se vêtaient de pagnes et tous les hommes de gandouras³ amples et empesées. Ces « Sudistes » auraient été bien surpris d'apprendre que, comme le reste du pays, le Nord se caractérise par une remarquable diversité ethnique et culturelle. Ils et elles seraient restés sceptiques, voire suspicieux, si on leur avait révélé que l'on y trouvait des musulmans, certes, mais également des chrétiens de toute obédience. Et que, s'il existait une langue largement partagée dans le Grand Nord, ce n'était guère le « haoussa » (*hausa* ou *hawsa* dans la littérature scientifique), mais le foulfouldé (*fulfulde* dans la littérature scientifique). Un grand nombre de mes travaux de recherches, tu le sais, portent sur cette langue, dont les sonorités m'ont d'emblée – et durablement – séduite à notre arrivée dans la ville. Il y aurait énormément à dire, au plan épistémologique et même psychanalytique, sur les motivations profondes qui nous mènent vers tel ou tel champ de recherche, sur l'arrière-plan strictement biographique qui nous y prédispose!

J'ai lu quelque part cette brève et percutante formule : « L'ignorance, c'est le nerf de la guerre ». Oserais-je avouer qu'elle est attribuée à un rappeur?

Les généralisations péremptoires sur ce Nord mythique et inquiétant s'énonçaient également en termes de climat désertique et de terre aride. Personne n'aurait accordé un quelconque crédit à un rapport météorologique qui aurait fait état de températures inférieures à 60 degrés à la latitude de Garoua... Nos petites camarades épouvantées nous voyaient déjà grignotant des dattes à longueur de journée, sous un soleil de plomb, hagardes, à l'abri, néanmoins, derrière de solides barricades. Car elles croyaient également ne rien ignorer de la propension naturelle du « Nordiste » à la violence... Mais ton fils Jérôme Momo, le fils de maman Élise⁴, ne voyait pas les choses ainsi.

3. Le *Petit Robert* 2012 enregistre la glose suivante pour gandoura : « tunique sans manches que l'on porte dans les pays du Maghreb ». Dans notre pays, le mot désigne un vêtement d'homme beaucoup plus ample qu'une tunique.

4. Car les Jérôme sont nombreux, finalement, dans la famille!

Et voilà que mon esprit me ramène à Dschang. Je vois Jérôme, l'ainé, et tous les autres, les parents, les alliés. Fomony, arrivé spécialement de Libreville. Les cérémonies funéraires ont commencé. Il s'agit cette fois d'obsèques à proprement parler et non de funérailles. Maman Élise s'en est allée.

Québec dort, sous le froid et la neige. Il est quatre heures.

Je ne veux même pas imaginer l'émotion de notre petit frère Guy lorsqu'il a dû prendre la parole en sa qualité de chef de famille qu'il est désormais. Je n'ai pas voulu charger la vidéo reçue hier – initiative louable – sur le forum de la famille. Je la verrai plus tard. Plus tard. Je veux la garder toujours aussi belle, forte et gaie, au fond de mon cœur, la princesse *foto**, notre épouse et notre mère.

Son fils aîné Jérôme raconta un jour aux filles de Marie-Pascale que Garoua lui renvoyait plutôt l'image d'un havre de paix et d'une destination psychédélique. Autour de lui, les uns et les autres pouvaient bien rêver de Paris ou de New York. Et même s'y rendre, au besoin, si ça leur chantait. Son Paris à lui, c'était la maison de son oncle! Son Paris, à lui, c'était Garoua! Voici un poème que Garoua m'a inspiré :

Car comment oublier ce jardin édénique ?

Roses et blanches et mauves pervenches de Madagascar,

Massifs de pieds d'éléphant aux fragiles corolles fuchsia,

Frangipaniers exhalant dès décembre leur délicat parfum,

Généreux flamboyants de la Chandeleur,

Bougainvillées

Dont les sarments, tout au long de l'année, escaladent allègrement les façades immaculées,

Accrochent aux grilles finement ouvragées des rayons de lumière

Et que leur floraison,

En grappes laiteuses, pourpres et orangées...

Aucun de nous n'oubliera les respectables caïlcédrats et les nimiers dispensateurs d'une ombre bénéfique, le long des artères de la ville.

Aucun de nous ne peut oublier cette plante fabuleuse et providentielle se développant aux marches de la cité, ce mouskouari* qui ne daigne déployer son vert intense que lorsqu'octobre, impitoyablement, a asséché le reste de la végétation. Je devais plus tard découvrir un blason* attachant qui dépeint ainsi le mil :

Cewndi bantal koppi

Cewndi daccere reedu

*Cewndi jayngol gite*⁵.

Graine menue, support des genoux

Graine menue, force du ventre

Graine menue, lumière des yeux (Traduction de D. Noye)

Et le tamarinier, le cotonnier, le karité... ces précieuses essences aux mille vertus, ces autres amis de l'humain.

Aucun de nous n'oubliera Joseph, le domestique stylé, tout de blanc vêtu, qui traversait la maison d'un pas alerte et feutré, légèrement incliné vers l'avant, avec la raideur d'un maître d'hôtel de l'époque victorienne. Il avait servi sous ton prédécesseur, monsieur François Miaule, et nous appelait « mademoiselle » et « monsieur », ce qui surprenait, mais flattait si délicieusement nos jeunes egos. Joseph, venu de son Bertoua natal, te vouait une admiration sans limites, à toi, ce nouveau patron noir qui avait été jugé digne de remplacer le Blanc! Joseph avait toujours été ponctuel, en dehors du jour où, arrivé aux Travaux publics, il avait brusquement senti son pied faire « kàràk! ». Cela avait freiné sa progression jusqu'au quartier Plateau où nous résidions. En effet, pour arriver chez nous, il fallait gravir l'avenue assez pentue qui passe aujourd'hui encore devant les locaux de la délégation provinciale du ministère des Travaux publics. Aucun de nous n'oubliera Bouba, employé discret, déférent, assidu, et ses longues tuniques impeccablement amidonnées.

Et l'épisode de la piscine! C'est Marie-Pascale qui me l'a rappelé. J'ignore pourquoi, mais nous doutions fort que notre mère et toi sachiez nager. Une idée préconçue, encore une! Par définition sans fondement véritable,

5. Extrait de *Blasons peuls. Éloges et satires du Nord-Cameroun*. Textes recueillis et traduits par Dominique Noye et publiés chez Geuthner en 1976.

comme tant d'autres, mais qui justifiait à nos yeux que nous fassions de la piscine notre chasse gardée, un bastion incontestable et jusque là incontesté des enfants de la maison. Nous étions convaincus que vous ne pouviez pas, comme nous, y folâtrer. De toutes les manières, vous n'en aviez sûrement aucune envie... Par un bel après-midi ensoleillé⁶, vous aviez administré à nos regards stupéfaits – et admiratifs – la preuve du contraire. Vous nagiez! Votre style n'avait rien de conventionnel, certes, mais vous nagiez avec une aisance remarquable et un contentement non feint. C'était à Garoua, entre 1970 et 1973.

Je me suis moi-même retrouvée dans cette ville que j'aime une vingtaine d'années plus tard, avec mari et enfants (l'auteur inspiré d'un certain conte – sublime présent de mes cinquante ans – et sa pétulante petite sœur). L'idée de ce petit ouvrage, pardon, de cette missive, a germé en moi lorsque, il y a quelque temps, j'ai dû ouvrir certaines de tes malles conservées à Garoua, à la recherche d'un document dont nous avons besoin. En effet, lorsque notre mère quitta la ville, elle fit entreposer ces malles chez moi, dans un boukarou* que nous avons implanté à un angle du jardin. J'en avais toujours retardé l'ouverture. Je ne pouvais m'empêcher de penser à la salle d'études que tu avais fait bâtir pour nous dans un coin de la concession*, à notre arrivée dans cette ville.

Des dizaines d'années plus tard, nous avons choisi, pour planter notre boukarou*, le même emplacement : le coin droit en passant le portail de notre maison.

6. Non, l'ensoleillement à Garoua, n'a rien d'une évidence! Éliane, une de mes filleules, la fille de notre si cher Fomelang, pourrait le confirmer : elle arriva pour la première fois à Garoua par un mois de juillet pluvieux et frileux, et n'eut pas de mots assez sévères pour tous ces gens qui lui avaient assuré, en toute bonne foi pourtant, qu'elle n'aurait besoin, à Garoua, que de petites tenues légères...

5. Cinquième feuillet

Syndrome du dépit amoureux et injustice cognitive

« Cette personne manie parfaitement la langue de Molière », selon l'expression consacrée. Voici un commentaire que l'on entend quelquefois en Afrique francophone. Élogieux, sans aucun doute, mais laissant poindre chez beaucoup un arrière-fond d'images, d'émotions, de postures, bref un ensemble de représentations contradictoires et particulièrement difficiles à débrouiller. En effet, pour peu que nous soyons conscient-e-s de l'invisibilisation ainsi que de la subalternisation des langues africaines, nous serions tenté-e-s de répondre à une telle appréciation : « Et sa langue à elle ? »

Voilà un autre sujet dont j'aimerais t'entretenir aujourd'hui. Du dépit amoureux, du bonheur paradoxal que peuvent procurer nos langues officielles européennes malgré la violence symbolique qu'elles font encore subir à la parole africaine.

Il est vrai que les législations africaines commencent à prendre en compte les langues du terroir, comme cela apparaît au Cameroun dans la Constitution révisée de 1996. Ta fille publia alors un article qu'elle intitula « 1996. Cap significatif dans la dynamique des langues au Cameroun » (2001), mais ceux et celles qui, comme elle, accueillirent ce progrès avec grand enthousiasme demeurent encore quelque peu sur leur faim... Il semble bien que des résistances demeurent au niveau de la perception globale de nos langues.

Dépit amoureux et violence symbolique

En pratiquant une langue officielle européenne, les Africains et Africaines entretiennent avec elle des rapports pour le moins ambigus : ils et elles ne peuvent s'empêcher de porter un regard admiratif¹ sur les formes les plus épurées de la langue de Molière ou de Shakespeare, mais, dans le même temps, ils et elles perçoivent ces langues comme le signe, ou pire encore, comme l'instrument de l'oblitération intolérable de leur propre langue, de leur propre culture, voire de leur souveraineté. Du fait de cette insatisfaction plus ou moins vive, plus ou moins consciente, les Africains et Africaines éprouvent aujourd'hui, à l'endroit de l'Occident en général, une déception due à un attachement qu'ils et elles soupçonnent unilatéral, à un amour possiblement non partagé. M'inspirant de la pièce *Le dépit amoureux* de Molière, précisément, j'ai élaboré l'expression *syndrome du dépit amoureux* pour rendre compte de ce ressentiment complexe. La tirade d'un des protagonistes, Éraste (Acte 1, scène 3), me semble bien résumer la question : « Et je ne forme point d'assez beaux sentiments/Pour souffrir constamment les mauvais traitements/Enfin, quand j'aime bien, j'aime fort que l'on m'aime »!

L'inconfort éprouvé vient encore se nourrir de ce que nous savons tous et toutes des atouts incontestables du français et de l'anglais : dans la configuration actuelle, ces langues constituent pour nombre d'Africain-es un outil déterminant d'épanouissement socioprofessionnel; elles sont en même temps un gage d'ouverture sur le monde. Pour couronner le tout, la langue française, pour sa part, assure désormais au Cameroun un rôle véhiculaire puisqu'en zone francophone, dans les villes (mais pas seulement), elle fonctionne comme une langue commune, le médium ordinaire – parmi quelques autres – de la communication entre personnes de langues ethniques différentes. Voilà des atouts réels qui ont tôt fait de se transformer en autant de griefs venant encore alimenter le dépit existant. Ah ces sinuosités de la psychologie humaine...

1. Il arrive même que nous tombions, par excès de conformisme et de révérence vis-à-vis d'une langue, dans l'hypercorrection, cette tendance caractéristique des situations d'insécurité linguistique et qui se manifeste par la production de formes que l'on pense conformes à l'usage légitime, mais qui, en fait, s'en écartent peu ou prou.

Pour ceux et celles qui n'ont pas de compétence dans la langue officielle européenne, la situation est très différente. Étant donné que leurs propres langues africaines sont subalternisées, je considère qu'ils et elles font l'expérience d'une forme d'*injustice cognitive* (Piron 2018) : détenteurs d'une parole, de savoirs endogènes insuffisamment valorisés ou tout simplement mis en clandestinité, ils et elles sont dans le même temps exclus de la langue et des savoirs légitimés. Que de savoirs en perdition!

Je pense ici à tous ces mélanges de céréales complètes et fruits secs à haute valeur énergétique que l'on trouve traditionnellement dans nos contrées. Ils représentent des en-cas appréciés en cours de journée et contribuent à assurer notre sécurité alimentaire. Un de mes fils m'a rapporté des Monts Kapsiki, dans l'extrême-nord du pays, des combinaisons variées qui n'ont rien à envier à ces mueslis importés et hors de prix que l'on trouve sur les rayons de certains supermarchés. Ces préparations combinaient graines de courge, arachides, sésame, délicieux *waccuuje* (*Cyperus esculentus*), etc. Espérons que, compte tenu des enjeux, les technologues et diététiciens de nos grandes écoles sauront envisager l'étude ainsi que la valorisation de nos formules locales avant qu'elles ne disparaissent!

Verve jubilatoire et francographie

Le tableau que je décris d'une oscillation essentielle entre attraction et distanciation tranche avec ce que tu as connu, n'est-ce pas? De ton temps, le français de France fonctionnait comme unique référence. Aucune visibilité officielle des langues camerounaises, ni même des parlures locales du français (qui ne s'étaient, au demeurant, pas encore constituées comme telles), mais plutôt un attachement passionné à la langue française. Cet attachement demeure présent de nos jours, malgré tout, et parfaitement perceptible dans la verve jubilatoire des littératures francophones d'Afrique et des Caraïbes... Mais tout se passe comme si, aujourd'hui, les Africain-e-s francophones, ayant jadis quelque peu abdiqué leurs droits sur leurs langues propres, revendiquaient en compensation la pratique de variétés locales du français... Note que ces développements non-hexagonaux de la langue française donnent lieu d'une part à une vaste production scientifique qui a pour effet collatéral de les légitimer et, d'autre part, à des utilisations dans le domaine de la publicité.

L'attachement à la langue française se laisse repérer dans une correspondance que vous fit parvenir en 1955 un étudiant camerounais nouvellement arrivé en France. *Bien chers Madame et Monsieur François.* C'est ainsi que débute cette correspondance. J'avoue bien volontiers que je me suis franchement délectée de ce morceau de prose. Puisque vous en étiez les destinataires, notre mère et toi! De plus, la formule d'adresse vous avait un air de courtoisie délicate et quelque peu surannée qui, je l'avoue, me séduisait malgré tout. *Madame François!* Permetts-moi de te la reproduire ci-dessous.

Joseph

Foyer pour tous

10, rue Voltaire

Bordeaux, ce 15-12-55

Bien chers Madame et Monsieur François

Je profite de cette bonne occasion pour vous envoyer cette lettre.

J'ai quitté Yaoundé dimanche 26-11-55 pour Douala par avion. Après trois jours à Douala, nous quitions définitivement le territoire le jeudi 1-12-55, à 7h du soir, à bord d'Air France. Comme celui de Yaoundé, l'aérodrome de Douala était plein de jeunes amis et autres venus nous dire adieu, car en plus nous étions six Camerounais à partir.

On avait volé toute la nuit et c'est à 4 heures du matin que l'on atterrissait à Alger. Le vol était en général calme.

Après notre petit déjeuner à Alger, nous reprenions la route, mais ce jour-là ; il y avait trop de brouillard à Paris et notre avion dut atterrir à Tours. C'est un car qui nous amena à la capitale de la France. Nous traversâmes la Seine au Pont de Grenelle, et nous la longeâmes, en passant devant la Tour Eiffel ; nous nous arrêtâmes aux Invalides et un autre car vint nous chercher pour nous conduire à l'hôtel.

J'ai fait alors 3 jours à Paris, puis je me suis dit que je devrais regagner Bordeaux. C'est lundi 5-12-55 que j'arrivai là-bas à 2 heures de l'après-midi par train.

Je reçois les cours à la faculté de droit. Il fait très froid et la vie coute très cher ici.

Veillez me saluer tous les camarades dont je ne pourrais pas me mettre à citer les noms. Saluez Bernard. Où en est Joseph M. avec ses affaires? A-t-il trouvé le moyen de finir toutes ses pièces? Saluez-le-moi.

Prière communiquer mon adresse à tous ceux qui voudraient bien l'avoir.

Veillez me saluer Micheline et Bernadette.

J'espère que vous allez tous bien. Quelles sont les nouvelles? Ce sera pour moi un grand sujet de plaisir d'apprendre très souvent de vos nouvelles.

J'espère que je vous lirai prochainement.

Mes meilleures salutations.

Merci bien

Ce texte me semble constituer le prototype d'un registre qui se veut soutenu, même si un regard avisé – et objectif – pourrait y déceler quelques étrangetés... Toujours est-il que les objets symboliques évoqués (entre autres, la tour Eiffel, que l'on ne présente plus) ont probablement eu leur rôle à jouer dans les efforts stylistiques du signataire de l'écrit. Pas de marquage spécifique pouvant rattacher l'écriture de ton correspondant à une pratique non hexagonale du français. Quoique... Comment interpréter l'expression « apprendre de vos nouvelles » alors que l'on attendrait la formulation « recevoir de vos nouvelles »? Serait-ce un cas de collusion de deux expressions différentes? Ou encore un réaménagement, une occurrence de ce que Suzanne Lafage appelle « défigement »²? Par ailleurs, que penser de formes comme « *regagner* Bordeaux » ou encore « je *reçois* des cours à la faculté » au lieu de « *gagner* Bordeaux » et « je *suis* des cours à la faculté »? Une autre forme, « veuillez me saluer Micheline et Bernadette », mériterait que l'on s'y attarde. Cette construction relève-t-elle du français hexagonal ou est-elle typique de la variété locale? On pourrait s'interroger

2. Un exemple de « défigement »? Du fait de facteurs contextuels, la locution idiomatique du français de l'Hexagone « se vendre comme des petits pains » est réaménagée localement en « se vendre comme des petits bouts de pain ». Notons que les Québécois-e-s s'affranchissent graduellement – et officiellement – d'un standard hexagonal du français jusqu'alors référence absolue. Mais le Québec n'est pas le Cameroun.

par rapport à ce *me*. Pourtant, la phrase diffère-t-elle vraiment d'un « tu vas *me* faire tes devoirs tout de suite » que l'on peut entendre en France? Ou encore du comminatoire « Qu'on *me* l'égorge tout à l'heure! » d'Harpagon dans *L'Avare* de Molière (V, 2)? *Le Bon Usage* de Grevisse, qui cite cette dernière occurrence, la signale comme fréquente dans la langue familière et l'analyse par une formule on ne peut plus savoureuse : « pronom expressif d'intérêt atténué » (1980 : 543). De fait, ce pronom renvoie au bénéficiaire de l'action, à la personne intéressée par ladite action. Il faudra que j'en discute avec la professeure Mary-Annick Morel : un échange de vues avec une locutrice native doublée d'une linguiste et agrégée de grammaire ne pourra qu'être profitable... Je vois déjà mon amie planchant sur la question avec professionnalisme et m'entraînant dans un jeu subtil de manipulations et de permutations. Ah! Mon cher Papa, tout cela finira peut-être bien par un article ici ou là...

Et les langues africaines ?

Tu utilisais toi-même le français avec une maestria certaine, ce qui ne t'empêchait absolument pas de manier notre langue avec délice et élégance, distillant à l'envi tours rares et expressions idiomatiques. Qu'on se le dise! Attachement à une langue seconde ne rime pas nécessairement avec extraversion culturelle.

Toute notre fratrie se souvient de cet archaïsme *lené'* que tu utilisais et qui réfère, en notre langue le *yémba*, à un mélange complexe de balourdise et de morosité. On peut se demander pourquoi ce vocable est tombé en désuétude. Les personnes un peu simples d'esprit et d'humeur chagrine auraient-elles disparu de la surface de la Terre? Certes non. Le terme *braies*, pour ne prendre que cet exemple, a pratiquement disparu de la langue française, car le vêtement ainsi désigné n'a pas survécu aux Gaulois et ne se retrouve pratiquement plus guère que dans *Astérix*... Chacun-e peut le concevoir. Mais *quid* de notre *lené'*? Je voudrais émettre une hypothèse qui permettrait de rendre compte de l'extrême rareté chez les locuteurs bilingues *yémba**-français de ce vocable : cela pourrait bien tenir à la difficulté de lui trouver un correspondant direct dans le système lexico-

notionnel du français. Il faudrait, à mon sens, voir là un signe de l'appauvrissement de la langue – ou d'étiollement linguistique pour utiliser le jargon sociolinguistique approprié...

Pour en revenir à notre *syndrome du dépit amoureux*, il faut constater que la situation est plus équilibrée dans les États disposant, comme la République démocratique du Congo, le Sénégal, la Centrafrique, etc. d'au moins une grande langue véhiculaire africaine. Au Cameroun, ce syndrome est d'autant plus grave que plusieurs se sentent individuellement ou collectivement responsables d'avoir renoncé, sans condition, à la transmission intergénérationnelle de leur langue. Et ces langues sont, *de facto*, à des degrés divers, menacées d'extinction : une proportion effrayante de nos jeunes ne parlent pas la langue de leurs parents, ni même aucune autre langue camerounaise. Ces langues sont écrites par moins de 6% de la population adulte, comme le révèle un document de la délégation régionale de l'éducation de base du Centre. Malgré les efforts consentis tant par les autorités que la société civile et les individus, nos langues nationales sont encore créditées de peu de valeur sur le marché de notre contemporanéité et cela ne peut qu'entraver leur transmission d'une génération à une autre. C'est ainsi que, comme l'indique Bitjaa Kody (2001), la langue française devient langue première et même langue exclusive chez de nombreux jeunes et a acquis, en zone urbaine, puis périurbaine, un statut incontestablement véhiculaire en lieu et place de langues camerounaises qui assuraient initialement cette fonction. Et c'est pourquoi les langues camerounaises régressent, victimes d'argumentations spécieuses (une langue à tradition orale ne serait pas une langue!) ou encore de parfaites aberrations (les langues africaines n'auraient pas de grammaire!). Déni, subalternisation et préjugés. Il est vrai qu'aujourd'hui, de plus en plus de voix s'élèvent pour marteler avec Samassekou, linguiste et ancien ministre malien de l'Éducation nationale, qu'« aucune » Éducation Pour Tous » n'est possible en dehors de l'utilisation des langues africaines dans le système éducatif ». C'était pendant le discours inaugural très applaudi de la conférence organisée principalement par l'Académie africaine des Langues (ACALAN) en 2007 à Yaoundé. On y avait remarqué l'implication toujours active d'un militant de la première heure, le professeur Henri Marcel Bot Ba Njock. Il avait été de ceux qui coordonnèrent la réflexion fondatrice publiée en 1974 sous le titre *Les langues africaines, facteur de développement*.

Fort heureusement, l'urgence de préserver les langues africaines et surtout de faire connaître les actions de valorisation en leur faveur est de mieux en mieux documentée. C'est le sens d'une capsule vidéo d'information que j'ai réalisée avec mes étudiant-e-s. Ce fut une belle expérience. Tant pour elles et eux que pour moi. La capsule sera lancée bientôt, telle une bouteille à la mer...

Langues et réminiscences

Tes enfants apprécient le beau langage... Et pourquoi le nier, ils et elles ont conservé un attachement particulier au français qui berça leur petite enfance. C'est, je crois, le même sentiment, la même exaltation à la fois diffuse et profonde qu'éprouve aujourd'hui ma collègue et amie Yvette à l'égard des cantiques qui ont enchanté ses jeunes années, tout comme de la langue *bulu*³, dans laquelle ils étaient exécutés. Yvette n'est pas issue de cette aire culturelle, mais ces cantiques, en même temps que cette langue qui les portait, font revivre instantanément devant ses yeux de chers visages disparus, des jeux et des comptines enfantines, d'innocentes farandoles, toute une atmosphère indescriptible qui, à l'occasion, revient la submerger d'un bonheur éperdu mêlé de gratitude. Réminiscences proustiennes d'un paradis perdu!

Des instants rares, puissants, pendant lesquels, n'en déplaise à Guillaume Apollinaire, reviennent bel et bien en nos cœurs et le temps passé, et les amours⁴! Et je vois distinctement ta silhouette se profiler dans un certain matin bleuté. Un peu comme celui-ci... Les souvenirs affleurent tour à tour, tantôt vagues et comme embués, tantôt s'imposant à ma conscience avec une surprenante netteté. Ce devait être un matin d'hiver en France. Je me souviens que tu exécutais avec constance tes exercices abdominaux, le matin, dans la salle de séjour de notre petit appartement de banlieue. Je me souviens d'avoir, cette fois encore, senti mon cœur se remplir de l'évidence rassurante d'un amour partagé. Comme d'habitude, tu t'étais tôt

3. Langue parlée dans le centre-sud Cameroun. On trouve aussi la graphie francisée *boulou*.

4. « Passent les jours et passent les semaines / Ni le temps passé / Ni les amours reviennent / Sous le Pont Mirabeau coule la Seine ». Poème *Le pont Mirabeau* dans le recueil *Alcools* publié en 1913.

levé, devant te rendre... je ne savais trop où, du reste, en ce temps-là. Par contre, je me souviens parfaitement du robuste cartable à rabat en cuir marron que tu emportais tous les jours avec toi. De ton manteau beige à chevrons noirs, de ta carte de famille nombreuse - au sens de l'Occident. Je me souviens de ton bref coup de sonnette, reconnaissable entre mille, lorsque tu nous retrouvais le soir, à notre appartement toujours bondé et chaleureux de Gonesse La Fauconnière. Tant de jeunes étudiant-e-s, vos protégé-e-s, aimaient à s'y retrouver. Une des filles de notre mère, Julienne Tamezé (qui devait devenir madame Kana), nous confie aujourd'hui qu'elle avait toujours été impressionnée par la taille des contenants utilisés chez nous, tant ils semblaient sortis tout droit d'une cantine populaire! Elle se souvient jusqu'aujourd'hui des savoureux kilimanjaros de couscous algérien que notre mère leur préparait. Avec amour, cet ingrédient essentiel en matière de gastronomie!



Paris, 1964-1965. En veston clair, tu poses avec deux camarades de promotion. Cette photo m'a toujours fait penser aux Platters, formation musicale noire-américaine qui connut son heure de gloire au début des années 1960.

Des instants rares, des instants magiques pendant lesquels Brassens et sa guitare apparaissent et se détachent des replis de ma mémoire dans une sorte de flash intermittent... Comment oublier notre extraordinaire proximité avec cette immense icône à l'Impasse Florimond, dans le 14^e

arrondissement? Ou bien était-ce rue Lecourbe? Une familiarité qui nous a durablement marquées, innocentes enfants que nous étions! Et l'emblématique Tante Jeanne! Je conserve le souvenir des multiples petites gâteries dont elle nous comblait. Nous avons continué d'écouter et d'apprécier la chanson et la poésie françaises. Ce « nous »⁵ inclut mon époux, car j'ai découvert, tardivement, mais avec une émotion certaine, qu'il chante de mémoire quasiment tous les morceaux de Ferrat interprétant Aragon. Et dans un irrésistible élan d'éclectisme me reviennent de vieux rythmes sur lesquels vous dansiez en ce temps-là. Le langoureux « Only you », superbe blues des Platters, ce groupe noir américain des années 1960. Je revois très bien la pochette de leur 45 tours : jolie dame dans un fourreau très ajusté, longs gants blancs, élégants messieurs en costume impeccable, cheveux gominés... Je n'ai pas résisté à la tentation d'aller voir sur Internet si l'on pouvait en trouver une copie. Ô miracle! J'ai fermé les yeux sur les imperfections et me suis contentée de savourer, avec le moment présent, les réminiscences que distillait mon esprit. Tout en admirant le potentiel inouï de la technologie qui rendait cela possible! Par contre aucune trace de « Palado mo mbali nanga », cette rumba congolaise de la même époque... Je me suis contentée d'en chercher la traduction et je sais désormais de source autorisée que dans cette chanson à succès, une jeune femme relate les frasques – pardonnez-moi – de son « bandit de mari »! Comme la plupart des morceaux africains que vous écoutiez dans les années 1960, celui-ci était exécuté en lingala, l'une des langues véhiculaires du Congo. Et justement, Marie-Pascale me rappelle les bribes d'un autre morceau populaire dans lequel il était question de Léopoldville et de Brazzaville où l'on ne comprenait pas le français, mais où, par contre, l'on parlait le lingala... Intéressant, n'est-ce pas? La vérité vient de la bouche des enfants... et des chanteurs populaires.

5. Le « nous » du français ou le « we » de l'anglais représentent je + une ou plusieurs autres personnes. En *yémba** – et dans plusieurs langues africaines – ce nous est clairement plus différencié en fonction du caractère inclusif ou non des interlocuteurs. Le *yémba* pour sa part possède six modalités du nous! Ce n'est pas le professeur Étienne Sadembouo, qui me contredira. Le « moi et toi », notamment se distingue du « moi et lui », du « moi et eux »... Nous y reviendrons, toi et moi! Et eux, éventuellement, car cette finesse dans l'expression du nous va certainement au-delà de simples données morphologiques et pourrait bien fournir des clés précieuses pour une approche axiologique de la culture sous-jacente.

Mais pour l'heure, je dois enfin mettre un point final à ce feuillet, le dernier rédigé en terre canadienne. C'est son pays, ce vaste pays au grand cœur, qu'a choisi de célébrer une cantatrice, en novembre dernier, lors de la foisonnante célébration des 80 ans de la Faculté des Lettres de l'Université Laval. Elle interprétait ainsi « Mon pays », l'un des textes les plus forts d'un chansonnier québécois. Un griot au sens noble du terme. Pourquoi au sens noble? Car « la trompette sacrée n'est pas un encensoir / la trompette sacrée n'est pas une gaule pour se remplir les poches! » (Dongmo, 1986). Je souscris à cette formule lapidaire de Jean-Louis Dongmo le poète, mieux connu comme professeur émérite de géographie humaine.

Nous avons donc écouté pendant cette cérémonie à l'Université Laval une interprétation de « Mon pays », superbe chanson de Gilles Vigneault (1986), vénérable griot :

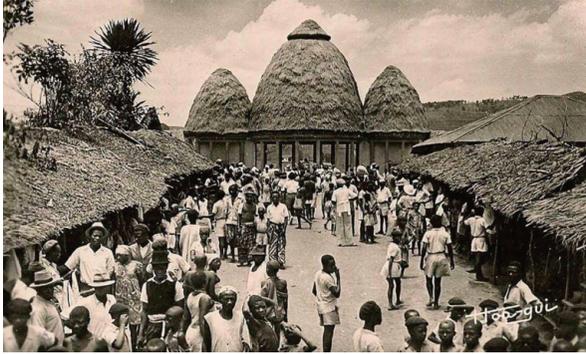
Mon pays ce n'est pas un pays, c'est l'hiver
Mon refrain ce n'est pas un refrain, c'est rafale
Ma maison ce n'est pas ma maison, c'est froidure
Mon pays ce n'est pas un pays, c'est l'hiver !

De mon grand pays solitaire
Je crie avant que de me taire
À tous les hommes de la terre
Ma maison c'est votre maison !

Entre mes quatre murs de glace
Je mets mon temps et mon espace
À préparer le feu, la place
Pour les humains de l'horizon
Et les humains sont de ma race !

6. Sixième feuillet

Le défi identitaire



Le marché de Dschang vers 1950, à l'époque de votre mariage. Il s'est considérablement transformé, mais les trois cases de l'entrée principale s'inspirent, encore aujourd'hui, et c'est heureux, de l'architecture locale traditionnelle. Photo envoyée par ton petit-neveu Guillaume-Pascal Djoufack.

Par rapport au recul dans la pratique des langues camerounaises, il faut dire d'entrée de jeu que le contexte politique des années 1960 a pu constituer un facteur fortement inhibant. Tiens! Un mémoire de sortie de l'Institut français de presse de Lille, celui de Sop Kamga Martin que tu as bien connu, nous apprend que *Mballè*, un journal publié en *duala*¹ au Cameroun, fut interdit par l'administrateur colonial au motif qu'une publication en langue étrangère ne pouvait paraître sur le sol français... C'était du temps où les langues nationales, ravalées au rang de « patois », étaient fortement ostracisées par le pouvoir colonial. En fait, nous devons voir là un prolongement des effets du jacobinisme linguistique qui avait d'abord sévi en France sous la Révolution. À une nation devait correspondre une langue et une seule. C'est ainsi que le fameux *Rapport sur la Vendée au nom du Comité*

1. Le mot *mballè* signifie « vérité » en *duala*, langue bantoue parlée dans la région du littoral camerounais. Les *Duala* sont l'ethnie éponyme de la ville de Douala.

de salut public, dit *Rapport Barère*², dénonça en 1793, en pleine Révolution française, les langues régionales comme nuisant à l'avènement d'un État uni, recommandant leur éradication pure et simple !

La politique centralisatrice héritée de la France révolutionnaire a longtemps prévalu dans nos pays francophones et a durablement infléchi le contexte glottopolitique : quel statut devait-on conférer aux différentes langues en présence? Quelles langues souhaitions-nous faire enseigner à nos enfants? Quel crédit ou valeur symbolique accordait-on à telle ou telle langue, consciemment ou non? Nombreux sont ceux et celles en Afrique qui croyaient en leur âme et conscience, et le système les y encourageait, que la pratique exclusive du français devait favoriser le progrès scolaire de leurs enfants. Encore de ces idées reçues qu'il faut s'employer, posément, consciencieusement à « déboulonner », à déconstruire...

Puis, presque sans transition, le discours de la Francophonie institutionnelle a brusquement modifié non seulement sa rhétorique, mais également ses principes d'action. On parle désormais de « langues partenaires »! Ce nouveau label pourrait témoigner d'une volonté d'évoluer vers une phase de partenariat équilibré entre français et langues africaines.

À ce propos, rappelons ce qu'énonçait avec force et conviction Hélène Carrère d'Encausse il y a une quinzaine d'années : les Africain-e-s francophones tiennent dans leur main l'avenir de la langue française du fait de leur importance numérique. Elle s'adressait ainsi à une jeune intervenante sénégalaise lors d'une conférence de l'Organisation internationale de la Francophonie (OIF) à Paris. Cette idée a été, depuis, maintes fois reprise et trouve au Cameroun sa pleine illustration. En effet, pendant bien longtemps, en toute bonne foi, nous avons contribué à réduire la fonctionnalité des langues camerounaises en zone francophone – c'est-à-dire à les mettre en danger – et à accroître concomitamment celle du français³. Les idiomes locaux étaient crédités de peu de valeur sur le marché de la modernité et, de surcroît, semblaient porter en eux des relents de sédition. Tout cela a

2. Consultable sur Internet à l'adresse <http://www.axl.cefan.ulaval.ca/francophonie/barere-rapport.htm>

3. Le cas de zone anglophone est tout différent, car les langues nationales y entrent en concurrence non pas avec l'anglais, mais plutôt avec le pidgin-English.

considérablement entravé leur transmission d'une génération à l'autre. La langue française a ainsi acquis, en zone urbaine, puis périurbaine, un statut incontestablement véhiculaire.

Mais fort heureusement, de plus en plus, nous commençons à percevoir confusément l'intérêt de préserver les langues du terroir. Des individus et des organisations de la société civile prennent de belles initiatives en vue de la revitalisation et de la transmission de nos langues et cultures. Il est possible que, pour certain-e-s, toute cette activité demeure de l'ordre du gadget ou du phénomène de mode. Mais d'autres, de véritables militant-e-s, sont convaincus des riches atouts (fortement corrélés) que possèdent les langues africaines en général, atouts qui se situent sur des plans différents – affectif, social, culturel, politique et cognitif. Laisse-moi t'exposer la synthèse en dix points que mes étudiant-e-s et moi en proposons.

Dix bonnes raisons de réhabiliter les langues africaines

1. Au même titre que toutes les autres langues, les langues africaines appartiennent au patrimoine immatériel de l'humanité : elles sont donc précieuses et méritent protection.
2. Dans le contexte de globalisation que nous connaissons, protéger la vie des langues, c'est préserver la pluralité linguistique, c'est contribuer à limiter les effets de l'uniformisation culturelle. Aussi observe-t-on au niveau individuel, à celui des organisations de la société civile et des institutions tant nationales qu'internationales, des prises d'initiatives en vue de la revitalisation, de la transmission et de l'enseignement des langues et cultures autochtones.
3. La langue constitue pour l'individu un instrument important dans la construction de sa personnalité. De la même façon, le patrimoine linguistique d'une nation intervient comme un facteur structurant de son identité mais aussi de sa souveraineté.
4. La valorisation locale des langues africaines contribue à réduire préjugés et stéréotypes, nous permet de développer des compétences interculturelles et constitue dès lors un facteur de cohésion et d'unité. Elle favorise l'enracinement d'une culture de la paix, particulièrement dans les nations à fort taux de multilinguisme. Il a précisément été créé dans notre pays une Commission chargée de promouvoir le bilinguisme

- et le multiculturalisme, ainsi que de « renforcer la volonté et la pratique quotidienne du vivre ensemble » (Décret N°2017/013 du 23 janvier 2017).
5. Il n'échappe à personne que dans bien des cas, seules les langues africaines permettent de maintenir le lien intergénérationnel, car elles constituent un médium privilégié de communication avec les ascendant-e-s, bien souvent locutrices et locuteurs exclusifs de ces langues. En créant une rupture entre les générations, la non-pratique des langues africaines prive la communauté d'un puissant vecteur de socialisation et de cohésion. Cela dit, il est aisé de constater que la francisation croissante de la société africaine a sensiblement fait croître parmi les aîné-e-s la proportion des locuteurs et locutrices, même de manière approximative, du français...
 6. Même si cela peut paraître anecdotique ou marginal, la langue africaine fournit également des ressources salvatrices lorsque nous devons crypter un message adressé à un destinataire exclusif... Nombreux et nombreuses parmi nous en ont fait l'expérience. Mes étudiant-e-s te diraient que c'est l'argument le plus souvent cité par les personnes ordinaires.
 7. Tout un pan des savoirs locaux n'est aujourd'hui capitalisable que parce que nous pouvons les trouver encore disponibles – oralement dans la majorité des cas – dans les langues et cultures qui les ont générés. Les langues africaines seront encore longtemps essentielles à leur vitalité, à leur transmission, et, pourquoi pas, à leur développement. À cet égard, les technologies numériques constituent une opportunité unique pour systématiser leur archivage, d'autant que ces savoirs, pour la plupart, ne sont quasiment pas valorisés dans les circuits éducatifs formels.
 8. La pratique active de plusieurs langues entretient et développe notre potentiel créatif ainsi que notre souplesse cognitive, laquelle facilitera, à son tour, tous les autres apprentissages. L'instituteur et l'institutrice de nos écoles le savent bien, car il ou elle a spontanément recours à la langue de l'élève en cas de difficultés ponctuelles à communiquer une information dans la langue d'enseignement! Il ou elle sait pertinemment le gain didactique à réaliser en l'activant, et ce à tous les niveaux d'enseignement⁴.

4. Richard Nouni, le fils de ta cousine Pauline, en fit un jour l'expérience. Il étonne bien des gens aujourd'hui encore en racontant qu'il n'avait enfin compris les suites de Lobatchevski auxquelles son esprit restait obstinément réfractaire, que le jour

9. La langue africaine joue un rôle irremplaçable dans l’alphabétisation de l’adulte : elle permet d’aboutir à de meilleurs résultats qu’avec une langue dans laquelle l’apprenant-e ne possède aucune véritable compétence orale. Or, la question de la littératie des adultes est fortement corrélée à celle du développement social. En effet, l’adulte alphabète participe pleinement à la vie communautaire. Ses compétences en littératie autorisent incontestablement une meilleure qualité de vie. Note bien que l’Organisation de Coopération et de Développement économique (OCDE) définit la littératie comme « l’aptitude à comprendre et à utiliser l’information écrite dans la vie courante, à la maison, au travail et dans la collectivité en vue d’atteindre des buts personnels et d’étendre ses connaissances et ses capacités »⁵. Un-e adulte alphabète est donc en mesure d’améliorer son bien-être, de prendre soin de sa santé, d’exercer sa citoyenneté... et même d’encadrer un tant soit peu la scolarisation de ses enfants !
10. Dans le domaine d’une communication sociale qui vise à délivrer un message militant par rapport à une cause communautaire (une campagne d’éducation sanitaire par exemple), et à modifier des idées ou des représentations, l’action la plus efficace prend appui sur les langues africaines, plus inclusives que les langues officielles européennes. La communication sociale gagne à tenir tout de même compte de ces dernières, sans dogmatisme, car bien que largement méconnues du grand public, elles ont acquis dans certains contextes urbains un statut incontestablement véhiculaire.

Aujourd’hui, la sommation de choisir entre langue européenne et langue camerounaise n’est plus de mise : l’approche dichotomique recule. Le manichéisme aussi. Des problématiques nouvelles émergent du fait notamment de la nécessaire adaptation de la langue aux environnements contemporains. Cette adaptation s’effectue de façon spontanée. Cependant, dans des contextes de mutations socioculturelles rapides, et en vue d’instaurer des échanges fluides, précis et efficaces, elle doit être encadrée

où l’actuel Fomony, second du nom (nous attendons impatiemment la généalogie complète de la famille!) et professeur d’informatique à l’Institut Africain d’Informatique de Libreville, les expliqua « en patois » au jeune étudiant en mathématiques qu’il était alors!

5. Voir le site www.oecd.org/fr/edu/innovation-education/39438013.pdf

par l'intervention de spécialistes. Comment un-e environmentaliste pourra communiquer avec des citoyen-ne-s « ordinaires » à propos des risques de pollution si l'on n'a pas, au préalable, fait un effort minimal d'ajustement terminologique et même rhétorique. Dans un ouvrage d'Essono (2012), nous pouvons trouver des items *ewondo* qui rendent compte de *realia* récentes telles que « chambre à air », « démocratie », et même « pollution »!

Ces ajustements terminologiques ne suffiront pourtant pas à construire une communication sociale efficace. On trouvera ici et là de salutaires innovations en matière de canal : nous savons aujourd'hui que des savoirs, même scientifiques, peuvent être médiés par le conte ou le chant. Encore faut-il que les ajustements s'effectuent non seulement sur le plan du canal de diffusion, mais aussi sur le plan des valeurs : les ajustements d'ordre axiologique sont en effet nécessaires et aboutissent tout doucement, tout patiemment à la reconnaissance de la validité bien fondée de savoirs subalternisés, à l'affirmation de la valeur intrinsèque et de la plasticité de tout idiome humain *a priori* capable de s'adapter à tout nouvel environnement.

L'Africain-e, face au défi, face au déni, doit prendre ses responsabilités. À ce propos, laissez-moi évoquer un événement hors du commun qui s'est déroulé à Fondation AfricAvenir International à l'initiative de son fondateur, le Prince Kum'a Ndumbe III : une délégation d'experts nommés par le Président français Emmanuel Macron, dont Felwine Sarr, a reçu mandat de restituer des œuvres d'art et documents africains domiciliés dans les musées français. Cela se passait à Douala, le 16 juillet 2018, au siège de la fondation. Sey Munyal! Patience! Reprenons à notre compte une exhortation du Roi Christophe : « Un pas, encore un pas, et tenir gagné chaque pas! ».

Laissez-moi également reprendre ici, à peine remanié, un de mes textes parus dans l'anthologie audacieuse de Kolyang et Dili (2002).

Sey munyal !

Nous ne serons pas toujours

Les artisans

De notre propre incurie

De nos propres turpitudes.

Nous ne serons plus longtemps

Blanches souris
Pour nouvelles lubies
Improbables folies.
Ne paierons pas toujours
De nos vies
L'avancée
Vers quoi
Vers qui
De profundis
Je te conjure
Rassure-moi
Réponds-moi
Ne serons plus
Longtemps
Ecriture en creux
Dans la chair de la terre
Sey munyal
Patience !
Et je dirai
Bonheur
Sur le toit de la terre !
Je crierai
Extase
Sur le sommet des vagues !
Conjurerais le sort
Forte de vos regards !
Et je dirai
Arrière
Souffrances erratiques

Je soufflerai l'Amour sur vos plaies séculaires

Murmurerai

Munyal

À vos gorges en feu

Sey munyal

Sey munyal

Sey munyal

Tu l'aurais toi-même qualifiée d'audacieuse, cette anthologie, puisque ses auteurs avaient choisi d'identifier les « écrivains du Nord-Cameroun » non par rapport à l'origine ethnique ou géographique des auteurs, mais par rapport au lieu de l'énonciation des textes. « Dépasser les identifications primaires »! N'est-ce pas à ce dépassement que nous appelle le document *Cameroun Vision 2035*? Mes brillants collègues Kolyang et Dili n'avaient pas craint de creuser un chemin nouveau vers ce qui n'était pas encore nommé « le vivre ensemble ». Après tout, le rôle des universitaires n'est-il pas de participer à l'invention visionnaire de voies inédites en dehors des ornières du prêt-à-penser?

7. Septième feuillet

Étoiles noires et cheval blanc

Longtemps, je me suis refusé, par pudeur probablement, d'évoquer mon enfance. J'enviais fiévreusement ceux et celles de mes camarades qui n'hésitaient pas à nous raconter leurs souvenirs. Pose de pièges dans la forêt avec l'affectueux concours d'un père attentionné. Pugilats inoubliables sur le chemin du marigot ou de la borne-fontaine pour un mot mal placé, un regard de guingois. Somptueux quotidien de filles de diplomate à Ottawa¹. Ou même coupables mignardises dégustées furtivement chez une maman... qui n'était pas vraiment leur maman, mais chez qui étrangement, leur père les emmenait en secret.

Notre mère nous avait inscrites, ma sœur cadette et moi (nous attendions encore « les grandes » qui devaient arriver du Cameroun), à un cours de danse. Moi, en danse dite rythmique, elle, en danse classique. Et si nous sommes aujourd'hui créditées de quelque grâce, nous le devons peut-être en partie à ces jeudis après-midi laborieux – mais néanmoins radieux – de barre horizontale, de ronds de jambe, chassés-croisés et autres mouvements plus ou moins alambiqués.

« ... Et rotation du tronc! Paaa-rtez! »

La démonstration d'un enchaînement, d'une chorégraphie, se concluait invariablement par un vibrant « Paaa-rtez! » qui a longtemps résonné en moi comme le signal d'un challenge, d'un défi à relever. Je n'ai pas oublié le nom de ma « prof de danse » : Freddy Jacques. Un jour, elle nous tint un discours dont je ne devais comprendre la signification que bien plus tard. Il ne fallait pas que nous écoutions tout ce qui se disait sur sa personne, tous ces méprisables ragots qui tendaient à la discréditer à nos yeux et à ceux de nos parents. Oui, de mauvaises langues racontaient à qui voulaient les entendre que Freddy Jacques attendait un enfant. De toutes les manières, si cela était,

1. Appellation dont les sonorités me semblaient si peu nord-américaines. Ottawa! En fait, je sus plus tard qu'il s'agissait d'un nom d'origine amérindienne, une langue algonquienne à l'avenir incertain (<http://www.cslf.gouv.qc.ca/bibliotheque-virtuelle/publication-html/>) comme un grand nombre de langues autochtones du Canada...

Freddy Jacques nous l'aurait annoncé elle-même. Personnellement, j'avais du mal à comprendre l'atmosphère de sourde réprobation dans laquelle notre professeure de danse semblait engluée. À l'enfant que j'étais, attendre un bébé semblait une chose mystérieuse, certes, mais empreinte en même temps d'une telle douceur, d'une telle générosité, d'une telle noblesse... J'avais véritablement du mal à comprendre l'anathème jeté sur ma prof. J'avais posé quelques questions autour de moi, à la maison, sans avoir la chance d'obtenir une réponse satisfaisante. Dans mon jeune esprit, le trouble persistait.



*Vers 1950, ma chère grande sœur Rose
Tchinda et quelques autres petites élégantes.*

Je me souviens qu'une multitude de tantines et de tontons attentionnés passaient régulièrement chez nous : Julienne Tamezé, bientôt rejointe en France par sa cadette Antoinette, ma chère ainée et coépouse. Il y avait aussi Guylaine Macaigne, Julienne Tagni, Jeanne Chantal Djumengue, Charles Kamdoum, Michel Fomekong et bien d'autres jeunes collatéraux partis du pays en quête de formation. Certains autres, nos si chers Maurice Kendem ou Gaston Nguenti, nous les avons vus moins souvent du fait de la distance.

Parmi ces jeunes gens, des idylles durables se sont nouées et fortifiées, inspirées vraisemblablement par l'exemple qu'offrait votre couple. Il nous est revenu que tu avais mis en garde l'un de ces jeunes gens, car il s'engageait un peu trop à la légère à ton goût, en lui adressant une admonestation que je traduirais ainsi en français : « Fais bien attention! En matière de mariage il faut toujours mûrement réfléchir. Ne pas s'engager sur un coup de tête. Attention! Une épouse, ce n'est pas un vêtement : un vêtement, tu peux t'en séparer à tout moment, sans état d'âme, sans conséquences fâcheuses pour qui que ce soit! »

Mais cette rigueur ne les empêchait pas, au contraire, de vous fréquenter assidument et d'apporter aux enfants de la maison, par la même occasion, moult douceurs, gâteries et autres mignardises. Des bonbons! Car comme nous le chantait l'un d'eux, les yeux tout plissés de malice et de contentement, en reprenant Jacques Brel,

Je t'ai apporté des bonbons,
Car les fleurs sont périssables,
Bien qu'elles soient plus présentables...
Les bonbons sont vraiment bons,
Surtout quand ils sont en boutons...

Nous ne comprenions pas tout, loin de là, de l'espiègle métaphore que filait cette chanson, mais qui parmi nous aurait pensé à réfuter la thèse soutenue? Les bonbons, pas de doute, sont vraiment bons... Carambars, truffes en chocolat, boules de coco, dragées, calissons, pastilles de réglisse et roudoudous, suscitaient en nous de nostalgiques réminiscences de bonbons alcoolisés (en fait fortement mentholés), de pralinés aux arachides ou « caramels », de galettes de sésame croquantes et dorées, de « bonbons haoussas », ces confiseries artisanales joliment torsadées, colorées, quelquefois légèrement pimentées et qui s'effritaient délicatement sous la dent en mille pépites incandescentes. Toutes douceurs capables de coexister en bonne intelligence avec des saveurs plus « exotiques » et de garnir de concert ces curieux « bars à bonbons » qui agrémentent depuis peu nos fêtes!

Un jour, alors qu'un autre de vos jeunes collatéraux prenait congé pour regagner Grenoble où il poursuivait des études d'ingénieur en télécommunications, ma cadette lui lança du haut de ses cinq ans une recommandation ingénue qu'il n'a jamais oubliée et dont nous rions encore joyeusement aujourd'hui : « Tonton, il faudra bien travailler à l'école, hein! ». C'est tout juste si elle ne l'avait pas instruit de lui rapporter prochainement son carnet de notes! Il s'agissait d'Henri Djouaka devenu une des figures de proue du groupement Bafou. Il nous faisait récemment remarquer, à mon époux et à moi, les traits de caractère communs à nos deux pères, qu'il avait bien connus. Finalement, papa Richard et toi avez marqué bien des gens par votre probité, votre humilité, votre naturel pacifique, votre proximité avec les démunis et votre engagement chrétien.

Mais pour en revenir à Freddy Jacques, et à la rumeur qui avait grondé avec insistance à son sujet, il faut reconnaître qu'en ce temps-là, dans certains milieux, tout ce qui concernait la reproduction, et encore plus la sexualité, demeurait confiné dans une sorte d'inconsistance éthérée. Raison pour laquelle nul ne voulait ou ne pouvait réellement satisfaire mon désir de comprendre. J'imagine que les quelques-uns qui manifestèrent des velléités dans ce sens furent immédiatement censurés par le regard désapprouvateur et très clairement dissuasif de notre mère... Nul ne pouvait imaginer qu'un jour, ces sujets longtemps tabous intègreraient les curricula de nos écoles et collèges avec une discrétion insoupçonnée couplée cependant à une rare précision iconographique! Cela dit, avec le recul, et lorsque je me remémore quelques détails de conversations avec certaines amies, j'ai le sentiment que nous avons été élevés dans un extraordinaire climat de réserve... Toujours est-il que Freddy Jacques porta de moins en moins ces justaucorps vifs et toniques qui lui allaient si bien. Elle s'habilla de plus en plus large, dansa de moins en moins avec nous comme elle le faisait naguère en corrigeant, avec fermeté mais bonne humeur, l'exécution par nos fragiles gambettes des pleins et des déliés prescrits. Pour finir, Freddy Jacques ne vint plus. Elle devait devenir « fille-mère » avec tout ce que pouvait comporter de stigmatisant une telle appellation. Aujourd'hui, nous employons plus volontiers l'expression « mère célibataire » qui, moins marquée négativement, n'en demeure pas moins discriminante.

Freddy Jacques ne vint plus au cours de danse, mais elle avait tout de même eu le temps de nous préparer au grand spectacle qui devait se produire dans une célèbre salle parisienne. J'ai longtemps maintenu au plus

profond de mon être le souvenir douloureux du non-événement que nous connaissons tous. Je n'avais pas pu prendre part à la représentation, malgré tous les préparatifs, malgré tous les sacrifices consentis. J'avais pourtant pris part à toutes les répétitions à l'école de danse. Même à la maison, je répétais les figures du ballet, toute seule devant la glace ou devant le petit public familial. Notre mère avait tenu à acheter très tôt la tenue requise. Je la revois fort bien : formée d'un justaucorps et d'une basque évanescence, diaphane, ajustée à la taille par un fin élastique. Le tout était de l'adorable mauve pâle des récifs coralliens que montraient certains documentaires à la télévision et mettait joliment en valeur mon teint foncé. Au moins, le pensai-je!



Paris, 1964. Notre mère en cours à l'École syndicale de la couture parisienne. En face d'elle, son amie Monique Marchand

Je sus plus tard que ma mère avait dû demander sa journée de congé à son école (j'ai toujours trouvé que ce nom sonnait bien : « École syndicale de la couture parisienne »...) afin de pouvoir me conduire, le jour venu, à la représentation. Munies du feuillet portant l'adresse de la salle que j'avais précautionneusement glissé dans le portefeuille maternel, nous nous étions bravement lancées à l'assaut de Paris. Après avoir enchaîné bus et train jusqu'à la Gare du Nord, nous prîmes le métro et arrivâmes largement à temps l'adresse indiquée. Mais le lieu semblait désert. Étions-nous arrivées trop tôt? Avait-on annulé le spectacle? Non. Le concierge des lieux était

formel. Rien n'avait été programmé dans cette salle depuis bien longtemps. Maman parvint, à force de diplomatie et de ténacité, à obtenir l'adresse de la salle où devait effectivement se donner notre spectacle. Nous nous y rendîmes.

Et c'est là que je connus mon premier grand chagrin, mêlé d'un dépit plus grand encore, de ma jeune existence. Le spectacle avait commencé. Sans moi. Je ne pouvais plus danser avec mes petites copines. J'étais en retard. Irrémédiablement. Je me sentais exclue, rejetée, mal aimée. Trahie. Alors que j'avais tant à offrir.

Plus tard, je me suis dit, sans amertume aucune ni acrimonie, rassure-toi, mais dans une salubre posture d'autodérision, que cela aurait sans aucun doute fait mauvais genre, une silhouette chocolat dans un océan de chairs roses. Dépit amoureux? Probablement. Surinterprétation? Je ne pense pas. Nous n'étions alors qu'au siècle dernier, au milieu des années 1960. En réalité, l'Europe traversait, et traverse encore, le chemin heurté qui devait la conduire vers une multiethnicité sinon pleinement assumée, mais du moins totalement avérée. Tiens! Un exemple de cette évolution. Peux-tu imaginer qu'il a été mis en place en France un dispositif permettant à des parents étrangers d'assurer, dans le cadre de l'école républicaine, un enseignement de leur propre langue ainsi que de leur propre culture d'origine?

Qui l'eût cru? Cette disposition concernait encore en 2016 neuf pays : l'Algérie, la Croatie, l'Espagne, l'Italie, le Maroc, le Portugal, la Serbie, la Tunisie et la Turquie. Aucun pays d'Afrique subsaharienne. Mais cela, c'est une autre question. Existe-t-il seulement des langues dans cette partie du monde?

En tout état de cause, l'un des principes qui fondent cet enseignement est que la maîtrise de la langue maternelle ne peut que soutenir l'apprentissage d'une langue seconde, le français en l'occurrence. L'enseignement des langues et cultures d'origine (ELCO), conformément à une très officielle directive européenne déjà relativement ancienne puisqu'elle date du 25 juillet 1977², est supposée favoriser la scolarisation des enfants de travailleurs et travailleuses migrant-e-s. Cette directive dispose clairement que

2. Cf. <http://eduscol.education.fr/pid24266/enseignements-langues-et-cultures-d-origine-elco.html>

les États membres prennent, conformément à leurs situations nationales et à leurs systèmes juridiques, et en coopération avec les États d'origine, les mesures appropriées en vue de promouvoir, en coordination avec l'enseignement normal, un enseignement de la langue maternelle et de la culture du pays d'origine en faveur des enfants.

Eh oui! Là comme ailleurs, la prise en compte de la diversité progresse. Et pas seulement de la diversité linguistique. Il est désormais possible de faire appliquer dans un espace national donné les dispositions d'une loi étrangère; l'usager produit alors un *certificat de coutume*. J'ai eu l'occasion de faire établir un de ces documents pour l'une de tes petites-filles. L'autorité camerounaise y confirmait ceci qu'en matière de coutume camerounaise régissant l'état-civil et particulièrement les naissances, tout parent camerounais est libre de donner à son enfant nouveau-né les noms et prénoms qu'il ou elle désire – puisés dans l'arbre généalogique, parmi les amis et connaissances, etc. En fournissant un certificat de coutume, des parents de nationalité camerounaise peuvent aujourd'hui, dans les services d'état-civil français, attribuer à leur enfant – exactement comme dans leur pays d'origine – un « patronyme » non héréditaire, c'est-à-dire autre que celui du père ou de la mère. Cela dit, le législateur français se réserve le pouvoir de vérifier le sens et la portée de la loi étrangère qu'il interprète souverainement. Mais ne penses-tu pas que tout cela signe l'avènement d'une société plurielle et qui se prépare désormais non pas à tolérer, mais à accepter cette pluralité?

Une société plurielle qui se prépare à reconnaître les « étoiles noires » dans un monde engagé dans d'extraordinaires mutations. Sinon, comment concevoir l'arrivée d'un Barack Obama à la Maison-Blanche un certain 5 novembre 2008? Je sais que tu aurais suivi avec passion, au jour le jour, l'élection présidentielle américaine de cette année-là. Un ouvrage est paru deux ans plus tard : *Mes étoiles noires. De Lucy à Barack Obama*, publié par Lilian Thuram (2010), un ancien footballeur français afrodescendant. Bien évidemment, nous y retrouvons, en bonne place, le président Obama. La critique avait salué un ouvrage « excellent, documenté, intelligent et plein d'humanité » (Le Point), « érudit et original... Un véritable vaccin contre le racisme » (Le Nouvel Observateur). Il ambitionnait, comme le confie l'auteur, de déconstruire les préjugés que nous projetons sur nous-mêmes, mais aussi sur les autres, de casser les stéréotypes toujours réducteurs, bref

d'enrichir nos connaissances en vue de reconstruire nos imaginaires. Car, dit-il, on lui avait montré beaucoup d'étoiles dans son enfance : il les avait aimées, admirées; il en avait rêvé. Socrate, Baudelaire, Einstein, Marie Curie, le Général de Gaulle, Mère Teresa...

Mais des étoiles noires, personne ne lui en avait jamais parlé!

Aujourd'hui, un grand nombre de messages circulent sur les réseaux sociaux à propos de ces étoiles que nos livres d'histoire (mais pas seulement) ont tendance à occulter. Belles initiatives contre l'extraversion épistémique des esprits.

Tu aurais apprécié cet ouvrage de Lilian Thuram, même en déplorant que certaines de tes étoiles noires, à toi, ne s'y retrouvent pas. Tu aurais sûrement regretté de ne pas y voir citée la personnalité marquante d'Angela Yvonne Davis³. Je me souviens parfaitement de l'intérêt avec lequel tu suivis « l'affaire Angela Davis ». J'étais bien jeune en ce temps-là, et ce qui me revient, ce sont ces coupures de journaux que tu rassemblais, et, entre autres, l'image de cette jeune Américaine qui arborait naturellement une coiffure « afro ». Moelleuse, rassurante, mais si surprenante rotondité, alors que toutes les femmes noires de son âge (elle n'a que 26 ans à l'époque de son arrestation!) dépensaient quotidiennement des trésors d'énergie à l'obstiné et dispendieux lissage de leur tignasse rebelle...

J'ai appris en compulsant, des dizaines d'années plus tard, ta documentation et quelques autres sources que cette jeune Afro-Américaine, militante révolutionnaire, ne se battait pas uniquement contre la discrimination raciale, mais également pour l'émancipation des travailleurs et travailleuses et le respect des droits civiques des femmes. *A posteriori*, je suis saisie par la dimension internationale de la mobilisation en faveur d'Angela Davis : des personnalités comme Sartre et Aragon marchent à Paris à la tête d'une foule immense qui demande sa libération. Prévert dédie un poème à celle qui, à douze ans, participait déjà au boycott d'une compagnie de transport urbain pratiquant la ségrégation raciale... Des sources concordantes indiquent que des musiciens tels que les Rolling Stones, ou encore John Lennon et son épouse Yoko, composent et chantent en son

3. Quelques ouvrages d'Angela Yvonne Davis : *If They Come in the Morning: Voices of Resistance*. New York, Third Press, 1971 (Édition française: *S'ils frappent à l'aube...*); *Women, Race and Class*. New York, Random House, 1981 (Édition française : *Femmes, race et classe*).

honneur. Arrêtée le 13 octobre 1970 puis condamnée à mort pour meurtres et séquestrations, elle est acquittée le 4 juin 1972 de toutes les charges qui pesaient sur elle.

Aujourd'hui encore, comme par le passé, cette haute figure qui t'a tant marqué s'illustre par son combat historique contre toutes les formes d'oppression aux États-Unis et au-delà. Certain-e-s n'hésitent pas à la hisser parmi les grands noms du mouvement de l'émancipation des Noirs, aux côtés de Malcom X et de Martin Luther King. D'autres considèrent que la stature et le rayonnement du combat d'Angela Yvonne Davis, née dans le Deep South un 26 janvier 1944, dépassent désormais le cadre des États-Unis d'Amérique.

Grâce à tous ces combattants et combattantes, de l'ombre aussi bien que de la lumière, les avancées sont là, visibles. Le temps a passé.

Toujours est-il que le fameux jour de mon « exclusion » du ballet, t'en souviens-tu?, tu avais dû mobiliser des perles de patience et d'amour pour me consoler et me reconforter. N'étais-je pas ton agrégée? N'étais-je pas, après tout, la seule et unique élève de l'école des filles de Gonesse que l'on plébiscitait pour déclamer poèmes et autres textes?

Longtemps, j'ai occulté de mon souvenir ces mornes soirées au bout desquelles je m'endormais enfin, au bout du petit matin gris, épuisée de chagrin parce qu'un déplacement professionnel t'avait éloigné de nous, te menant à l'autre bout de la province ou du monde. Kolofata! Qui n'était encore qu'une bourgade tranquille. Genève! Tes missions auprès du Bureau international du travail étaient, bien entendu, de loin les plus longues. Ton fils Pascal Tatiézé – ton neveu, *stricto sensu* – et son épouse Thérèse me demandaient récemment, lorsque je leur confiais mon projet de missive, si j'allais évoquer tes séjours dans cette partie du monde. Comment ne pas évoquer cette détresse profonde que provoquait ton départ? Mais comment oublier les moments gratifiants et intenses des retrouvailles qui suivaient?

Les souvenirs s'estompent, se dérobent, caracolent, se télescopent et rebondissent, libérés, modelés par ce génial alchimiste qu'est le temps.

Et que l'on ne me demande pas pourquoi me revient à l'esprit, à cet instant précis, ma petite école du temps où la séparation entre école des filles et école des garçons s'imposait encore. Je me souviens de Madame Husson, l'institutrice de CM2 de l'École des filles, qui avait cru déceler en

moi l'étoffe d'une grande artiste : elle me promenait de classe en classe, ne se lassant pas de me faire déclamer tirades et poèmes devant des auditoires peut-être moins impressionnés qu'elle...

Et que l'on ne me demande pas pourquoi me revient à l'esprit ce poème de Paul Fort qui contait l'étrange histoire d'un petit cheval blanc⁴.

Le petit cheval dans le mauvais temps, qu'il avait donc du courage !
C'était un petit cheval blanc, tous derrière et lui devant. [...]

Mais un jour, dans le mauvais temps, un jour qu'il était si sage,
Il est mort par un éclair blanc, tous derrière et lui devant.

Il est mort sans voir le beau temps, qu'il avait donc du courage !
Il est mort sans voir le printemps ni derrière ni devant...

Beaucoup plus tard, je devais redécouvrir les yeux embués *La complainte du petit cheval blanc* remarquablement mise en musique par Georges Brassens.

Je me souviens également d'une des photos que nous avons retrouvées et qui te montre à l'hôpital Baudelocque, confortablement assis à la salle d'attente de la maternité, tout à fait détendu. Nous avons tant prié que tout se passe bien! Mon esprit associe ces prières à une boîte à musique que notre mère avait rapportée de son pèlerinage à Lourdes, et dont on remontait le mécanisme grâce à une petite clé dissimulée sur le côté. S'échappait alors une mélodie cristalline. Une pure merveille.

Les souvenirs se libèrent, caracolent, se télescopent...

Je me souviens du jour où je découvris, il n'y a guère, l'éclosion de la vie dans une proximité jusque là inédite. J'assistai, médusée, à la naissance d'une mère, à la magique rencontre entre le fils et la mère. Echange du premier regard. Sublime connivence ! Elle, mon courageux petit soldat, à peine surprise, déjà reposée, dans la plénitude d'un bonheur dont elle n'avait jamais douté, un air espiègle flottant légèrement sur son visage,

4. Consultable sur <http://lillyetseslivres.canalblog.com/archives/2007/01/29/3825410.html>

imperceptible. Lui, enfin délivré, quelque peu étourdi, ébloui de lumière. Le temps suspendu, figé l'espace de quelques secondes. Puis soudain, a jailli le premier cri, libérateur.

Je me souviens de ma grand-mère, de ses gâteries lorsqu'elle venait nous rendre visite à Yaoundé. Tu aimais déclencher chez ta belle-maman des cascades de rires en adoptant l'accent de son village lorsque, par exemple, tu l'appelais Magni, et non Mènnè comme tu l'aurais dit dans ton propre parler... Je me souviens de ces lianes mystérieuses et odorantes – ô savoirs perdus – qu'elle introduisait dans notre bain pour donner force et vigueur à nos corps. De l'arôme insistant des orangers dans sa plantation à Dschang, là-bas sur les hauteurs de la Grande mission. Je me souviens que nous n'en revenions jamais sans avoir cueilli, en même temps que nous remplissions nos paniers d'oranges, quelques feuilles vernissées que nous froissions entre nos doigts bientôt luisants. Elles exprimaient alors une essence dont nous pouvions nous enivrer à satiété le jour durant. Aujourd'hui encore, je ne puis m'empêcher de rechercher, à l'occasion, cette senteur grisante et apaisante dont nous avons découvert les propriétés de façon empirique.

Je me souviens que juste au sortir de notre cité de banlieue s'étendaient, à perte de vue, les ors blonds et roux des champs de blé piqués çà et là de fragiles coquelicots à la jupe froissée. Je me souviens de nos randonnées à pieds, à bicyclette. Des petits trésors que nous en ramenions, l'été. Des vacances de neige de notre « cher cœur grand et douillet », Micheline, déjà si douce et si belle, qui en revint stupéfaite d'avoir laissé les montagnes savoyardes et leurs savoureux fromages enrober sa silhouette de cinq ou six kilos... De cet ami qui avait un jour très fermement décliné une invitation aux sports d'hiver. Qu'allait-il bien pouvoir raconter à ses amis restés au pays? Aucune approximation en pidgin de « je vais au ski » n'arrivait à le convaincre. Il avait en effet grandi à Douala, ville où le pidgin est largement véhiculaire, et c'était dans cette langue qu'il s'exprimait le plus souvent avec ses amis d'enfance d'appartenance ethnique et de niveaux d'éducation divers. C'était du temps où l'appartenance ethnique ne prévalait pas sur tout autre type de solidarité. Cet ami nous prenait donc à témoin, mes sœurs et moi. Que leur aurait-il dit, à ses amis, à ses plus que frères? « Mi a di go skié » ? Cela n'avait pas le sens commun ni en pidgin ni dans sa langue première. Du reste, cela n'avait définitivement aucun sens!

Sa décision était prise. Il n'irait pas au ski!

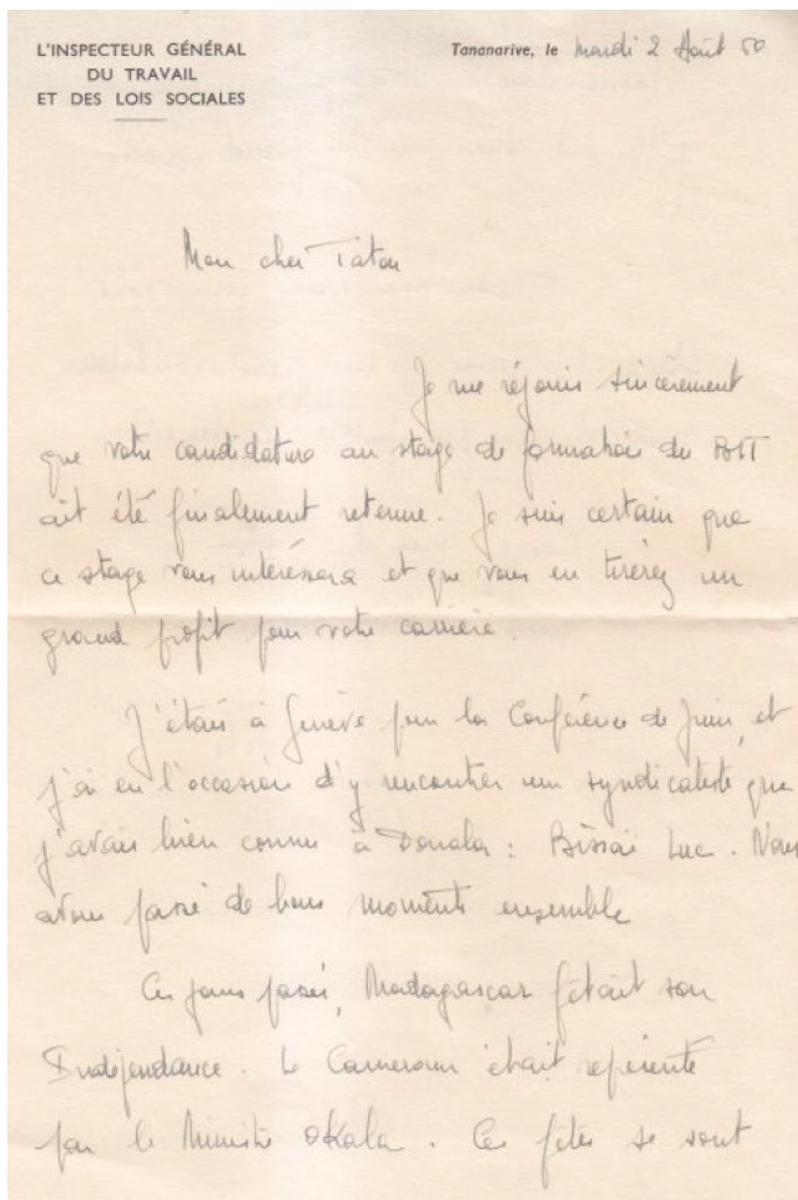
8. Huitième feuillet

Capital humain et développement social

Il me plaît d'évoquer avec toi une des plus éclatantes réussites de ton parcours professionnel que tu construisis à force de détermination et de travail. Après une formation locale – à l'École supérieure de Yaoundé, puis à l'École normale de Yaoundé d'où tu sortis en 1949 – tu intégras l'administration du travail en tant qu'Adjoint d'administration. Puis, en continuant d'assumer tes fonctions, tu entrepris d'améliorer ta formation. Par deux fois, tu fus choisi pour suivre une formation en France. D'abord un stage de six mois au ministère français du Travail. De retour au pays, tu persévères et obtiens, en 1962, une bourse d'études du Bureau international du Travail pour une formation de trois ans à l'Institut des Hautes Études d'Outre-mer (IHEOM), Section sociale. J'ai trouvé trace, dans tes documents, des démarches que tu avais entreprises. La plus ancienne date de 1958 alors que tu occupais le poste de Contrôleur du Travail à Édéa. Je suis restée admirative devant ta persévérance. Sûr de ton bon droit, tu n'as pas attendu, les bras croisés, une proposition de ton administration, mais tu t'es lancé de ton propre chef avec le soutien de tes supérieurs.

Dans les années 1950, il t'en fallait du courage et des sacrifices ! J'ai pu en effet lire des correspondances où des personnes *a priori* bien informées de ta situation (tu les avais manifestement consultées) te déconseillaient en toute bonne foi d'entamer toutes ces démarches, alléguant que tu n'avais aucune chance de les voir aboutir. Au demeurant, tes correspondants évoquaient des raisons objectives : le ministère du Travail devait organiser incessamment un stage professionnel destiné à former, au Cameroun, des administrateurs du Travail. Nul besoin donc de se fatiguer, puisque l'État est tenu d'assurer au fonctionnaire en activité une formation permanente en vue d'accroître ses performances et son rendement. Il suffisait d'attendre tranquillement que cela se fasse... De plus, il était prévu des dispositions transitoires visant à intégrer dans ce cadre, sans concours ni examen spéciaux, les fonctionnaires déjà en service, ce qui était ton cas. Mais tu ne pouvais t'accommoder d'un tel attentisme. Si la formation ne venait pas à toi, tu devais faire les premiers pas. Plus nombreux, tout de même, auront été

ceux et celles qui t'encouragèrent, puis te félicitèrent lorsque ta candidature fut retenue. Nombreux également, ceux et celles qui se sont réjouis avec toi lorsque, nanti de ton diplôme dès juillet 1965, tu te préparas à réinvestir dans ton pays toute la moisson récoltée auprès des instances des plus qualifiées. C'est de ce second séjour que nous, tes enfants, nous souvenons vraiment.



passés dans une atmosphère très sympathique.
Elle a connu un très grand succès.

→ Tu me veux pour notre
stage. Je pense qu'un jeune contrôleur
malgache en fera partie également.

Croyz, mon cher Taton, et
mon meilleur souvenir

~~/~~ 16/4

Correspondance de l'Inspecteur général du Travail et des Lois sociales en poste à Tananarive en 1960

Enfants, nous t'avons vu partir tous les matins ton cartable au bout du bras. C'est en rédigeant cette missive que j'ai mis un visage, si je puis dire, sur cela même qui te happait et te confisquait à notre amour de longues heures durant. J'ai ainsi eu connaissance de faits intéressants. L'IHEOM, établissement public destiné à la formation des cadres supérieurs de la Fonction publique, avait été fondé par une ordonnance de la France du 5 janvier 1959, pour les besoins des États d'Afrique noire et de Madagascar (comme on disait alors) membres de la Communauté française. Il s'agissait, en réalité, de la section africaine de l'École nationale d'Administration. L'Institut formait des magistrats, des inspecteurs du travail et des administrateurs civils. Sa création intervenait dans le contexte de la loi-cadre proposée par Gaston Defferre et adoptée le 23 juin 1956 par l'Assemblée nationale : le texte posait entre autres principes, celui de l'africanisation des cadres de la fonction publique des États concernés. Une confidence : c'est ici que la loi-cadre Gaston Defferre de nos manuels d'histoire commença à prendre pour moi une certaine consistance.

La mise en œuvre de mesures spécifiques – spécialement de formation – devait « permettre aux Africains d'accéder à tous les échelons de la hiérarchie administrative » afin de prendre en mains la destinée de leurs pays respectifs. L'IHEOM succédait en fait, dans les mêmes locaux, à l'ancienne École Nationale de la France d'Outre-mer. Plus tard, alors que vous acheviez votre formation, à la faveur d'un décret du 2 décembre 1966, votre Institut cédait à son tour la place à l'Institut international d'administration publique (IIAP). Tu ne connus pas la dernière phase, celle de l'intégration de l'IIAP à l'ENA au tout début des années 2000.



La bibliothèque de l'ENA, aujourd'hui – Photos © ENA, clichés BNF.

Je constate, en compulsant tes documents, l'étonnante modernité du système de formation de l'IHEOM. Les enseignements vous étaient dispensés par des professeurs des facultés parisiennes, d'une part, et des cadres de la Fonction publique, d'autre part. Cela permettait un curriculum complet, original, étonnamment moderne qui m'a réellement impressionnée : la dimension purement théorique était complétée par des enseignements professionnels et des stages, visites et conférences faisant partie intégrante de la formation et comptant, pour une part non négligeable, dans l'évaluation finale des étudiants.

Par ailleurs, l'Institut mettait un point d'honneur à entretenir en son sein un climat social agréable. Pour cela, il favorisait les occasions de rencontre entre l'administration, les enseignant-e-s, les élèves et leurs familles respectives. J'ai toujours gardé le souvenir lointain d'une fête à laquelle notre mère et toi vous nous avez emmenés et pendant laquelle des cadeaux superbement enveloppés étaient offerts aux enfants que nous étions par des femmes d'une grâce et d'un raffinement suprêmes. Probablement des responsables de l'Institut ou des épouses de responsables... Ma mémoire

a conservé intacte la trace de ces cérémonies fortement empreintes de solennité : nous traversions des parcs immenses plantés de grands arbres, puis des pièces magnifiquement décorées, très hautes de plafond, aux parquets brillants tels des miroirs, et au milieu desquelles nous nous sentions à la fois complètement minuscules et néanmoins l'objet de toutes les attentions. C'est aujourd'hui, en compulsant certains de tes documents, et grâce à l'admirable témoignage de notre mère, que je réalise qu'il s'agissait du Noël des enfants qu'organisait ton Institut. J'ai également découvert sur la toile plusieurs documents : l'un d'eux qui m'a particulièrement séduite retrace l'histoire du bâtiment de la rue de l'Observatoire et me fait regretter de ne l'avoir jamais visité... Je ne manquerai de le faire à l'occasion, si jamais ces bâtiments sont ouverts au public! L'on y voit un patio aux allures magrébines, des mosaïques anciennes, des frises de la manufacture nationale de Sèvres – laquelle figurait, si je ne m'abuse, au programme des visites de l'Institut – et surtout la superbe bibliothèque de l'actuelle ENA, avec ses plafonds d'une hauteur vertigineuse...

Le titre du « grand plafond », peint en 1913 par un certain Claude-Charles Bourgonnier, témoigne bien d'une certaine époque autant par son style emphatique que par la philosophie qui le sous-tend : « La France, entourée de ses colonies et tenant d'une main le flambeau de la vertu, fait flotter le drapeau tricolore sur le monde ». Sans commentaire. Ou plutôt si! Césaire aurait bien commenté quelques temps plus tard, dans son *Discours sur le colonialisme*, à propos du lien entre *colonisation* et *civilisation* : « la malédiction la plus commune en cette matière est d'être la dupe de bonne foi d'une hypocrisie de bonne foi, habile à mal poser les problèmes pour mieux légitimer les odieuses solutions qu'on leur apporte ».

En tout état de cause, les salles de fête qui nous enchantaient tant jadis, mes sœurs et moi, lors des féériques noëls de l'IEHOM étaient-elles si différentes de cette bibliothèque?

Je me souviens bien de certains de tes condisciples, de ton vieil ami Balotoken Dika Abel, de Guessogo Thomas également. Après ce parcours, vous rentriez alors au pays nanti du diplôme de l'Institut des Hautes Études d'Outre-mer et d'un nouveau capital de connaissances et de savoir-être qui allaient vous permettre de contribuer valablement à l'édification de notre jeune administration.

J'ai retrouvé certains de tes photocopiés et des notes de cours manuscrites; j'y ai reconnu quelques signatures fameuses. Vous aviez comme enseignant un certain Quenum (sans autre spécification) pour les cours de civilisations et cultures africaines. Ce nom m'a laissée pensive. S'agissait-il du philosophe Olympe Bély-Quenum? Probablement. Les recherches que j'ai effectuées m'ont révélé un parcours on ne peut plus fascinant et les relations qu'avait entretenues jeune Bély-Quenum avec l'IHEOM. Il y effectua des stages à plusieurs reprises. Étant passé par des classes d'hypokhâgne et de khâgne (ces classes préparatoires littéraires dont a tant rêvé l'Oncle Louis Djeugo pour certaine de ses nièces), il était diplômé de Lettres classiques et de sociologie des universités de Caen et de la Sorbonne. Il fut simultanément enseignant, critique littéraire, chroniqueur culturel pour des périodiques, fondateur de revue, écrivain, socio-anthropologue. Il fut lauréat du Grand Prix littéraire d'Afrique noire 1966 avec *Le Chant du Lac* publié chez Présence Africaine. Faisait également partie de votre équipe d'encadrement, Jacques Gandouin, sous-préfet de Rambouillet dans ces années-là, et Maître de conférences à l'École Nationale d'Administration (1962-65). Il enseignait la correspondance administrative à l'Institut des Hautes Etudes d'Outre-mer. Docteur d'État en droit, il acheva son parcours nanti des titres prestigieux de Préfet honoraire et Professeur honoraire de l'université Paris-IV Sorbonne. Citons également le Dr Aujoulat, directeur du Centre national d'éducation sanitaire et de la coopération technique au ministère de la Santé. On se rappelle qu'il fut à l'origine de l'implantation au Cameroun de l'actuelle Fondation Ad Lucem, dédiée à l'amélioration des structures opérationnelles de santé.

Laisse-moi revenir à la philosophie qui sous-tendait la formation à l'IHEOM. Deux volets explicitement complémentaires : les études d'un côté et les stages de l'autre. Cette structuration binaire du curriculum s'est de nos jours généralisée, dans les grandes écoles tout au moins, pendant que les établissements facultaires s'efforcent eux aussi d'entrer dans la mouvance salutaire de la professionnalisation. Il s'agit là, sans nul doute, d'un des chantiers prioritaires de l'université camerounaise.

En plus du volet académique et professionnel, l'IHEOM offrait ainsi à ses étudiant-e-s des activités extérieures : colloques, visites, voyages, théâtre, ciné-club, activités sportives. La « Note à l'attention des stagiaires » publiée par la direction de l'Institut paraît, à ce titre, parfaitement édifiante. Elle précise bien que toutes ces activités sont sanctionnées par des notes devant

intervenir dans l'évaluation finale. Le programme des représentations théâtrales du mois d'octobre 1963, que j'ai consulté, ne m'aurait, ma foi, pas déplu : Comédie française et théâtre de l'Odéon avec *Tartuffe* et *Les Femmes Savantes* de Molière, ainsi que *Le Soulier de satin* de Paul Claudel. Cela dit, il ne m'aurait pas déplu non plus d'y voir jouer la *Tragédie du Roi Christophe*, publiée cette même année. La pièce fut représentée à l'Odéon deux ans plus tard. Je me souviens que *Le Soulier de satin* figurait à notre programme de licence à l'université Paris Sorbonne; c'est le professeur Larthomas, je crois, qui dispensait le cours magistral. Il nous fascinait par le plaisir manifeste avec lequel il nous entraînait au cœur des vocables les plus anodins afin de nous en faire découvrir les résonances les plus secrètes.

Et les visites, donc, que l'Institut vous proposait! La Bibliothèque nationale, ses superbes livres brochés, l'atmosphère feutrée de ses vénérables allées, le Palais de la Découverte, haut lieu de communication scientifique, la Manufacture de porcelaine de Sèvres, le Centre d'Études nucléaires de Saclay, la Chocolaterie Suchard, la Centrale électrique et thermique de l'EDF (Électricité de France)... Je présume que certain-e-s d'entre vous ne se pliaient que de mauvaise grâce à ces exigences, en traînant les pieds, pendant que d'autres saisissaient volontiers l'opportunité ainsi offerte d'enrichir leurs connaissances, d'étendre leur culture générale et de développer leur intelligence relationnelle. Avec, à la clef, l'opportunité non négligeable d'améliorer leurs performances académiques.

Concernant le volet Études, les documents ayant trait à l'écrit dans l'administration ont particulièrement attiré mon attention. En effet, il est indéniable que l'écrit constitue le support privilégié de l'action administrative. Ne dit-on pas, selon une formule attribuée au poète latin Horace que « les paroles s'envolent alors que les écrits restent »? L'administration est écrite. C'est la raison pour laquelle la rédaction administrative revêt une telle importance, et que les responsables, quel que soit le niveau auquel ils ou elles sont appelés à exercer, doivent maîtriser – et actualiser périodiquement – les techniques de production des écrits professionnels les plus courants et les plus utiles dans leur environnement spécifique : documents d'information (communiqués et comptes rendus), documents de liaison à l'instar des lettres, notes, bordereaux de transmission ou encore documents injonctifs tels que les circulaires. J'ai compris avec le temps et l'expérience que le document administratif, comme le texte didactique ou politique, doit se conformer à des conventions spécifiques en

ce qui concerne la structure, le style et le contenu. Et que la maîtrise de ces conventions fonde en partie l'efficacité de l'administration des structures tant publiques que privées.

Il faut noter par ailleurs qu'à l'heure du numérique, des possibilités inédites se font jour concernant la production, la signature, l'archivage, la conservation et la consultation de documents de travail importants. L'avènement de ce nouvel environnement soulève des problèmes nouveaux, éthiques surtout (comment gérer les risques accrus de falsification ?), et suppose des exigences nouvelles ainsi que la mise en place d'instruments juridiques appropriés. Mais tout ceci, on ne pouvait que le subodorer, dans les années 1970.

Sais-tu que dans tes correspondances manuscrites, tout me fascinait? Ton écriture, finement charpentée. Ta signature, architecturale. La rigueur, la concision, la fluidité de la langue. Est-ce une simple coïncidence si la première formation d'une certaine envergure offerte par mon modeste Cabinet de formation et conseil fut un séminaire de rédaction administrative? Le support de formation qui fut produit s'appuya largement sur un document que me confia le ministre Claude Mbafou que tu as dû connaître alors qu'il était étudiant. Oui, je promets de te parler plus en détail de cette expérience un jour prochain. Mais déjà, je dois te dire que je suis très sensible aux difficultés que rencontrent certaines personnes engagées dans la vie active, mais dont les chances d'épanouissement réel se trouvent hypothéquées par un déficit de compétence technique dans un domaine donné (comptabilité, bureautique, etc.). Il s'agit d'hommes, mais surtout de femmes : pour des raisons sociologiques évidentes, elles n'ont pas toujours eu l'opportunité de réaliser pleinement leur potentiel durant leur jeune âge, même lorsqu'elles en avaient les aptitudes intellectuelles et en manifestaient le désir.

Notre modeste structure, audacieusement nommée Cabinet LOGOS, a pour ambition d'offrir une réponse de proximité, souple et pertinente, à une demande croissante de formation continue d'adultes en quête de promotion professionnelle et d'épanouissement personnel. Certaines personnes peuvent dans le même temps aspirer à des formations qualifiantes ou même diplômantes dans le domaine professionnel, mais s'intéresser aussi à des savoir-faire humainement enrichissants, sans aucun lien avec le métier qu'ils

exercer. Les Canadiens désignent tout cela par une formule séduisante : « la formation tout au long de la vie »... Le meilleur, nous croisons les doigts, reste à venir.

Nous sommes en droit de nous en réjouir, les questions d'éducation et de formation se trouvent à l'épicentre du développement personnel et du mieux-être social, comme ont fini par le reconnaître les institutions financières internationales telles que la Banque mondiale. Aussi s'intéressent-elles, depuis le début des années 1990, non plus seulement à la dimension strictement économique de ce que l'on nomme le développement, mais également aux facteurs humains et sociaux qui le déterminent. La notion de PIB est désormais remise en question. J'ai découvert avec une réelle exaltation que les paramètres tels que l'éducation et la santé comptent désormais dans les évaluations officielles et constituent les bases de ce que l'on appelle désormais l'Indice de Développement humain (IDH). Dans notre pays, la volonté de renforcer et de valoriser les ressources humaines comme moteur de la croissance dans le paradigme en cours s'exprime dans différents documents officiels. Je peux te citer un texte paru en 2009, le *Document de Stratégie pour la Croissance et l'Emploi (DSCE)*¹, qui se définit comme « l'expression empirique d'un cadre intégré de développement humain durable ». Développement humain, développement durable, local, social... Ce foisonnement, ces tâtonnements terminologiques témoignent d'un processus de remise en question profonde du concept de développement. Certains courants philosophiques actuels interrogent en effet la pertinence d'un paradigme centré sur un être au monde qui ne serait appréhendé qu'à l'aune de l'Occident et selon lequel l'Afrique, irrémédiablement « en retard », chercherait désespérément à réagir à une accablante injonction de « rattrapage » du modèle occidental.

La route aura été longue. Pendant longtemps, l'on avait cru à la primauté absolue de l'économique. Puis l'on s'est demandé s'il fallait accorder la primauté à l'économique ou au social. Un cours que j'ai retrouvé dans tes archives tranche ainsi : « il n'y a de primauté que celle de l'homme, l'économique et le social devant marcher ensemble pour procurer à l'homme la satisfaction de ses besoins ». Comment ne pas adhérer? En lisant tes notes de cours, je réalise que tes condisciples et toi avez eu le privilège

1. Issu de la révision du DSRP (*Document de Stratégie de Réduction de la Pauvreté*) paru en avril 2003.

de suivre des enseignements dispensés par des formateurs de grand talent. *Visionnaires*, dirais-je même. L'extrait que j'ai reproduit ci-dessus vient du cours sur l'action sociale face au développement. Ce cours avait finalement abouti à un polycopié de plus de 200 pages que tu annotas abondamment et qui, me semble-t-il, a traversé les âges avec toute sa fraîcheur. Un des passages du polycopié a extraordinairement marqué mon esprit, car l'auteur y évoque l'un des axes centraux de mes propres recherches, la communication pour la santé, en déclarant :

Dans l'ordre des hiérarchies, *l'éducation sanitaire* doit être immédiatement placée après la lutte contre les maladies transmissibles ainsi que l'hygiène de la maternité et de l'enfance, du fait qu'elle est à la fois le complément de ces actions et la condition de leur efficacité (1970 : 53).

Un peu plus loin dans ce passage dense, l'auteur parlera de la nécessité de faire la différence entre les « dangers réels » tels qu'un-e médecin peut les percevoir, et le ressenti de la population elle-même. Car il peut exister sur le terrain, entre les deux ordres de faits, des décalages que le ou la praticienne doit apprécier à leur juste valeur : cela renvoie à un décalage assez bien documenté aujourd'hui entre, d'une part, les nosographies et interprétations populaires des maladies et, d'autre part, celles de la médecine conventionnelle. J'ai eu l'occasion moi-même de faire un certain nombre de constats dans certaines régions où je menais une enquête visant l'éducation sanitaire : dans les régions où sévit l'onchocercose de façon endémique, l'interprétation populaire n'établit aucun lien entre la cécité, les affections dermatologiques et kystiques consécutives à la maladie. Par ailleurs, les populations n'établissent pas le lien entre l'onchocercose et toutes ces affections. Nos enquêtes l'ont révélé, les populations visitées ne font aucun rapprochement, par exemple, entre l'apparition de nodules sous la peau et la présence dans leur environnement de la simule, insecte vecteur de la maladie. Malheureusement, les institutions qui sont supposées informer les populations ne développent pas toujours un discours en cohérence avec le vécu des dites populations. Les communicateurs et communicatrices qui utilisent les langues officielles perdent trop souvent de vue que la majeure partie de la population cible ne peut comprendre son discours... Ils et elles font quelquefois le choix d'une langue locale, mais sans toujours s'assurer que la variété privilégiée est effectivement celle de l'environnement précis

qu'ils ou elles entendent sensibiliser ou former. Je crois que j'ai déjà évoqué avec toi le hiatus hautement préjudiciable entre les discours officiels et leur recevabilité réelle par les bénéficiaires visés.

C'était là le thème principal d'un projet que nous avons co-piloté, Henry Tourneux, mon ami de plus de trente ans, et moi. Nous y avons associé des étudiant-e-s de maîtrise, aujourd'hui docteurs pour la plupart. Il me plaît de te citer (par ordre orthographique!) Apolline, Assana, Hayatou, Michel et Mohamadou. Ni les deux Gilbert, Babena et Daouaga, ni Zra, l'homme des Kapsiki, ni même Blangar ne faisait encore partie de l'équipe. Un petit matin ensommeillé, alors que j'avais si peu dormi, préparant ma communication pour le séminaire de mi-parcours de Garoua, il m'apparut de manière éclatante que cette linguistique que pratiquait Henry avec ses équipes, et dont il constituait l'une des figures les plus brillantes, n'avait pas encore été identifiée comme un courant à part entière et ne portait donc pas encore de désignation spécifique et pertinente. Comprends-moi bien. Je m'attachais tout simplement à la théoriser en tant que courant nouveau. Une telle linguistique n'était certes pas nouvelle.

Il n'est que de lire les travaux d'éminents chercheurs tels que Henri Marcel Bot Ba Njock et Maurice Tadadjeu, de regrettée mémoire, mais aussi de S. B. Chumbow, Jean-Marie Essono, Gabriel Mba, Marcel Diki-Kidiri, Thomas Bearth, Etienne Sadembou, Yèro Sylla, et de tant d'autres qui ont généreusement déployé et offert leur expertise militante.

Il n'est que de consulter la riche et stimulante production – ouvrages, articles scientifiques et de vulgarisation, interviews, mais films aussi – du professeur Henry Tourneux. Depuis près de quarante ans, cet érudit a recherché et mis en œuvre avec passion et opiniâtreté des stratégies pertinentes afin que les sciences du langage puissent valablement contribuer au développement durable de l'Afrique.

Cette linguistique, pratiquée par de nombreux chercheurs et chercheuses mais restée longtemps innommée, quoi d'étonnant qu'une de ses collaboratrices l'ait portée, parmi les premiers, sur les fonts baptismaux? Ce courant parvenait à un degré de maturité et de rayonnement qui nécessitait un travail épistémologique de mise au jour des invariants : quels étaient ses principes de base, ses fondements théoriques, ses terrains d'investigation et d'intervention, ses problématiques majeures?

Il m'apparut comme une évidence qu'une telle linguistique ne pouvait s'appeler que « linguistique de développement ». Depuis, les remises en cause pertinentes et récurrentes de la notion de développement m'ont convaincue qu'il est plus exact de parler désormais de « linguistique du développement humain ». Mais c'est cette idée que je présentai ce matin-là à notre séminaire de mi-parcours. Henry m'encouragea dans ce sens et m'offrit immédiatement de la documentation complémentaire. C'est cette même idée qui constitua le titre du volume que je devais présenter quelques années plus tard dans le cadre de mon dossier d'HDR, autre aventure scientifique dans laquelle il m'accompagna encore amicalement et efficacement.

Des questions importantes au cœur de la linguistique du développement humain, celle de l'alphabétisation, féminine singulièrement, tiennent une place particulière. La situation des femmes va t'intéresser. Le travail extrêmement sensible d'une de mes anciennes étudiantes, Fadimatou Adamou, a bien montré que, du point de vue personnel et familial, la difficulté à communiquer dans certains contextes engendre une souffrance réelle que l'on a du mal à se représenter sans un important effort d'empathie. Son travail nous apprend que les femmes de la région de l'Adamaoua (mais l'on peut aisément extrapoler), lorsqu'elles sont interrogées, expriment un besoin d'autodétermination frustré dans les interactions les plus courantes. Une femme n'ayant pas une connaissance suffisante du français ou de l'anglais dépendra d'une tierce personne pour ses consultations médicales, pour ne parler que de ce cas de figure. Dès lors, qui peut garantir l'efficacité, la discrétion ou même la neutralité de cette tierce personne? Ces femmes souffrent également de ne pouvoir s'orienter efficacement dans les méandres de l'administration, de ne pouvoir utiliser aisément les fonctions les plus courantes du téléphone mobile... Sans une éducation de base suffisante, elles ne peuvent que se sentir exclues de cette société de la communication dans laquelle nous évoluons depuis quelques décennies puisqu'elles ne peuvent en partager ni la langue ni la culture. Plus grave encore : au niveau de la cellule familiale, la faible compétence des femmes dans les langues d'éducation a pour conséquence fâcheuse de les exclure de l'encadrement scolaire de leur progéniture. Cela les disqualifie, même à leurs propres yeux, pour leur encadrement tout court... Dès lors, elles se retrouvent boutées hors de leur fonction traditionnelle, et j'oserais même dire *régalienn*e, d'éducatrice de la société. Je ne voudrais cependant pas

tomber dans un misérabilisme de mauvais aloi. Nombreuses sont celles des femmes africaines peu ou pas lettrées qui ont su développer une capacité de résilience hors du commun et qui se sont affirmées comme des leaders incontestées dans leur secteur d'activité. Une thèse en cours dans mon laboratoire jettera sûrement de la lumière sur le discours de ces femmes leaders, sur ce que ces discours ont en commun, et qui a peut-être contribué à les propulser sur le devant de la scène.

En tous les cas, tout citoyen, homme ou femme, devrait être pleinement outillé pour apporter sa contribution à la gestion des choses de la cité. Encore faudrait-il non seulement que la langue dans laquelle l'information est véhiculée lui soit compréhensible, mais encore que le canal emprunté lui soit aisément accessible. Le *Document de Stratégie pour la Croissance et l'Emploi* dont je t'ai parlé tout à l'heure relève l'importance de l'accès des citoyen-ne-s à l'information pour une meilleure implication dans les affaires publiques. Dans ces conditions, soit ces affaires publiques sont traitées presque exclusivement dans les langues officielles – comme c'est le cas aujourd'hui dans notre pays – et cela marginalise de larges pans de la société, soit elles sont traitées concurremment dans les langues camerounaises et les langues officielles. Dans cette dernière perspective, lesdites langues – au moins les langues véhiculaires du triangle national – doivent être développées, équipées en terminologie adéquate, afin de pouvoir exprimer valablement, efficacement, toute la complexité du vécu de leurs locuteurs et locutrices. Un travail remarquable est fait dans ce sens. Et que dire des canaux utilisés? Fort heureusement, on commence à entrevoir ce que peut apporter l'utilisation des médias traditionnels (tels que le conte ou le chant; on perçoit bien le caractère ambigu du label « traditionnel ») dans l'amélioration des stratégies de communication et d'échange.

À ce niveau de ma missive, je pense tendrement à Bernadette qui me faisait récemment la réflexion suivante : « Ce sera une lettre à Papa? Tiens! Pour une fois, tu écriras quelque chose qui n'aura rien à voir avec tes recherches ». Je le croyais moi-même fermement au tout début. Eh bien non, ma chère sœur, manifestement, ce n'est pas encore cette fois. Au fond, lorsque je crois m'éloigner de mon travail de recherche, je ne vais finalement pas bien loin. Je suis une incorrigible fidèle.

Et surtout, comment pourrions-nous te parler, à toi, notre père, sans évoquer ce qui occupe le plus clair de notre temps, sans évoquer ce qui nous passionne (pardonne-moi s'il m'arrive de me répéter quelquefois), sans

essayer de te faire partager ce qui fait notre quotidien? Comment parler de nous sans rendre hommage à ce que tu as été, sans évoquer ce levain que ton souvenir sera toujours pour chacun d'entre nous? Comment ne pas garder à l'esprit ce destin que tu avais appelé de tous tes vœux pour moi, ton « agrégée »?

9. Neuvième feuillet

Avez-vous dit tripalium?

« Mon père, lui, il va toujours au mystère (sic) du travail », confiait l'un de tes fils, encore bien jeune, interrogé à propos de ton activité professionnelle; « ministère », voulait-il dire, bien sûr. Mais la confusion n'est-elle pas piquante?

Un véritable mystère, que le travail. De savoir que le vocable « travail », en français tout au moins, serait étymologiquement lié au tourment peut laisser perplexe... puisque ce mot serait issu du bas-latin *tripalium*. De quoi s'agit-il? Ce mot désigne un dispositif formé de trois pieux et destiné à immobiliser des animaux (cheval, bœuf, etc.) en vue de pratiquer sur eux certaines opérations douloureuses telles que le ferrage, le marquage au fer rouge ou des interventions vétérinaires. Par la suite, *tripalium* a tout bonnement désigné un instrument de torture... Seulement, ce lien entre « tripalium » et « travail » reste bien hypothétique et il pourrait bien s'agir d'étymologie populaire, intuitive (inexacte, en somme), et non d'une filiation scientifiquement attestée. Et même si cela était! Une étymologie populaire a ceci d'intéressant, par rapport à l'étymologie savante qu'elle renseigne entre autres¹ sur l'intuition du sujet parlant, sur les appariements lexicaux que celui-ci peut opérer intuitivement.

Qu'à cela ne tienne! Il se trouve que la plupart de nos religions révélées l'exaltent grandement, le labeur humain. Elles magnifient toute activité intellectuelle ou manuelle, réprouvent l'oisiveté et reconnaissent un lien fondamental entre le travail et notre humanité.

Toi, Papa, ta relation au travail était complexe et limpide tout à la fois. Tu étais toi-même un travailleur acharné; en outre, sur le plan professionnel, tu étais fortement engagé sur le vaste chantier de la préservation de la

1. Marie-José Béguelin le montre clairement dans son article « Étymologie "populaire", jeux de langage et construction du savoir lexical ». Elle cite quelques cas parlants, comme celui de l'enfant qui conteste que l'exclamation à la mode Cool! soit un anglicisme : « Mais maman, ça vient du verbe couler! » (*Semen* [En ligne], 15 | 2002, mis en ligne le 29 avril 2007, consulté le 26 mai 2018. URL : <http://journals.openedition.org/semen/2414>).

dignité humaine à travers le travail. D'après des témoignages concordants, tu illustras magnifiquement par ta propre activité la dimension proprement spirituelle du travail. Je le perçois mieux aujourd'hui, ayant mûri, ayant fait ma propre expérience de la vie. Par ta rectitude morale, ton écoute attentive des plus faibles, sans tambour ni trompette, mais sur un murmure de cithare, tu fis de ta manière de servir un véritable acte de piété. Ne surtout pas percevoir plus que son dû! Ne pas léser le travailleur du fruit de son labeur! Tu notas dans un de tes agendas, un certain jour de l'année 1955 : « aucune dette à ce jour – dette d'argent ou de matériel ». C'était le 1er mai, fête du Travail!

Cette correspondance entre les deux faits ne saurait relever du hasard, de la simple coïncidence. « Tu n'exploiteras pas un salarié malheureux et pauvre », lit-on dans le Deutéronome (24, 14-15). « Le jour même, tu lui donneras son salaire. Qu'il ne crie pas contre toi vers le Seigneur ». Tu fus un laïque non seulement véritablement engagé, mais encore conscient de la place importante du travail dans l'élévation du genre humain.

Que nous révèlent les dictionnaires à propos du travail? Défini par le Robert comme un ensemble d'activités humaines coordonnées en vue d'obtenir un résultat, le travail est généralement associé au gain, à la rétribution. Pourtant, le vénérable *Dictionnaire économique et social* paru aux Éditions ouvrières en 1962 et que j'ai retrouvé dans tes malles ne considère pas le salaire comme un élément définitoire du travail. Je dois dire qu'elle me séduit, cette définition qui présente le travail comme une

activité humaine ayant pour but de produire, de transformer ou de communiquer quelque chose, cette activité comportant généralement un effort et donc entraînant une certaine fatigue (musculaire ou nerveuse). Exemple : Le travail du terrassier, du libraire, du professeur. Résultat de cette activité.

Durant toute ta vie active, tu t'es employé à arbitrer les conflits, à réduire les frustrations des travailleurs et travailleuses, à gérer les exactions auxquelles ils et elles pouvaient être en butte de la part de leur employeur. « Votre père était un saint! » m'a un jour murmuré maman Magni Téfab. Cependant, ici comme ailleurs, nous ferons l'effort d'éviter tout manichéisme. Je dois bien reconnaître qu'il arrive aussi que ces travailleurs et travailleuses se rendent coupables de redoutables manigances : j'ai moi-même eu affaire à un employé de maison qui avait pris l'habitude de

provoquer habilement la colère de son employeur qui, excédé, le congédiait. Il n'avait plus qu'à réclamer, et percevoir – abusivement – des indemnités conséquentes pour licenciement abusif! Tout cela grâce à d'inavouables connivences dans l'administration. Il pouvait alors, en toute tranquillité, passer à la victime suivante, non sans avoir partagé avec son complice et protecteur le fruit du larcin...

Très jeunes, nous avons surpris les échos de tes batailles pour un travail digne, contre toute forme d'esclavage. Je te livre une définition qui m'a séduite – dont je n'ai malheureusement pas retrouvé la source – et qui présente l'esclavage comme un travail qui dépouille l'humain de toute dignité puisqu'utilisé comme un objet de production de la richesse, sans jamais pouvoir prétendre à une quelconque part de cette richesse. Tu t'es de tout temps battu pour l'amélioration des conditions de travail. Au demeurant, dans notre pays et ailleurs, l'appellation « ministère du Travail » est souvent associée à la mention « et des lois sociales », ou « et de la prévoyance sociale » ou encore « et de la sécurité sociale ». En effet, comment éluder la dimension sociale du travail?

Aujourd'hui, les progrès de la mécanisation ont grandement réduit la pénibilité physique du travail humain. En revanche, le côté trépidant de nos vies a induit chez les travailleurs et travailleuses de grandes souffrances psychologiques. Ils et elles sont de plus en plus confronté-e-s au stress dans leur milieu professionnel. Fort heureusement, on peut citer (dans le désordre) quelques éléments contribuant à réduire ce stress : le développement des aptitudes managériales chez les dirigeant-e-s, la meilleure maîtrise des rouages des organisations, le développement des compétences relationnelles, l'entraînement individuel ou collectif à la résilience, l'exercice physique, etc. Car actuellement, la pression peut atteindre – et cela s'observe surtout chez les hauts cadres et les femmes – des cimes que l'on ne pouvait même pas soupçonner de ton temps, et consumer complètement l'individu de l'intérieur. Survient alors le fameux *burn-out*, un emprunt à l'anglais, tout comme « stress », d'ailleurs.

Tout au long de ma carrière, j'ai eu l'occasion d'observer bien des travailleurs et travailleuses, et de constater les effets sur l'individu d'un travail digne, épanouissant. *Let me tell you a story instead!* C'est par cette

formule que les Samis, peuples autochtones de Scandinavie², introduisent un discours explicatif au lieu de se lancer dans un développement théorique. Il s'agit là d'un choix épistémologique tout à fait original et séduisant. À ce propos, je souscris entièrement à l'affirmation suivante de Jacques Grinevald dans un texte de 1975³ : « Puisque nous admettons, par expérience, une diversité de visions du monde, nous devons en accepter, en accord d'ailleurs avec la théorie relativiste de Kuhn, l'implication majeure, celle de la pluralité des sciences, des modes de connaissance ».

Mais venons-en à nos portraits de travailleurs et travailleuses. C'était un jeune garçon sympathique, un maintenancier sûr de lui ainsi que de son savoir-faire. Aviez-vous besoin de ses services? Il se présentait dans la demi-heure. Vous donnait-il un rendez-vous? Jamais il ne vous faisait faux bond. Il se présentait à l'heure dite. Des diagnostics d'une précision d'horloger suisse. Des devis d'une honnêteté à toute épreuve. Des interventions d'une rare efficacité. Jamais il ne s'abaissait à ces stratagèmes dont les « techniciens » sont coutumiers, ignorant ou feignant d'ignorer que c'est en toute connaissance de cause, et consciente de la circonstance atténuante que constitue la précarité de leur statut, que vous vous résolvez à fermer les yeux sur les manœuvres qu'échafaude leur esprit.

En fait, ce jeune homme était ingénieur électronicien. Qui l'eût cru? Vainement, il avait cherché un emploi. De guerre lasse, il avait fini par ouvrir une modeste officine et fait savoir autour de lui qu'il pouvait assurer « quelques réparations simples ». Ayant bénéficié de la manne familiale pendant les longues années qu'avait duré sa formation, il n'allait tout de même pas continuer de visiter quotidiennement la prodigalité des marmites maternelles une fois son diplôme en poche! De fait, très vite, cela se sut, et notre jeune homme se fit un nom dans un périmètre non négligeable de sa petite ville natale.

2. À l'occasion du partenariat entre mon université et celle de Tromsø en Norvège, plusieurs d'entre nous découvrirent avec étonnement qu'il existait aussi des peuples dits autochtones dans l'hémisphère nord, des peuples natifs, donc *premiers*... Au Québec, l'on parle d'ailleurs de « Premières nations ».
3. Il s'agit de son article « Science et développement : esquisse d'une approche socio-épistémologique », pp. 31-97 paru dans les *Cahiers de l'IUED* (Institut Universitaire d'Études de Développement), Genève, aux Presses universitaires de France et réédité en libre accès à l'adresse <https://books.openedition.org/iheid/3947>.

Il allait et venait, avec sa légendaire sacoche fixée à son dos telle une carapace de tortue. C'est à peine s'il la retirait afin d'en extraire les outils nécessaires à ses interventions! Mais ça, c'était la légende. Ce que je puis te garantir, c'est qu'il avait le don, d'un agile mouvement de l'épaule, de la faire basculer sur le côté afin d'en extraire l'outil approprié... Il avait fini par laisser sombrer dans les replis de sa mémoire meurtrie les demandes d'emploi qu'il avait déposées auprès de moult sociétés de sa ville. Il avait naguère poussé l'audace jusqu'à en envoyer dans des structures implantées dans la capitale, malgré la terreur que lui inspirait la tentaculaire métropole. Aucune réponse. Jusqu'au jour où il reçut dans sa boîte électronique (car la dématérialisation touche aujourd'hui l'argent, les boîtes à lettres, etc.), un message laconique qui affola agréablement son cœur. Ce message l'invitait à se présenter pour un entretien et émanait de l'une des nombreuses entreprises, et non des moindres qu'il avait contactées... Inutile de te préciser qu'il s'y rendit ventre à terre. Et avant que son esprit incrédule n'ait eu le temps de réaliser ce qui lui arrivait, il avait signé le contrat.

C'est ainsi que du jour au lendemain, sans transition aucune, le maintenancier « devint » Monsieur X, Ingénieur de conception. L'inscription blanche sur fond bleu plaquée à sa porte le lui confirmait opportunément tous les matins, le faisant tressaillir d'allégresse.

C'est ainsi que – ô paradoxe – il perdit (provisoirement), toute confiance en lui. Pendant un temps que ses amis trouvèrent interminablement long, et dont ses ennemis se délectèrent cyniquement, il devint nerveux, apeuré, comme pris au piège. Désespérément, il rechercha de nouveaux repères dans un univers qui lui était étranger. Son désarroi mettait cruellement en lumière la singulière vanité des stages en entreprise et autres séminaires professionnalisants qu'il avait suivis avec constance, et si soigneusement mentionnés dans son CV. C'est alors qu'il reçut, enfin, une aide providentielle. Un aîné compatissant qui, visiblement, avait lui-même connu les affres d'une acclimatation laborieuse au monde de l'entreprise, le prit sous son aile.

Puis, progressivement, notre jeune ingénieur abandonna le ci-devant titre de maintenancier, sa sacoche des jours anciens ainsi que ses sempiternelles baskets pour adopter résolument le porte-document noir en simili cuir – le cuir véritable viendrait plus tard –, la cravate à barrette et les souliers vernis. Fort heureusement, l'évolution ne se limita pas à la superficie : il reprit de l'assurance, sans aucune propension à la mégalomanie, combinaison psychique suffisamment rare pour être relevée.

Autant l'évolution de ce jeune monsieur en début de carrière m'a marquée, autant je garde le souvenir d'un haut responsable, cette fois en fin de parcours professionnel. C'était un aîné et un père qui avait su conserver une rigueur certaine tout en restant à l'écoute des préoccupations particulières de ses collaborateurs et collaboratrices. Il mettait en pratique un style de gouvernance plutôt « relationnelle », que mon amie Florence oppose à une conception « positiviste » qui a envahi les pratiques administratives des sociétés occidentales, réduisant la responsabilité à la réalisation de tâches prédéfinies.

Loin de dédaigner la terre, il savait rendre hommage à ses racines paysannes. Qui ne l'avait jamais vu, le samedi matin, dans sa célèbre tenue bleue, empoigner la machette avec dextérité et détermination, faisant justice à l'adage *mens sana in corpore sano*. D'une remarquable parcimonie, il pariait invariablement sur la fourmi contre la cigale. D'une circonspection à nulle autre pareille, il conservait par-devers lui un nombre impressionnant de documents. C'est ainsi qu'avec la complicité de son photocopieur, bien fluet pourtant, il tirait de sa manche, thaumaturge inespéré, le document qui devait permettre de résoudre un épineux problème ou sauver un agent de la condamnation. Après quelques mois d'observation, ce fils du Sud avait appris à comprendre et à aimer « les gens de Ngaoundéré ». De notre côté, nous avions appris à apprécier non seulement son austère silhouette, mais aussi ses colères homériques et ses francs éclats de rire, sa chaleur humaine et sa remarquable droiture.

En fermant provisoirement la parenthèse des portraits d'hommes au travail, je voudrais rouvrir le *Dictionnaire économique et social* évoqué plus haut. Ce dernier évoque la contingence du lien entre travail et rétribution. À l'entrée « travail », il nous fait remarquer que « dans une société qui a pris l'habitude de tout mesurer par l'argent, on risque de méconnaître l'importance économique du travail effectué gratuitement ». Et de citer l'exemple du travail de la mère au foyer qui n'est pas pris en considération dans les statistiques nationales, alors que le même travail y figure lorsqu'il est effectué par une personne salariée. Ceci milite pour une conception large de la valeur du travail humain, au-delà des conditions, des circonstances, de l'existence ou non d'un profit matériel. Sinon, comment interpréter le fait que ce retraité préfère continuer à se rendre à l'atelier ou au bureau après suspension de toute rémunération? Quelle lecture faire de l'activité de la nonagénaire qui met un point d'honneur à gratter quelques centimètres

carrés de terre, pour y enfouir précautionneusement une maigre semence qui ne lui rapportera – mais elle n'en a cure – qu'une tout aussi maigre moisson? Comment comprendre que les Anciens, pourtant définitivement sortis des circuits économiques, puissent jouir d'une considération sociale incontestable – comme c'est (encore) le cas dans la société africaine traditionnelle? Par contre, tel citadin retraité, conditionné par de la logique de la rentabilité, va voir son état de santé commencer à se déliter dès la notification de sa cessation d'activités. Serait-ce le signe funeste que nous, Africain-e-s, sommes en train de « rattraper » ces sociétés humaines qui ne reconnaissent en leur sein aucune place aux Anciens? Ces sociétés qui n'ont pas su inventer – ou maintenir – malgré la pléthore des moyens de tous ordres dont elles disposent, des relais sociaux qui leur auraient permis d'éviter les ghettos où les Aîné-e-s sont condamné-e-s à finir leurs jours abandonné-e-s de tous ?

Après le mystère du travail, celui de la retraite? Dans nos sociétés urbaines où le salariat est particulièrement prégnant, le départ à la retraite est bien souvent entouré de mystère, comme tabou, du fait du profond choc psychologique qu'il induit. Au fond, la cessation de l'activité professionnelle qui marque d'une certaine manière la fin de la vie sociale, ne préfigure-t-elle pas, d'une certaine manière, la cessation de la vie? Aujourd'hui, une rhétorique toute particulière s'efforce pourtant de dédramatiser, voire de valoriser ce départ : c'est ainsi que, dans le cas des agent-e-s de l'État, les ondes nationales annoncent que les personnes concernées sont « admises à faire valoir leurs droits à la retraite ». Implicitement, l'expression des faits étant laudative, l'auditoire aussi bien que les personnes concernées considèrent que ces dernières accèdent à un état de vie plutôt enviable... Progressivement, cette phobie de la cessation d'activité a tout de même tendance à s'atténuer. Les potentiels candidat-e-s à la retraite commencent à mesurer à leur juste prix les avantages de cette situation : enfin cultiver son jardin! Au propre comme au figuré. Avoir enfin « un peu plus de temps pour soi-même et pour les autres », selon la toute sobre et généreuse formule d'Antoinette Houtsa, l'épouse de l'actuel Fomony, jeune retraitée elle-même lorsque je t'écris ces lignes. C'est ainsi que de loin en loin, l'on voit des retraité-e-s célébrer sans complexe leur départ, qui par un culte d'action de grâce, qui par un cocktail d'adieu – l'un, au demeurant, n'excluant pas l'autre – conscient-e-s de ce que certain-e-s n'auront jamais le privilège de prendre leur retraite. Mais il est des professions comme la nôtre, qui vous

restent chevillées au corps! « *I am retired, but not tired* », annonçait l'un de mes mentors, le professeur Chumbow, lorsqu'il prit officiellement sa retraite. Et de fait, il nous reste longtemps encore, en dehors des petits enfants à cajoler, *deo volente*, des revues à coordonner, des sollicitations à prononcer des conférences, des thèses dont on doit boucler la direction scientifique. Tout un jardin à cultiver!

Et que penser de cet autre cas de figure, la femme au foyer qui ne prend jamais sa retraite? C'est bien la preuve qu'elle « ne travaille pas », qu'elle n'a jamais travaillé, ergoteraient spécieusement nos ami-e-s sophistes (chacun-e de nous en a un ou deux dans son entourage!) Et nous nous trouverions piégé-e-s par le langage ordinaire, un langage profondément conditionné par les stéréotypes, l'idéologie. Car de quelle femme peut-on dire, sérieusement, qu'elle ne travaille pas? N'ayons pas peur, pour une fois, des poncifs et autres lieux communs : levée la première, elle sera encore la dernière couchée de la maison, éventuellement soulagée, par les progrès de l'électroménager, l'assistance d'un domestique, d'une plus ou moins nombreuse progéniture. Ou encore soutenue, reconnaissons-le, par des collatéraux – nièces, neveux, belles-sœurs...– trop souvent enclin-e-s, hélas, à relayer en temps réel, à travers une parentèle fourmillante, aux aguets, quelquefois bienveillante, et grâce à un téléphone désormais portable, fausses nouvelles et vrais scoops... Avez-vous dit espionnage domestique? Avez-vous dit désamour? Ou pire encore, fourberie? Trahison? *Tu quoque, fili mi!* Et oui, mon cher père, les collatéraux ne sont plus ce qu'ils étaient! Et leurs parents non plus, du reste. Là encore, il convient de tirer la sonnette d'alarme. Je ne saurais pas te dire ce qu'il y a de déglingué dans ce royaume, pour parler comme Christophe, ce qui s'est vicié. Il est bien loin le temps où l'on pouvait entendre un père biologique dire au prétendant de sa fille : « Marguerite te dit que je suis son père? Que non! Son père n'est plus de ce monde, mais sa mère vit encore. Va donc à Garoua la rencontrer! ». Ainsi parla papa Tagni Philippe, ton beau-père, le père de notre mère.

Mais revenons à la mère au foyer, si tu le veux. L'honnêteté nous enjoint de reconnaître que son rôle est généralement minoré, et pas uniquement en Afrique, quoique l'on dise. Dans notre pays, c'est rarement par choix qu'une femme se contente des activités domestiques, car, monsieur de la Palisse ne nous contredirait point, le travail salarié ou toute autre activité génératrice de revenus autorisent une plus grande aisance matérielle. Mais pas seulement! Le salaire représente aussi la reconnaissance de la valeur

marchande d'une formation obtenue non sans mal, ou la validation d'une expérience capitalisée de haute lutte... Il constitue pour la famille la justification *a posteriori* d'efforts financiers consentis en amont, et en toute confiance. Que dis-je? C'est un véritable retour sur investissement. Et de surcroît la garantie que l'ancien-ne bénéficiaire des largesses familiales peut désormais prendre le relais et assumer les charges liées à la formation de la génération montante!

À propos de travail féminin, mes collègues et moi avons été frappées, il y a une dizaine d'années, lors d'une table ronde sur le thème « Femme et formation universitaire », par l'indépendance d'esprit et la maturité d'un jeune homme qui, contre toute attente, n'avait pas hésité à rendre hommage non pas à l'aréopage d'enseignantes qui constituaient le panel, mais à leurs conjoints. Et il avait bien fait. On ne fait pas suffisamment droit à la patience, au soutien et à l'esprit d'abnégation de ces hommes qui se tiennent non pas *derrière* les plus vaillantes d'entre nous, mais à *leurs côtés*, en partenaires aimants et responsables.

Avions-nous suffisamment félicité notre jeune ami ? Car il est bien vrai que le métier exaltant, mais ô combien exigeant, que nous exerçons met bien souvent enfants et éventuellement compagnon à rude épreuve. Chacun sait qu'une masse non négligeable du travail de l'enseignant-e s'effectue en dehors des salles de cours. Pour ces dames, la préparation des cours, les évaluations, les corrections, en somme tout le travail de recherche qui nourrit et sous-tend l'enseignement, s'effectuent le plus souvent à domicile, à des heures où, dans d'autres familles, les mères ont tout le loisir de se rendre complètement disponibles pour leurs proches. Idéalement, de concert avec leur partenaire, elles développent alors des stratégies *ad hoc* en vue d'assurer à leur progéniture une qualité minimale et de la présence et de l'encadrement.

L'avons-nous suffisamment exhorté, ce jeune homme, à marcher dans les pas de ces aînés qu'il admirait? Je l'espère. Toujours est-il qu'il nous fit la promesse de ne jamais frustrer une sœur, une compagne, une enfant, dans son désir d'acquérir, de transmettre ou de construire le savoir. A cette époque-là, je n'avais pas encore eu le privilège d'entendre un collègue compatissant m'exhorter à arrêter là mon ascension. N'avais-je pas déjà beaucoup fait, *pour une femme*? N'étais-je pas déjà Chargée de cours à

l'Université⁴? Qu'avais-je besoin d'atteindre le rang magistral? Ne devais-je pas m'occuper davantage du grand frère? Ce collègue m'exhortait ainsi de son propre chef, par pure compassion et longanimité puisqu'il n'était évidemment pas mandaté par mon époux, ledit « grand frère »!

Notre jeune fils, quant à lui, fut mis en garde suffisamment tôt. Nous ne lui avons pas caché que si par sa faute, son épouse, notre future bru, ne s'épanouissait pas de façon optimale, il serait le premier à en souffrir et que nos petits-enfants, ces pauvres chers innocents, en pâtiraient cruellement aussi. Tableau apocalyptique, m'objecteras-tu. « Il faut noircir et se noircir », préconisait Louis-Ferdinand Céline. Mais, plus sérieusement, en notre âme et conscience, nous nous devons de le prévenir des difficultés majeures – toutes surmontable au demeurant – que notre jeune étudiant n'allait pas manquer de rencontrer sur le triple plan pratique, sociologique et psychologique. Les difficultés pratiques peuvent être surmontées sans trop de peine. Nous lui avons particulièrement fait comprendre que lorsque les exigences du métier emmèneraient notre bru loin du domicile conjugal, il devrait se retrousser les manches. Non pas nécessairement pour se livrer stoïquement lui-même à la plonge quotidienne, mais pour intervenir efficacement dans la gestion de l'espace privé. Oui! Même si ses ressources lui permettaient de s'entourer d'une domesticité conséquente et d'une armada de suppléant(e)s. Cette fois, il nous a objecté que son éducation ne l'avait pas préparé à la gestion de l'espace domestique. Pas de faux-fuyant, jeune homme! Pas d'argument spécieux! Voulez-vous que nous vous citions toutes les pratiques auxquelles votre éducation ne vous a pas préparé, et que vous avez néanmoins adoptées? Nous lui avons fait valoir que malgré tous les pense-bêtes, post-it et autres listes consciencieusement aimantés sur le réfrigérateur par sa chère et tendre moitié, il lui faudrait, absolument et à tout le moins, assurer des fonctions de supervision et d'arbitrage.

De toi à moi, il me souvient d'avoir été franchement impressionnée dans mon enfance de te voir effectuer sur le petit dernier de la fratrie une série de massages savants, probables réminiscences de pratiques observées auprès de notre grand-mère. Que de savoirs endogènes tombés dans l'oubli!

4. Dans le système universitaire camerounais, l'enseignant-e est recruté au grade d'Assistant. Puis, il ou elle peut accéder successivement aux grades de Chargé de cours, Maître de conférences et Professeur titulaire.

Tu fortifiais alors de tes mains – intuition prophétique – ces jambes qui devaient, quelques dizaines d'années plus tard, arpenter les chemins du monde pour annoncer la Bonne Nouvelle...

Cela dit, j'ai remarqué plus d'une fois que lorsque vous le voulez bien, messieurs, vous langez, poudrez et nourrissez avec une telle tendresse, gérez l'intendance avec un tel panache qu'il arrive qu'à notre retour nous luttions – l'espace de quelques secondes – contre une sensation diffuse de frustration d'un savoir et d'un pouvoir dont nous avons cru détenir le monopole. Mais ne nous affolons pas : très vite, chacun reprend sa place. Et le naturel reprend ses droits.

Le naturel ou le social?

J'avoue qu'en reconnaissance de sa spontanéité, de sa candeur, nous avons révélé à notre fils, en toute honnêteté, le prix qu'il aurait à payer lorsqu'il oserait, chevalier téméraire, des incursions dans le pré carré socialement réservé à ces dames. Tu le sais comme moi, notre petit jeune homme s'exposera aux commentaires inamicaux – et c'est un doux euphémisme – de son entourage. Au mieux, l'on soupçonnera sa compagne de lui avoir fait ingérer quelque philtre magique, d'avoir subrepticement glissé quelque écorce dans son potage, bref, de l'avoir « marabouté ». Ou pire encore, on le soupçonnera, ô abomination, d'avoir abdicqué, de laisser sa compagne « porter le pantalon », bref, de ne pas être un homme.

Mais depuis quand, dites-moi, les attributs de l'humanité se laissent-ils contenir dans l'espace réduit d'un vêtement, fût-il un pantalon?

Lorsque notre jeune homme aura appris à faire fi des silences désapprobateurs, il lui faudra encore une bonne dose de force psychologique pour accepter que sa compagne évolue dans un milieu comportant une forte majorité d'hommes, qu'elle entretienne des relations de travail, voire d'amitié – en tout bien tout honneur – avec ses collègues masculins. Et encore, l'université ne présente pas, tant s'en faut, le visage quasi exclusivement masculin du commandement territorial! Sais-tu que dans notre pays, les femmes n'ont accédé au commandement qu'en 2004? Jusqu'ici, quelques femmes dans la préfectorale (au rang d'adjoint préfectoral, de sous-préfet, de préfet), mais aucune n'a encore accédé aux fonctions de gouverneur de province.

Que veux-tu! Peut-on faire tellement mieux dans un contexte où spots publicitaires et manuels scolaires conjuguent leurs forces pour semer aux petites filles toute une imagerie dans laquelle pour devenir reine, il suffit de se trouver un gentil petit roi... C'est touchant, mignon, attendrissant, je le concède, mais cela ne fait pas avancer la cause. Qu'elles s'accrochent, donc, ces dames! Qu'elles se souviennent de Christophe, le roi de la tragédie de Césaire, et de son absolue intransigeance :

Je demande trop aux hommes! Mais pas assez aux nègres, Madame! S'il y a une chose qui, autant que les propos des esclavagistes, m'irrite, c'est d'entendre nos philanthropes clamer, dans le meilleur esprit sans doute, que tous les hommes sont des hommes et qu'il n'y a ni Blancs ni Noirs. C'est penser à son aise, et hors du monde, Madame. Tous les hommes ont mêmes droits. J'y souscris. Mais du commun lot, il en est qui ont plus de devoirs que d'autres. Là est l'inégalité. Une inégalité de sommations, comprenez-vous? (Césaire 1963 : 59)

Et qui sait si elles ne se surprendront pas à se dire que si les femmes ont théoriquement les mêmes droits que les hommes, techniquement, et de façon patente, elles ont beaucoup plus de devoirs... S'inspirant des prescriptions de Christophe, il leur faudrait faire un pas, un autre pas, encore un autre pas, tenir gagné chaque pas. Et malheur à celle dont le pied flancherait!

Notre jeune ami nous a promis de ne pas s'émouvoir outre mesure de ces disparités de sommation : grâce à des femmes et à des hommes inquiets du devenir de notre humanité, des mesures sont prises dans le monde afin que soit assurée la réalisation de *tout* le potentiel, une égalité des chances pour *tous* et pour *toutes*. En effet, comme l'indique la brochure intitulée *L'Organisation internationale du Travail* publiée par l'organisation du même nom et que j'ai extraite de ta réserve, les intérêts des femmes en tant que travailleuses ne sauraient, dans leur ensemble, se distinguer des intérêts des travailleurs masculins. L'OIT a cependant toujours reconnu que la femme qui travaille rencontre dans sa vie professionnelle et sa vie familiale des difficultés particulières, dues à sa fonction maternelle, comme aux coutumes sociales.

Je relève ici une position remarquable de cette organisation : il faut protéger la fonction maternelle, c'est-à-dire permettre à la femme qui travaille aussi à l'extérieur d'être mère dans les meilleures conditions pour elle, pour son enfant, et pour le plus grand bien de l'ensemble du corps social. Manifestement, si j'en crois tes annotations et soulignements, tu partageais largement ces vues. Tout comme toi, j'adhère.

Sans réserve.

10. Dixième feuillet

Que-Sais-Je ?

Lorsque j'entrepris, il y a quelque temps déjà, d'ouvrir tes malles, je découvris sans grande surprise un grand nombre de livres. Je fus un peu déçue, l'espace d'un instant, de ne pas y retrouver la collection de *Que Sais-Je?* qui fascinait tant l'enfant que je fus. J'éprouvais une attirance particulière pour ces charmants petits ouvrages qui rappelaient quelque peu, par leurs jaquettes colorées, ceux de la littérature enfantine. Le titre de la collection, *Que Sais-Je?*, résonnait dans mon esprit comme une interpellation, comme une invite pressante à résoudre une énigme. Je dois toutefois dire que dans le même temps, j'avais du mal à comprendre une formule qui semblait tout avoir d'un déni. Quelle était donc cette plaisanterie? Comment pouvait-on badiner avec des sujets aussi graves que le livre? Pourquoi écrire, si l'on ne savait pas? Je ne pense pas t'avoir fait part de ma perplexité devant une telle aberration. Tu aurais éclaté d'un de tes rires si toniques et si rassurants. Tu m'aurais enveloppée de ton regard chaleureux, tu aurais marqué un temps d'arrêt et m'aurais expliqué, avec les mots qu'il fallait, que dans chacun de ces petits livres, un-e grand-e spécialiste présentait l'ensemble des connaissances les plus marquantes dans son domaine. Cette collection visait une sorte de vulgarisation de haut niveau par rapport à des sujets variés – même si je soupçonne que les connaissances et savoirs concernés ne pouvaient être que ceux du monde occidental. Pédagogue, tu m'aurais patiemment éclairée comme tu savais si bien le faire lorsque nous avions besoin de tes lumières. C'est ainsi que, lorsque je m'étais découvert la vocation « d'écrire des dictées lorsque je serai grande », tu m'avais patiemment expliqué qu'en réalité, ces « dictées » qui me ravissaient n'étaient que des extraits de textes tellement plus longs, des extraits de livres, en réalité. Cette révélation m'avait laissée perplexe et quelque peu confuse. Alors, pourquoi ne me l'avait-on jamais dit? Toutefois, puisque cela venait de toi, je ne pouvais douter. J'appartenais tout simplement à ces générations successives d'enfants qui n'avaient pas appris à faire le lien entre les textes utilisés en classe à des fins pédagogiques et le livre. Une école sage et

pudivonde ne nous laissait pas soupçonner le plaisir presque sensuel que l'on trouve à faire ses propres choix, à prendre un livre à bras le corps, à butiner çà et là, quitte à trébucher.

En vérité, l'école n'avait pas encore mis en route cette révolution à la faveur de laquelle les élèves pouvaient enfin avoir entre les mains des manuels, certes, mais également des œuvres complètes. Mais était-ce possible de se les procurer, ces livres ? C'est là une tout autre question que je ne pouvais me poser à cette époque. Au bout du compte, malgré l'énigme, les jaquettes vives de ces ouvrages ténus avaient réussi à conquérir mon âme d'enfant. Il y en avait des jaunes, des vertes, des bleues, des violettes... et je prenais plaisir à inspecter régulièrement ta collection, guettant fébrilement l'apparition d'un coloris nouveau, d'une nuance inédite. Avais-tu jamais soupçonné la fascination qu'exerçaient sur moi ces livres? J'en ai retrouvé quelques-uns. Sont-ce des emprunteurs indéliçats, ou tout simplement oublieux, qui ont réduit la collection à seulement quelques titres? En tous les cas, peut-être l'un-e d'entre nous retrouvera un jour, au détour d'un étal, un ouvrage estampillé de ce symbole croisant tes initiales, F et T, et que nous connaissons si bien. Nul doute que tu serais heureux de savoir que l'un ou l'autre des titres de ta bibliothèque a pu un jour contribuer à combler la soif de connaître d'un seul de tes congénères.

Tu développais une véritable passion pour le document écrit en général. J'ai trouvé de tout, dans tes malles. J'ai pu feuilleter, inconfortablement assise au seuil de mon boukarou (un visiteur m'en fit la remarque, mais je n'en avais cure), toutes sortes de documents. Toutes sortes de formats : des opuscules, des brochures, des plaquettes, des coupures de journaux, des dictionnaires, des notes de cours manuscrites, des photocopiés ... tout cela religieusement conservé. Grâce à notre mère.

J'ai retrouvé un cours que vous dispensa Jacques Gandouin, spécialiste reconnu de rédaction administrative. Ce cours dactylographié de 180 pages intitulé *La Rédaction et la correspondance dans l'administration*, de l'année 1963-1964 à l'Institut des Hautes Études d'Outre-mer, est celui qui, manifestement, a constitué la base de quelques publications bien connues : *La Rédaction et la correspondance administratives* (pour lequel l'auteur reçut en 1970 le prix Broquette-Gonin de l'Académie française!) et *La Rédaction administrative en Afrique* publié la même année à Paris, chez Armand Colin. J'ai été étreinte d'une émotion indéfinissable lorsque j'ai reconnu en ton enseignant l'auteur de ce dernier ouvrage que j'avais si souvent consulté. Je

l'avais intensément exploité dans le cadre de la préparation d'un séminaire de rédaction administrative que j'avais eu l'opportunité d'organiser dans mon université.

Concernant la correspondance administrative, permets-moi une incursion entre les pages de l'ouvrage *Le style administratif* de Robert Catherine (1947) qui a attiré mon attention par la vivacité de ton et surtout l'originalité de son amorce en forme de calembour. Il commence l'avant-propos en ces termes :

Il n'y a de mauvais sujets que dans les histoires de la comtesse de Ségur¹. Et, au risque de braver à la fois l'ironie des frivoles et le mépris des gens sérieux, le hasard d'une conversation et aussi une certaine curiosité professionnelle m'ont attaché à un thème à la fois méconnu et plutôt discrédité : la littérature administrative.

J'ai remarqué, à ta suite, des commentaires bien sentis de l'auteur relatifs à certaines locutions françaises en usage dans la littérature administrative. Concernant la locution *tendant à*, nous lisons :

La locution *tendant à* a une fortune administrative toute particulière : elle ne préjuge pas le résultat et s'en tient à l'intention. C'est ce qui justifie sa place très fréquente dans le titre des projets et propositions de lois (1947 : 74).

Et de citer de manière piquante, comme illustration, le libellé que voici : « Projet de loi tendant à réprimer le marché noir... » Les points suspensifs sont de Robert Catherine : il ne s'agit là en effet que d'une *tendance*, d'un vœu pieux, et cette formule – tendre à – laisse effectivement entendre que le législateur ne se fait guère d'illusions sur l'effet véritablement coercitif de son texte.

Plusieurs jours de suite, je me suis rendue à notre rendez-vous. Lorsque venait le soir, je quittais le poste que je m'étais assigné devant le boukarou*, sachant que j'allais revenir le lendemain. J'étais restée trop longtemps non pas loin de toi, mais loin des traces palpables de ce que tu avais été, de

1. Un commentaire mi-figue mi-raisin paru sur la toile à l'occasion du 215^e anniversaire de la naissance de cette icône de la littérature enfantine m'a fait sourire : « la France mythique de la comtesse de Ségur, faite de châteaux, de bonnes confitures et de palefreniers soumis continue de faire rêver les enfants et les adultes »...

ce que tu avais vécu, de ce que tu avais pu percevoir, ressentir. J'étais tout simplement heureuse de rester immergée dans la plénitude de ta vie. Un bonheur plein et sans partage. J'ai pu, un de ces matins, compulsiver ton mémoire de fin d'études soigneusement rédigé à la main. À la vue de ce manuscrit, mon esprit s'est lancé dans une brève échappée historique. Je me suis laissé entraîner malgré moi sur les bords du Nil. Déjà mes yeux scrutaient les rives du fleuve à la recherche du précieux papyrus...

Plusieurs jours de suite, je me suis abandonnée à une contemplation intellectuelle et affective des précieux documents. Je me suis plongée avec délectation dans la lecture de quelques-unes de ces reliques, guettant fiévreusement jusque dans leurs derniers retranchements tes annotations, soulignements et interrogations, à l'affût des vestiges admirables d'une émotion, d'un dialogue, d'une polyphonie dont l'écho, soudain, traversait le temps de sa fulgurance.

L'éclectisme absolu de tes centres d'intérêt ne m'a pas autrement surprise : bibles et missels, ouvrages de sociologie, d'histoire, d'économie politique, œuvres littéraires... Tes fils tiennent bien de toi... et leur précieuse érudition nous a maintes fois sauvé la mise. Tu incarnais l'idéal classique de l'*honnête homme* : courtois, sans obséquiosité, érudit, mais sans forfanterie ni ostentation. Mon cher Papa... ami des Arts et des Sciences! C'est pour cela que je me sens libre d'évoquer avec toi absolument tous les sujets, sachant qu'ils t'intéresseront. Sachant que bien avant nous, et nous ouvrant la route, tu t'y es intéressé... De fait, papa Nanfack Thomas, le beau-père de mon amie Denise, me confia lors d'un de ses séjours à Garoua qu'entre eux, tes compagnons t'appelaient, non sans une certaine admiration, « François Tatou l'Intellectuel ». Il avait hérité de son père du titre de *Fô Tsop*. Mais sa petite-fille Diana, l'amie d'enfance de notre Muriel, ingénument prononçait en ce temps-là « *fô stop* »... Eh oui ! Que veux-tu ? La pauvre avait du mal à intégrer la séquence ts- dans son système de sons utiles, les *tsars* et les mouches *tsé-tsé* n'étant pas au centre de ses conversations courantes! Par contre, la séquence inverse st- apparaissait dans son vocabulaire usuel avec des mots comme *stop*, justement, mais aussi *station*, *star*, *steak*, *stylo*, etc.



Gonesse La Fauconnière, 1967. Endimanché-e-s, ma cadette, notre petit frère et moi prenons la pose devant notre cité. Notre mère se tient au centre. Près d'elle, sa cousine Catherine.

Bien entendu, dans tes malles, les ouvrages liés à ton principal domaine d'expertise étaient les plus nombreux : guide de l'administrateur, précis de législation du travail, traités de littérature administrative, ouvrages traitant de prévoyance sociale, de syndicalisme, de maladies du travail... J'ai justement feuilleté à cette occasion un numéro de la revue *Archives des maladies professionnelles de médecine du travail et de sécurité sociale* datant de 1954, et j'y ai repéré un article intitulé « Réflexions sur le lumbago » d'un certain G. Ormières. À une époque où le mal de dos devient, d'après certains médecins, le nouveau mal du siècle, plus d'un-e se sentiraient personnellement concerné-e-s par le paragraphe suivant tiré de cet article. Il commente ainsi le repos couché :

Le Moyen idéal de mettre la colonne vertébrale au repos, mais c'est un repos qu'il faut observer 24 h sur 24, pour qu'il soit efficace. Il ne peut donc avoir qu'une durée limitée, car il est incompatible avec une vie sociale normale. C'est le plus souvent une méthode utilisée à titre de traitement d'épreuve.

Et je crois savoir que plus d'un-e ont expérimenté, avec profit, cette sage prescription.

Des documents appartenant plutôt à notre mère venaient se glisser ici ou là... une somme généreusement illustrée de l'histoire du costume, un manuel de technologie des tissus (traitant des fibres d'origine animale, végétale... et même minérale, eh oui !) Ta main affectueuse avait inscrit en page de garde ces simples mots : Marie Tatou.

Le livre s'est désacralisé. Il fait désormais partie de notre environnement quotidien. Les lieux de distribution se sont multipliés. Dans les halls de gare, les supermarchés, les kiosques à journaux, etc. Au Cameroun, dans les rues de nos centres urbains, se sont progressivement installées des librairies dites *du poteau*. Chez nos frères d'Afrique de l'Ouest, en Côte d'Ivoire et au Burkina Faso par exemple, on parle très explicitement et sans complexe, de *librairie par terre*! Ici et là, nous pouvons trouver tout à fait fortuitement des livres relativement rares, de belles éditions, mais surtout des manuels scolaires; ces librairies font, du reste, leurs meilleurs chiffres à l'approche de la rentrée de septembre. Partout, une quête effrénée du savoir, même si l'on peut déplorer une orientation quasi exclusive vers la réussite d'exercices scolaires de l'année en cours. Même à l'université, nous avons l'impression que ce qui intéresse au premier chef certain-e-s étudiant-e-s, c'est de valider l'unité

d'enseignement. Après cela, le déluge! D'un bout à l'autre de la chaîne éducative, nous déplorons une forte tendance à la mémorisation, des connaissances insuffisamment capitalisées. Peut-être parce que trop coupées de la vie des apprenant-e-s? Insuffisamment contextualisées? Probablement. Nous pouvons même estimer que les résultats obtenus tiennent du miracle dans un système éducatif qui reste en déphasage prononcé avec les réalités locales et où les langues premières de l'enfant demeurent très largement en marge de l'école. Pourtant, la pédagogie la plus efficiente, y compris celle du français ou de l'anglais, passe par la langue première (maternelle), ou à défaut par une langue familière. Nous le savons depuis 1953 au moins avec la publication de *The Use of Vernacular languages in Education*. C'est pourquoi le meilleur service que pourrait se rendre la francophonie, aussi paradoxal que cela puisse sembler à première vue, serait de soutenir la promotion des langues et cultures locales. Et il est bien dommage que l'entreprise de refondation de l'école, rendue juridiquement possible au Cameroun par ce modeste alinéa de la loi constitutionnelle dès 1996, « [La République du Cameroun] œuvre pour la protection et la promotion des langues nationales », n'ait pas prospéré davantage malgré les effets positifs que l'on pouvait en attendre : une plus grande justice relativement à la circulation des savoirs et un développement subséquent du capital humain.

II. Onzième feuillet

Redire le passé... Alimenter le présent

Je t'ai promis de te parler de mon association. Je dois dire, en prélude à cette présentation, que notre mère et toi avez développé en nous le goût du partage. Vous nous avez élevés dans une culture d'ouverture. Vous ne nous avez pas appris à ostraciser du seul fait de la différence. Bien au contraire, vous nous avez toujours enseigné l'accueil de l'Autre, cet *alter ego* au contact duquel nous pouvions nous enrichir. Et nous vous en savons infiniment gré, même si de temps à autre, nous sommes bien obligés de constater qu'autour de nous, la crispation identitaire et l'instinct primitivement grégaire ont trop souvent meilleure presse que l'accueil de l'autre. Percevant mon amertume et ma colère mal contenues, Moussa, un vieil ami de l'époque du Lycée de Garoua et qui t'a bien connu, a tout récemment essayé de me reconforter par cette belle phrase : « Il ne faut pas regretter d'être en avance sur son temps ». Mais la lutte continue! Nous ne laisserons pas la résignation s'immiscer dans nos vies.

Il me plait de te le révéler, c'est le souvenir d'une belle utopie que tu contais à notre mère, qui m'a incitée à créer, à Garoua, une association dont je voudrais te parler. Paul Valéry ne dit-il pas, permets-moi de citer de mémoire, que le plus frappant dans la mémoire, ce n'est pas qu'elle redise le passé, mais plutôt qu'elle alimente le présent. Le souvenir de cette utopie s'est donc concrétisé par la création de l'Association Féminine de Recherche et d'Action pour une Éducation Globale, l'AFRAPEG. Ou encore WORAGE (*Women in Research and Action for a Global Education*) sigle anglais qui sonnait mieux aux oreilles de mon amie Berthe-Marie.

Cette association fut conçue comme un cadre convivial de partage d'expériences entre femmes en vue de l'encadrement des jeunes. Dès le commencement, nos membres venaient de différentes régions du Cameroun, mais aussi des quatre coins du globe : Sénégal, France, Suède. J'ai ainsi eu le privilège de travailler avec Marguerite Temgoua (la nôtre), Fatou Tidjani, Aïssatou Boglietto, Catherine Menye, Marie-Jo Dugué, Marie-Laure Ferré, Lady Souleymanou, Pascale Reiss, Jacqueline Gröenvold, Denise Wounfack, Rachel Thézé (je ne pourrai décidément pas les citer toutes)..

et ta tendre épouse, toujours active, comme tu sais. Chacune apporta avec passion et abnégation son expérience dans la mise en route du projet. Permetts que j'évoque dans le désordre les activités que nous organisions à l'intention des jeunes : poterie, conte, poésie, travaux d'aiguille, découverte du milieu, éveil linguistique, etc. Nous avons aussi consacré un de nos ateliers à l'éveil scientifique et technologique. Nous considérons en effet, et cela reste vrai, qu'il était profitable pour la société que les enfants grandissent avec une bonne connaissance de leur environnement global afin de pouvoir mieux s'y mouvoir et y intervenir de manière pertinente le moment venu. Et des vocations pouvaient éclore! C'est précisément ce qui se passa avec Fadi, la fille de mon amie Fatou, chez qui nous avons vu naître et croître une vraie passion pour l'informatique. Au terme de brillantes études au Sénégal puis en France, elle en a fait son métier.

Tous ces ateliers étaient menés de main de maître par des animatrices bénévoles, compétentes et dévouées : je dois saluer ici l'apport déterminant de leurs différents profils professionnels et de leurs aptitudes richement variées.

Les activités répondaient à la volonté de mettre un certain nombre de savoirs à la portée de notre jeune public. Tu sais à quel point il est difficile de vulgariser efficacement, c'est-à-dire de simplifier sans déformer. Concernant particulièrement les séances de découverte du milieu, dans le cadre de nos activités d'éveil scientifique, nous avons entre autres visité les installations de la CRTV (Cameroon Radio and Television), le barrage hydro-électrique de Lagdo, près de Garoua, ainsi que son village de pêcheurs, les jardins maraîchers à la sortie de la ville, le verger expérimental de l'Institut de Recherches agricoles à Kismatari, un village voisin. Nous nous étions même rendues dans la périphérie de Guider, à une centaine de kilomètres de la ville, pour visiter les gorges de Kola. Près de trois hectares d'un affleurement rocheux à travers lequel un cours d'eau, le mayo Louti, avait obstinément creusé son chemin. Pendant des millénaires, les éléments naturels ont étonnamment façonné le paysage, polissant avec patience certaines surfaces, taillant d'autres à la serpe, creusant grottes et caves. Un paysage puissant, quasiment lunaire qui vous saisit, vous remplit d'admiration et de révérence. Un de tes fils en poste à Bidzar, une localité voisine, nous a récemment envoyé des photos impressionnantes qui ont ravivé en moi le souvenir d'une visite mémorable datant déjà d'une vingtaine d'années.

À l'huilerie de la Sodécoton (Société de Développement du Coton), nous avons pu découvrir les décortiqueuses de graines de coton, et avons vu fonctionner, pleines d'émerveillement, la chaîne de fabrication des bouteilles en plastique de l'usine : un ouvrier introduisait de petites billes blanches et translucides dans une sorte d'immense entonnoir ; en bout de chaîne, les bouteilles sortaient et défilaient en tressautant sur leur tapis, blasées, indifférentes aux regards ébahis des jeunes et des moins jeunes... Ailleurs, plus fondamental, mais il faut l'avouer, moins spectaculaire, nous pouvions observer le décortilage des graines de coton en vue de l'extraction de l'huile.

Je n'oublierai pas de si tôt les idées brillantes et le dévouement sans faille à notre cause de toutes ces grandes dames qui offraient gracieusement de leur temps et se dépensaient sans compter. Ce sont deux d'entre elles, Marie-Jo et Fatou, qui avaient proposé la visite de cette usine et entrepris les démarches nécessaires afin d'obtenir les différentes autorisations. Toutes, nous réalisons bien à quel point ces contacts, concertations et interactions nous rapprochaient et permettaient que nous apprenions à mieux nous connaître, à nous apprécier mutuellement. Apprendre à s'apprécier! Permetts-moi une petite digression à ce sujet.

C'est au lycée Leclerc, au cours de latin, que j'appris jadis, surprise et quelque peu sceptique, l'existence d'un verbe signifiant « apprendre à aimer, aimer d'une affection fondée sur le choix et la réflexion ». C'était le verbe *diligere*, concurrent du verbe *amare*, d'où est issu le français aimer. Etrangement, *diligere* ne semble pas avoir laissé de descendance en français. Peut-être dans d'autres langues néo-latines? Toujours est-il que cet amour « fondé sur le choix et la réflexion », glose dûment vérifiée et attestée par le Gaffiot du Père Birwé, relativisait impitoyablement l'idée romantique et exaltée qu'avaient de l'amour les petites lycéennes que nous étions. Toutes, nous rêvions fiévreusement de cette passion en Rouge et Noir, celle-là même qui aveugle et brûle tout sur son passage! Que voulait donc nous faire croire ce verbe trouble-fête? Ainsi, il était possible d'aimer sans être foudroyé d'un seul coup d'un seul! Sans éprouver la même attirance que l'être aimé pour les mêmes livres, les mêmes films! Sans partager la même attirance frénétique pour la tarte à l'oignon ou le pilé de pommes de terre! Sans avoir entrepris les mêmes voyages! Nous étions perdues! La littérature – la grande et la petite – avait réussi à nous persuader que l'amour, le vrai, se reconnaissait à ces convergences aussi lumineuses que mystérieusement fatales...

« Mais n'y avait-t-il pas là tromperie? », s'interrogeait très sérieusement une Magni Gertrude encore étudiante. J'avais bien ri lorsque cela m'avait été rapporté par Marie-Pascale. Pour être franche, je dois restituer intégralement la réflexion que lui avait adressée Magni. « Mon amie, tu ne vois pas que les Blancs nous trompent? ». Peut-être bien qu'ils nous trompent. Peut-être bien que nous nous laissons paresseusement tromper... Par couardise, par intérêt ou même plus souvent qu'on le croit, par ignorance!

Mais en réalité, dans le cas d'espèce, peut-être s'agit-il, plus que de tromperie, d'un choc entre deux conceptions ancrées dans une historicité : d'un côté, cet amour mûri délicatement à la chaleur de l'estime, qui n'est pas, tant s'en faut, inconnu des cultures occidentales et, de l'autre, l'amour-passion mis en vogue par les Romantiques. Vois-tu, l'opposition entre *diligere* et *amare* m'a tellement intriguée que j'ai complété ma recherche par une consultation du Merryem Webster et j'ai trouvé ces très fines gloses révélant un *diligere* plus « doux » – plus *soft* diraient les jeunes – que son concurrent *amare*. Nous trouvons ainsi pour la lexie *diligere* les éclaircissements suivants :

1. *milder than amo*;
2. *have special regard for* ;
3. *love, hold dear* ;
4. *value/esteem/favor*.

En somme, c'est précisément cet amour fondé sur l'estime réciproque que valorisaient nos cultures ancestrales! C'est celui-là même qui inspirait naguère, si je ne m'abuse, la grande majorité des unions matrimoniales de votre temps. Bien heureusement, cette époque n'est pas révolue. Gardons-nous bien de verser dans l'apologie systématique, mais il semble logique que des démarches intelligemment orientées puissent aboutir à des unions robustes, sereines, et s'inscrivant, de ce fait, dans la durée; du reste, les agences matrimoniales font-elles autre chose? Il faut probablement voir dans les différences évoquées des tendances culturelles (plus que des

spécificités géographiques) si tu acceptes avec moi l'idée que la culture n'est rien d'autre que « l'ensemble des traits distinctifs, spirituels et matériels, intellectuels et affectifs qui caractérisent une société ou un groupe social »¹.

En fait, les deux conceptions évoquées s'opposent sur le plan culturel même si elles peuvent coexister. Les unions matrimoniales « coachées » n'ont pas disparu, mais elles ne constituent plus un standard absolu dans les sociétés africaines. L'accélération des communications et les contacts entre les peuples ont définitivement fait de la diversité culturelle une des problématiques centrales des temps actuels. La diversité linguistique, pan fondamental de cette diversité culturelle, a fait irruption dans les écoles de manière massive, même dans les régions du monde réputées linguistiquement homogènes. Tiens! Je voudrais partager avec toi un texte édifiant sur le vécu de jeunes enfants en situation de multilinguisme². Il s'agit en fait très souvent de situations de diglossie dans lesquelles les différentes langues en présence n'ont ni les mêmes fonctions ni le même prestige au sein de la société. L'auteur du texte s'interroge :

Que savons-nous de l'arrivée à l'école des très jeunes enfants dont la langue de la maison n'est pas celle de l'école? Comment apprennent-ils le français en classe de maternelle? Comment leurs enseignants les accueillent-ils, les aident-ils à se socialiser et à devenir élèves? De quelle nature sont les obstacles qu'ils rencontrent les uns et les autres? Quelles solutions y apportent-ils? Quels sont les leviers potentiels de l'action enseignante pour l'accueil de la diversité linguistique et culturelle dès l'école maternelle?

Je me suis amusée à soumettre ce texte à quelques lecteurs avertis lors d'une séance de travail. Ils ont tous pensé qu'il avait été rédigé par un Camerounais, ou un Africain à tout le moins, tant les questions soulevées semblaient directement nous interpeller. Car c'est depuis des décennies que les préoccupations évoquées se trouvent au centre de nos recherches. Mes collègues ont tous été bien surpris d'apprendre que je l'avais plutôt tiré de l'argumentaire d'une Journée d'étude organisée par une université

1. Cette définition englobe les systèmes de valeurs. Je l'ai repérée dans la Déclaration publiée à l'issue de la Conférence mondiale sur les politiques culturelles de 1982, dite Conférence de Mexico.

2. Récupéré sur http://www.lisec-recherche.eu/sites/www.lisec-recherche.eu/files/users/je-10juin_presentation_et_programmedef.pdf

française³ ! À la faveur des brassages propres à cette ère de mondialisation, la diversité culturelle a profondément transformé les écoles européennes et nord-américaines, mettant à l'ordre du jour des questionnements déjà très anciens en contexte africain, francophone particulièrement. Il faut dire qu'au Cameroun, nous avons si fort et pendant si longtemps intégré comme étant normale notre éducation extravertie que la réforme du système éducatif⁴, caractérisée par l'intégration aux programmes officiels de la discipline « Langues et cultures nationales » (LCN), bien qu'effective, demeure mal comprise par certain-e-s qui ont l'impression que la mise en visibilité institutionnelle de la diversité culturelle pourrait constituer un facteur d'exclusion ou d'éparpillement. Bien entendu, il faut bien le reconnaître, un certain nombre d'obstacles fortement corrélés hypothèquent la progression de la réforme, car c'est bien d'une réforme qu'il s'est agi.

Quels sont les obstacles à l'implémentation de cette réforme? Sans prétendre à l'exhaustivité, je te citerais d'abord, bien entendu, l'exceptionnelle complexité du paysage sociolinguistique camerounais, mais également, en second lieu, les stéréotypes marquant aujourd'hui encore nos langues, nos cultures, les savoirs locaux, et influençant négativement les stratégies d'appropriation. Je pourrais évoquer aussi l'insuffisance qualitative et quantitative des ressources humaines, l'insuffisance des structures de recherche et d'enseignement, la non-pertinence des langues nationales sur le marché de l'emploi... Toutefois, nous savons qu'intelligemment géré, l'enseignement des langues et cultures permet une meilleure rentabilité de l'ensemble du système éducatif, tout en constituant un puissant vecteur d'inclusion et de cohésion. Nous devons faire droit aux enseignants et enseignantes qui, dans un environnement extrêmement diversifié, patiemment, inventent et réinventent, quasiment au jour le jour, à partir de rien ou de pas grand-chose, de nouvelles manières d'enseigner le respect de l'Autre, la réhabilitation de Soi, de nouvelles manières d'implémenter un vivre ensemble harmonieux.

3. Journée d'Étude « Le Plurilinguisme en herbe à l'école maternelle » le 10 juin 2015 à l'Université de Lorraine (France).

4. Deux événements phares : le changement de cap des années 1996 à la faveur de la révision de la constitution et la Loi d'orientation scolaire de 1998.

Il faut y insister, la question n'est pas que technique. L'acceptation de l'altérité, la reconnaissance de l'autre dans sa différence, dans sa spécificité, mais aussi la connaissance de sa propre identité sont des approches qui apportent incontestablement une plus-value cognitive et éthique. Les décideurs, ici et là dans le monde, l'ont bien compris. Je pourrais te citer le cas de la France qui a mis en place un programme d'enseignements des langues et cultures d'origine (peut-être t'en ai-je déjà touché un mot) à l'intention des enfants migrants. Par un tel dispositif, les pédagogues assurent à ces enfants de meilleures conditions d'apprentissage de la langue du pays d'accueil, certes, mais surtout le politique se donne des chances sérieuses de réduire non seulement chez les apprenant-e-s, mais également dans l'ensemble des communautés concernées, des incompréhensions et des frustrations qui généreront inévitablement des fractures importantes et des conflits. Le politique le sait, la langue est politique. Intimement imbriquée à la culture, elle est un marqueur identitaire tellement puissant que tout au long de l'histoire de l'humanité, les questions de langues n'ont cessé de cristalliser des enjeux dépassant de loin la dimension strictement linguistique. Les revendications de Soweto en constituent une excellente illustration. Comme l'ont relevé de nombreux autres observateurs, Tshitenge Lubabu⁵ indiquait que les manifestations des étudiant-e-s noir-e-s de Soweto contre l'imposition de la langue afrikaans, langue des Boers, prirent l'ampleur que l'on sait parce qu'elles fonctionnaient comme résonateur des frustrations et injustices structurelles subies depuis fort longtemps par l'ensemble de la population sud-africaine noire. Les chiffres sont édifiants : à Soweto, 1 million d'habitants dont 54% au chômage, 86% des logements sans électricité et 93% sans aucune installation sanitaire, quatre heures de trajet quotidien pour les travailleurs et travailleuses... C'était le 16 juin 1976. Plus de quarante ans déjà.

En somme, et cela aussi les décideurs le savent, un vivre ensemble harmonieux ne peut faire l'économie d'un minimum de justice sociale. Forte des leçons du passé, l'Unesco a fait de la justice sociale une condition *sine qua non* du vivre ensemble. Dans notre pays, le document *Vision 2035* paru en 2009 nous projette vers l'avenir et énonce sans ambiguïté l'idéal suivant :

5. Cf. <http://www.jeuneafrique.com/175602/politique/16-juin-1976-bain-de-sang-soweto/>

L'unité et l'intégration nationales sont vécues dans le respect des différences et des identités. Le fonctionnement de la société se fonde sur la concertation, le dialogue, la tolérance, le respect mutuel, le recours à la médiation et à la justice. [...] Toutes les formes de discriminations sont abolies et les groupes actuellement marginalisés sont intégrés dans des cadres de concertation (2009 : 21).

12. Douzième feuillet

Chants dialogués féminins. La sérendipité!

Sais-tu que l'art traditionnel du chant, et tout particulièrement ce que j'appelle le « chant dialogué féminin », est l'objet d'un regain d'intérêt et de prestige parmi certains cercles d'intellectuelles dans notre pays, alors qu'il portait, il n'y a guère, le stigmate de la ruralité et d'une certaine rusticité? Je peux bien te confier que j'ai moi-même un répertoire, tout petit, mais qui ne manque pas de faire son effet lorsque je me sens suffisamment enthousiaste et concernée pour me lancer. Depuis le début des années quatre-vingt, j'observe, et m'en réjouis, une réappropriation exaltée de cette pratique par des actrices inhabituelles, et je dirais même « non conventionnelles ». J'ai le sentiment que cette tendance participe d'un mouvement général « d'irrédentisme culturel », de réappropriation des valeurs endogènes, de prise de distance réfléchie par rapport à la domination des schémas occidentaux. On peut y voir, à tout le moins, une revendication plus ou moins consciente, plus ou moins affichée, de l'identité africaine dans un monde menacé par l'uniformisation. Pour parler comme Felwine Sarr, « en Afrique, le défi est celui de la reconquête de l'estime de soi ».

Comme je l'expliquais lors d'un colloque en Norvège¹, les chants dialogués sont exécutés par les femmes lors de rassemblements heureux ou malheureux. Ce sont en réalité des dialogues entre une soliste – qui les entonne et en conduit l'exécution – et toutes les autres participantes. Même si en théorie, n'importe quelle femme peut jouer le rôle de soliste, chaque famille, chaque communauté reconnaît en son sein quelques virtuoses. Certaines femmes, étonnantes d'intelligence et de créativité, parviennent même à enrichir le répertoire classique de chants de leur propre cru. C'est le cas de ma chère Chantal, l'une des filles de monsieur Fidèle Kengni que tu as bien connu.

1. C'était le 7th *International Interdisciplinary Congress on Women*, 20-26 juin 1999, Center for Women's Studies and Women in Research, Université de Trømsø (Norvège).

Pendant l'exécution du chant, le dialogue évolue sur une base convenue en ce qui concerne tant les interpellations de la soliste que les répons de l'assistance. La soliste dispose toutefois d'une marge de manœuvre pour improviser, en tenant compte des circonstances, variables, de la session. Elle est investie d'un réel pouvoir symbolique qui l'autorise à informer, à exhorter, voire à railler ou dénoncer, pouvoir qui la prémunit de toutes représailles ultérieures. Comme dans la chanson traditionnelle beti – mais c'est largement vérifié en Afrique – la musique et le chant servent traditionnellement d'exutoire « pour louer et célébrer, admonester et taquiner, railler et humilier, bercer et éduquer, contester et vider les rancœurs » (Essono 1996 : 52). Dans cet article, Essono montre comment la chanson populaire traditionnelle des régions du centre et du sud du pays s'est transformée jusqu'à développer de nos jours un discours politique.

Ces chants dialogués que j'évoque me fascinent encore davantage depuis que, lors de la tenue d'une assemblée féminine dans notre chère ville de Garoua, j'eus l'occasion d'entendre dans les années 2000 une de ces vaillantes solistes se faire l'écho de la campagne de sensibilisation sur le VIH qui battait alors son plein... Ce fut pour moi une révélation. Ainsi, un média traditionnel pouvait assumer des discours sortant du cadre convenu des traditions et savoirs anciens! Je réalisais de façon tout fait inattendue une découverte qui devait enrichir mes recherches futures. Ce devait être cela, la sérendipité! Ce mot étrange rapprochant dans un même destin l'Orient et l'Occident n'avait pas encore fait son entrée dans la langue française². Au fond, les échanges spontanés et nourris que j'observai ce fameux jour tendent à montrer que le principe de la circulation de discours experts n'est pas nécessairement une démarche intrusive, mais peut répondre à une attente sociétale. Par ailleurs, la souplesse des structures du chant dialogué féminin fait de ce média un atout de premier plan dans le renouvellement des stratégies de communication sociale pour le mieux-être de l'humanité. Tu vois que je me garde bien de parler de « développement! Ce concept, défini de manière unilatérale par l'Occident et selon des valeurs qui lui sont propres, est l'objet de remises en question sérieuses par des intellectuel-le-s

2. À la suite de Robert et du Larousse, plusieurs années auparavant, l'Académie française le signale par une notice du 10 juin 2014 comme « une forme de disponibilité intellectuelle qui permet de tirer de riches enseignements d'une trouvaille inopinée ou d'une erreur ».

comme Felwine Sarr. Je n'ai pas encore eu entre les mains son *Afrotopia* paru aux Editions Philippe Rey, mais chacun peut avoir accès à divers comptes-rendus et interviews parus sur internet³.

Quelques années après l'événement de Garoua, je fus appelée à piloter une enquête de terrain visant l'élaboration d'une stratégie d'éducation sanitaire dans les zones de prévalence de l'onchocercose au centre et à l'ouest du pays. Ce terrain me donna l'occasion d'identifier plus concrètement les avantages comparatifs du chant dialogué féminin, avantages que partagent d'ailleurs l'ensemble des médias que nous pouvons appeler « traditionnels ». Quels sont-ils? J'en ai identifié quatre. D'abord, ces chants présentent l'avantage de s'intégrer parfaitement à l'environnement culturel des populations ciblées : cela constitue en soi un premier gage de recevabilité du message. En second lieu, ces chants permettent une communication interactive dans la langue locale, comprise par la plupart dans les milieux ruraux, linguistiquement homogènes. C'est ainsi que l'implication pleine et entière de la communauté maximise les chances de réussite de l'entreprise. Je ferais valoir, en troisième lieu que les aspects prosodiques et rythmiques, partie intégrante du chant, renforcent le processus de mémorisation pour l'individu, ainsi que la pérennité du message sur une période de temps illimitée. Allons! Pas de fausse pudeur! Pourquoi n'évoquerais-je pas, comme quatrième avantage, et non des moindres, la modicité incontestable du coût d'un tel dispositif? Certains esprits provocateurs crieraient à la candeur et me demanderaient si la minimisation du coût constitue bien un avantage, et si je pense sérieusement cela que constitue une priorité. Mais je ne relèverais point!

J'ai souvent été frappée par le dynamisme de l'exécutante principale dans la mise en œuvre de ces chants, par son habilité à interpeller l'assistance, à impliquer les unes et les autres, la règle voulant que ses bons mots suscitent non pas les applaudissements de l'assistance, comme cela serait de mise dans d'autres contextes, lors d'un concert par exemple, mais attirent littéralement sur elle de craquants billets de banque. Les

3. Nous pouvons tout de même avoir accès à l'article d'Aboubacar Demba Cissokho sur son blog <https://legrenierdekibili.wordpress.com/2016/04/10/afrotopia-de-felwine-sarr-manifeste-pour-une-souverainete-intellectuelle-de-lafrique> et à celui de Gladys Marivat via le lien suivant : http://www.lemonde.fr/afrique/article/2016/03/29/l-utopie-africaine-selon-felwine-sarr_4891657_3212.html#KmT4R6QtdgyBTBIq.99

compensations financières, actants à part entière de cette scénographie, témoignent de l'adhésion de l'assistance ou des personnes explicitement mises en lumière par le discours laudateur (voire flagorneur... ma foi, à la guerre comme à la guerre!) de la soliste. Elle détient à ce moment là le pouvoir d'exalter les profils les plus marquants au sein du groupe et d'apporter ainsi publiquement une sanction positive à leur aura sociale. Il y a, dans ces échanges, toute une forêt de symboles à décrypter, tout une dynamique qui met en branle un jeu subtil de négociation des faces dans un réseau social donné. Dans ces rites d'interaction, chaque sujet a donc intérêt à ne pas « perdre la face »; les dons ritualisés d'argent peuvent être considérés comme autant de stratégies à sa disposition pour lui permettre de la préserver.

Cependant, les aspects rituels et symboliques ne doivent pas occulter toute la dimension économique de cette pratique sociale. Tu conviendras avec moi que nous sommes là en présence d'un dispositif de levée de fonds. Traditionnellement, dans notre région, les membres des associations féminines redistribuent de façon équitable entre les participantes les gains collectés lors d'une session, mais j'ai constaté qu'il s'opère aujourd'hui certaines modifications du schéma classique : ces modifications concernent, comme je l'ai mentionné tout à l'heure, les thématiques développées, les circonstances de l'échange et le profil des solistes, mais elles touchent également la gestion des fonds collectés. Nous pouvons observer que certains groupes organisés ne les redistribuent plus séance tenante, mais les conservent dans un fonds spécial sur la base d'une entente préalable, en vue du financement ultérieur de quelque noble cause... Mais cela ne va pas toujours de soi, comme tu peux t'en douter⁴.

À propos d'oralité, j'ai retrouvé dans tes manuscrits la traduction d'un conte très populaire de nos contrées, « Le Sac magique », qui comporte un passage chanté revenant à la manière d'un refrain. Visiblement, un exercice

4. Maman Bernadette, *femme leader* s'il en est, m'a raconté la cocasse odyssee à travers champs entreprise par deux membres d'une association féminine qui tenaient à soustraire à la convoitise de leurs congénères la somme rondelette collectée lors d'une de ces sessions de chant. Ces dernières pestèrent fort, mécontentes de n'avoir pu, avec cette somme, s'offrir quelques rafraichissements supplémentaires à l'issue de l'événement. Après quelques mois, elles virent arriver, angoissées, une échéance importante. Toutes étaient désargentées... C'est alors qu'elles apprirent avec grand soulagement des deux complices - ô miracle - que l'épargne sécurisée ce fameux jour allait suffire à y faire face!

vous avait été prescrit dans le cadre du cours de « Civilisations et cultures africaines ». De quoi était-il question dans cet exercice? De typologie du conte? De sa dimension anthropologique? De ce que les sémioticien-ne-s nomment savamment le « schéma actanciel » et qui décrit simplement l'organisation de l'action principale et des intervenants humains et non-humains? Je n'ai pas pu retrouver la consigne. Qu'à cela ne tienne, j'ai lu avec un réel plaisir une version française de ce conte que nous contait notre grand-mère Magni Tsob. Je me souvenais parfaitement des paroles ainsi que de la mélodie du refrain. Seule ton excellente connaissance des deux langues – le *yémba*, langue dans laquelle tu reçus le conte, et la langue cible, le français en l'occurrence – pouvait te permettre de restituer la truculence des expressions idiomatiques avec un tel panache. Ce conte, reproduit dans les annexes de la présente missive, ta petite-fille Cléty-Marie l'a saisi avec application, avec une de ces joies ferventes et sans débordement dont elle seule a le secret.

Pour moi, le conte fait partie, avec le chant populaire, des médias traditionnels, distincts des médias modernes (presse écrite, radio, télévision) ou numériques (internet). Les médias traditionnels jouent un rôle central dans nos sociétés africaines. Nous connaissons leur valeur ludique, pacificatrice, socialisatrice, ainsi que leur rôle dans l'édification morale et la diffusion des savoirs et valeurs. Il s'agit d'une des traditions encore vivantes de transmission socialisée des savoirs populaires existant dans les communautés visées. C'est pourquoi ces médias demeurent dans leur rôle lorsqu'ils interviennent aujourd'hui dans la diffusion de connaissances nouvelles. On pourrait penser qu'il s'agit là d'un changement radical de paradigme. En fait nous observons simplement l'adaptation d'un paradigme ancien à un environnement culturel nouveau. J'ai eu connaissance notamment de la création de « contes scientifiques » par une équipe pluridisciplinaire. De l'aveu des initiateurs⁵, ces contes⁶, issus d'une rencontre entre littérature, psychanalyse, sciences et didactique, sont conçus dans la plus pure tradition des contes de fées, leur objectif premier

5. Je ne l'ai appris que tardivement, Mélodie Faury, qui a publié sous forme de billets de blog quelques feuillets de la présente missive, en faisait partie! C'est à l'occasion de cette expérience pour moi inédite que j'ai découvert l'ineffable douceur des retours et commentaires. Ceux de Nelly, Tegüia, Tio Babena Bilal, Zra, Ron Pierre et quelques autres... Voir le site <https://reflexivites.hypotheses.org/8588>

6. Je les ai consultés sur le site <http://www.atomes-crochus.org/mot4.html>

étant de « permettre aux non-scientifiques de comprendre simplement certains phénomènes ». Les initiatives de ce genre se développent afin de sensibiliser l'individu, dès son plus jeune âge, à la réalité de son environnement, d'encourager cette curiosité, ce questionnement propres à l'esprit humain. De cette manière, un épais traité difficilement digeste devient matière à causerie interactive ou un compte-rendu parfaitement limpide dans un quotidien. Une austère plaquette technique devient jeu, devient conte, bande dessinée, chant! Le chant et le conte peuvent ainsi être valablement mis à contribution en vue de diffuser les savoirs – tous les savoirs – et faciliter l'accès aux sciences. *Le Petit Robert* ne définit-il pas la vulgarisation comme « le fait d'adapter un certain nombre de connaissances techniques, scientifiques, de manière à les rendre accessibles à des lecteurs non spécialistes »? Pour la forme, elle peut valablement s'inspirer des schémas narratifs mis en œuvre dans les contes.

Concernant le chant, j'ai souvent été frappée par la variété des tonalités – apologies dithyrambiques ou au contraire sévère satire sociale –, par la tonicité des messages diffusés et le large éventail des occasions de rencontre : nouvelle naissance, décès, promotion professionnelle, mariage. Lors des rituels matrimoniaux, les chants nuptiaux déroulent, à l'attention non exclusive de la fiancée, tout un traité de savoir-être et de savoir-faire. À dire vrai, sous nos latitudes, les conseils et recommandations prodigués par les Anciennes évoquent toutes les mêmes sujets : la préparation des repas, les soins à apporter aux enfants, les interactions avec l'époux, les éventuelles coépouses, la belle-famille et tout particulièrement Belle-maman. Certains de ces chants expriment à leur façon l'importance capitale d'une relation digne et harmonieuse avec cette nouvelle mère, celle qui a porté dans son sein, protégé, soigné, veillé cet homme – mais aussi cette femme – que l'on dit aimer. Aussi étrange que cela pourrait paraître, c'est auprès d'une « fille du Nord » que j'ai pu contempler toute la profondeur de ce lien. *Let me tell you a story instead!*



1967. Noces emblématiques. Le futur Colonel Charles Kamdoum et Guylaine Macaigne, sa jeune épouse. À leur gauche, ma cadette Marie-Pascale et moi, déjà témoins d'un vécu potentiellement interculturel...

« Charles épouse une Blanche? Quelle idée! Non - quelle tragédie! Elle ne nous comprendra pas! Elle nous regardera de haut! Pire encore, elle ne parlera pas notre langue! » Tu le sais mieux que moi, une telle union, il y a près de cinquante ans, ne pouvait aller de soi. Et cela reste vrai aujourd'hui. Une telle épouse représentait, objectivement tout au moins, et bien involontairement en tous les cas, le clan suspect de ceux qui nous avaient politiquement, culturellement assujettis. Mais c'était ignorer les miracles - j'ai bien dit les miracles - que l'amour est capable d'accomplir. J'ai eu le privilège d'observer la tendresse avec laquelle cette « fille du nord » (en France, les gens du nord ont une tenace réputation de froideur) préparait le bain de Maa, la mère de son époux, lorsque cette dernière arriva à un âge avancé. Elle brisait ainsi, doublement, des stéréotypes bien enracinés. J'ai admiré l'aplomb avec lequel elle tint tête à quelques ténors de la famille lorsque sonna l'heure des adieux. Elle soutint son point de vue avec émotion mais fermé. Pourquoi fallait-il affubler Maa d'une robe de mariée, alors

que, mariée coutumièrement des dizaines d'années auparavant, elle n'en avait jamais porté de sa vie? Quel sens cela pouvait-il avoir? N'était-il pas préférable de choisir, pour son dernier voyage, l'un de ses *kabas** préférés? Personne aujourd'hui n'oserait soutenir qu'une fille « du pays » aurait montré autant d'affectueuse vigilance. J'ai admiré avec quelle délicatesse Maa elle-même évoquait la mère d'Olivier, son petit-fils : jamais elle ne l'appelait par son prénom, Guylaine, mais plutôt *Mia Mo*, « la mère de l'enfant », avec une profonde tendresse mêlée de gratitude... Émue, je les ai entendues plus d'une fois communiquer, l'une en *yémba*, l'autre en français. Langage de sourds, prétendrait-on? Que non! Langage d'amour. Devenue grand-mère à son tour, plusieurs années plus tard, *Mia Mo* m'avait demandé de lui procurer des enregistrements de berceuse en *yémba* pour la petite Audrey. Je confesse qu'à l'époque, j'avais négligé de le faire, n'ayant pas soupçonné la profondeur de son attachement à cette terre d'Afrique pour laquelle elle avait choisi de tout quitter.

Mais revenons à la vulgarisation technoscientifique. Elle ne va pas sans susciter des questionnements de fond et exige d'être sérieusement encadrée. La question des conditions de l'implémentation d'une communication vers le grand public mérite réflexion. Quelle science vulgarise-t-on? Dans quelle(s) langue? Par quels canaux? Dans quels formats? Sur la base de quels pré-requis? Comment affronter la colonialité dans ce domaine, résister à l'invisibilisation dans un système où le savoir occidental est érigé au rang de savoir universel et exclusif? Par ailleurs, des questions se posent, pas tant quant au principe de la circulation des savoirs, mais quant à sa mise en œuvre. Techniquement, il s'agit là, à n'en point douter, d'un processus des plus complexes supposant, entre autres, un travail collaboratif et pluridisciplinaire. Dès lors, comment penser l'articulation entre la société civile d'une part et le gisement d'expertise disponible au sein des universités d'autre part? Au fond, il faudrait faire de toute science une science fondamentalement « humaine » qui reconnaîtrait à l'humain une place centrale afin qu'il puisse profiter du meilleur qu'offrent la science et la technologie, tout en minimisant les aspects dysphoriques qu'elles ne manquent pas de présenter.

Permetts-moi alors de clore ma missive par l'extrait d'un document anonyme trouvé dans tes effets, et qui date visiblement du premier versant des années 1960.

L'*homo technicus* de demain sera-t-il condamné à devenir inhumain? On sait l'ampleur de cette question dans les pays occidentaux. Elle revêt une acuité particulière dans les pays en voie de développement où les phénomènes s'accélèrent pour accentuer la rupture entre la tradition et l'avenir immédiat.

Que sera l'homme africain de demain ?

[....]

L'Afrique avait réalisé un équilibre de vie avant de connaître les Blancs.

Peut-elle réussir rapidement un nouvel équilibre?

C'est là le vœu, en tout cas, de plus d'un intellectuel noir.

Bibliographie

- Apollinaire, G. (1913). *Alcools*. Paris : Éd. Mercure de France.
- Aujoulat, L.-P. (1970). *Action sociale face au développement*. Paris : Éd. Armand Colin.
- Bely-Quenum, O. (1966). *Le chant du lac*. Paris : Éd. Présence africaine.
- Bitjaa Kody, Z. (2001). « Émergence et survie des langues nationales au Cameroun ». In : TRANS. Internet-Zeitschrift für Kulturwissenschaften. <http://www.inst.at/trans/11/kody11.htm>
- Diop, B., (1960). « Le souffle des ancêtres », in *Leurres et lueurs*. Paris : Éd. Présence africaine.
- Bot Ba Njock, H. M. (1974). *Les langues africaines, facteur de développement, Actes du Séminaire pour l'enseignement des langues africaines*. Douala : Éd. Collège de Libermann.
- Bouvet, D. et Morel, M.-A. (2002). *Le ballet et la musique de la parole : le geste et l'intonation dans le dialogue oral en français*. Paris : Éd. Ophrys.
- Catherine, R. (1947). *Le style administratif*. Paris : Droguet & Ardant.
- Césaire, A. (1963). *La tragédie du roi Christophe*. Paris : Éd. Présence africaine.
- Césaire, A. (1950). *Discours sur le colonialisme*. Paris : Éd. Présence africaine.
- Césaire, A. (1983). *Cahier d'un retour au pays natal*, Paris : Éd. Présence africaine.
- Claudé, P. (1963). *Le soulier de satin*. Paris : Éd. Gallimard.
- Décret N° 2017/013 du 23 janvier portant création, organisation et fonctionnement de la Commission Nationale pour la Promotion du Bilinguisme et du Multiculturalisme. <https://www.cnpbm.cm/fr/decret-n°-2017013-du-23-janvier-2017>
- Diop, B. (1960). *Leurres et lueurs*. Paris : Présence africaine.
- Document de Stratégie de Réduction de la Pauvreté*. (2003). https://www.researchictafrica.net/countries/cameroon/Poverty_Reduction_Strategy.pdf

- Document de Stratégie pour la Croissance et l'Emploi.* (2009).
[https://www.afdb.org/fileadmin/
uploads/.../Documents/.../Cameroon%20DSCE2009.p...](https://www.afdb.org/fileadmin/uploads/.../Documents/.../Cameroon%20DSCE2009.p...)
- Dongmo, J.-L. (1986). *Ceufs d'Arc-en-ciel*, recueil de poésie. Yaoundé : CEPER.
- Dufresne, J. (1995). « Langue et identité ». *Encyclopédie de l'Agora*, en ligne.
<http://agora.qc.ca>.
- Escarpit, R. (1972). *La Révolution du livre*. Paris : Éd. UNESCO.
- Essono, J.-M. (2012). *Langues et culture ewondo*. Yaoundé : Éd. Les Belles Lettres.
- Gandouin, J. (1963-1964). *La Rédaction et la correspondance dans l'administration* (cours dactylographié). Paris : Institut des Hautes Études d'Outre-mer.
- Goune Nguoghia, J. (2008). *Us et coutumes bamiléké. Une illustration par le cas de Fowalap Fôdjoou Tameze Joseph*. Douala : Éd. Fondation AfricAvenir.
- Grevisse, M. (1980). *Le Bon Usage, Paris-Gembloux* : Éd. Duculot.
- Grinevald, J. (1974). « Science et développement : esquisse d'une approche socio-épistémologique », *Cahiers de l'IUED* (Institut Universitaire d'Études de Développement). Genève : Éd. Presses universitaires de France, pp. 31-97.
<https://books.openedition.org/iheid/3947>
- Hountondji, P. (éd.) (1994). *Les savoirs endogènes : pistes pour une recherche*. Dakar : Codesria.
- Kemkeng, L. (2012). *Plaidoyer pour la diversité*. Paris : Éd. Michel de Maule.
- Kofi, A. (1991). « Le français d'Afrique, pour quoi faire ? ». In *Visages du français, variétés lexicales de l'espace francophone*, Actes des Journées scientifiques du Réseau thématique de recherche de « Lexicologie, Terminologie, Traduction » de Fès, 20-22 fev. 1989. Paris : Éd. John Libbey Eurotext, pp. 5-9.
- Kolyang Dina, T. et Dili, P. (2002). *L'Anthropologie des écrivains du Nord-Cameroun*. Ngaoundéré : Éd. Karaang.
- Le Monde diplomatique.* (2014, mai).
<https://www.monde-diplomatique.fr/2014/06/>

Loi n°56-619 du 23 juin 1956 (dite loi-cadre Defferre portant sur le processus d'émancipation des territoires relevant du ministère de la France d'Outre-mer).

Loi n° 98/004 du 14 avril 1998 sur l'orientation de l'éducation au Cameroun.

Loi constitutionnelle du Cameroun du 18 janvier 1996.

Mboa Nkoudou, T. H. (2015). « Stratégies de valorisation des savoirs locaux africains : questions et enjeux liés à l'usage du numérique au Cameroun », *Éthique publique* [En ligne], vol. 17, n° 2, en ligne, <http://journals.openedition.org/ethiquepublique/2343>

Métangmo-Tatou, L. (1999, 20-26 juin). *Linguistic Patterns of Women's Songs : Towards a problematic of disseminating knowledge and controlling power*. 7th International interdisciplinary Congress on Women, Center for Women's Studies and Women in Research. Norvège, Université de Trømsø.

Métangmo-Tatou, L. (2001). « 1996 : Cap significatif dans la dynamique des langues au Cameroun », in *Cameroun 2001 : Politique, Langues, Economie et Santé*. Paris : Harmattan, pp. 33-60.

Métangmo-Tatou, L. et Tourneux, H. (2006). « Ethnic groups and languages ». *Atlas of Cameroon*. Paris: Éd. du Jaguar, 78-79.

Molière. (1863). *Le dépit amoureux*, in *Œuvres complètes de Molière*. Paris : Garnier-Frères, Libraires-Editeurs.

Mveng, E. (1972). *Balafon*. Yaoundé : Éd. Clé.

Noye, D. (1976). *Blasons peuls. Eloges et satires du Nord-Cameroun*. Paris : Geuthner.

Onguene Essono, L.-M., « La démocratie en chanson. Les bikut-si au Cameroun ».

<http://www.politique-africaine.com/numeros/pdf/064052.pdf>

Piron, F. (2018). « Justice et injustice cognitives : de l'épistémologie à la matérialité des savoirs humains ». In *Les Classiques des sciences sociales : 25 ans de partage des savoirs dans la francophonie* (sous la direction d'É. Tremblay et R. Dorcé). Québec : Éditions science et bien commun. <https://scienceetbiencommun.pressbooks.pub/classiques25ans/chapter/justice-et-injustice-cognitives/>

- Piron, F., Regulus, S. et Dibounje Madiba, S. (2016). *Justice cognitive, libre accès et savoirs locaux. Pour une science ouverte juste, au service du développement local durable*. Québec : Éd. science et bien commun.
<https://scienceetbiencommun.pressbooks.pub/justicecognitive1/>
- Pondi, J.-E. (2007). *Reine Afrique. Racines de l'Union africaine*. Yaoundé : Éd. Clé.
- République du Cameroun. (2009). *Cameroun Vision 2035. Document de travail*.
<http://extwprlegs1.fao.org/docs/pdf/cmr145894.pdf>
- République du Cameroun. (2013). *Colloque international sur l'éducation civique et l'intégration nationale. Enjeux, défis et perspectives pour la construction d'une république exemplaire*. Yaoundé (Cameroun).
<http://www.minjec.gov.cm/images/integration/colloque.pdf>
- Saha, Z. et Kouesso, J-R. (2017). *Les Grassfields du Cameroun : des fondements culturels au développement humain*. Yaoundé : Éditions Cerdotola.
- Sarr, F. (2016). *Afrotopia*. Paris : Éd. Philippe Rey.
- Seignobos, C. et Tourneux, H. (2002). *Le Nord-Cameroun à travers ses mots*. Paris, Karthala.
- Seignobos, C. (dir.). (2006). *Atlas du Cameroun* : Éd. du Jaguar (Groupe Jeune Afrique).
- Suavet, T. (1962). *Dictionnaire économique et social*. Paris : Éd. Ouvrières.
- Tshitenge Lubabu, M.K. « 16 juin 1976 : bain de sang à Soweto ». *Jeune Afrique*.
<http://www.jeuneafrique.com/175602/politique/16-juin-1976-bain-de-sang-soweto/>
- Thuram, L. (2010). *Mes étoiles noires. De Lucy à Barack Obama*. Paris : Éd. Philippe Rey.
- Unesco. (1953). *The Use of Vernacular languages in Education*.
<https://youtu.be/K5GtszDppKA>
- Unesco. (1982). *Déclaration de Mexico sur les politiques culturelles*.
https://unesdoc.unesco.org/ark:/48223/pf0000052505_fre

Des suggestions de lecture pour poursuivre la réflexion

- Boucher, K. (éd.) 2000. *Le français et ses usages à l'écrit et à l'oral. Dans le sillage de Suzanne Lafage*. Paris : Presses de la Sorbonne Nouvelle.
- Daouaga, G. S. et Métangmo-Tatou, L. « Négociation et reconfiguration des identités en classe de Langues et culture Nationales au Cameroun ». *Canadian Modern Language Review*, vol. 73, No 4, pp. 570-595.
<https://www.utpjournals.press/doi/abs/10.3138/cmlr.4036>
- Diki-Kidiri, M. (éd.) *Le vocabulaire scientifique dans les langues africaines. Pour une approche culturelle de la terminologie*. Paris: Karthala.
- Fometeu, J., Briand, P. et Métangmo-Tatou, (dirs.) 2018. *La langue et le droit*. Paris : L'Harmattan.
- Imele Tsafack. *Yémba a alā' zāk, pmpɛ zɪ'ne léshūy, níti mbiy ntɔy*. Dschang : Éditions Élités d'Afrique.
- Métangmo-Tatou, L. 2020. *Pour une linguistique du développement. Essai d'épistémologie sur l'émergence d'un nouveau paradigme en sciences du langage*. Québec : Éditions science et bien commun.
<https://scienceetbiencommun.org>
- Métangmo-Tatou, L. 2020. « Programme de formation Jeunesse, éthique et développement à Ngaoundéré : pour une jeunesse informée et responsable ». Billet de blog, Site scienceafrique.org.
<https://www.scienceafrique.org/blog/2020/03/22/programme-de-formation-jeunesse-ethique-et-developpement-a-ngaoundere-pour-une-jeunesse-informee-et-responsable/>
- Métangmo-Tatou, L. 2019. « Miroir mon beau miroir ». Postface. In Mélodie Fauray et Marie-Anne Paveau (éds). *Réflexivité(s). Livre liquide issu de l'expérience des Espaces réflexifs*.
<https://scienceetbiencommun.pressbooks.pub/espacesreflexifs/chapter/postface/>
- Piron, F. 2017. « Méditation haïtienne. Répondre à la violence séparatrice de l'épistémologie positiviste par l'épistémologie du lien », *Sociologie et sociétés*, Vol XLIX, numéro 1, printemps, pp. 33-60.

Tabi-Manga, J. 2000. *Les politiques linguistiques du Cameroun. Essai d'aménagement linguistique*. Paris : Karthala, 237 p.

Tourneux, H. 2008. *La transmission des savoirs en Afrique. Savoirs locaux et langues locales pour l'enseignement*. Paris : Karthala, 308 p.

Deux sites intéressants

- <http://ellaf.huma-num.fr/> (Encyclopédie des littératures en langues africaines)
- <https://www.acalan-au.org/> (African Academy of Languages)

À propos de l'autrice

L'autrice, Léonie Tatou, est maîtresse de conférences HDR en sciences du langage à l'Université de Ngaoundéré (Cameroun). Elle est fondatrice et responsable du laboratoire Langues, Dynamiques et Usages (LADYRUS). Ses travaux de recherche ainsi que son engagement social s'articulent autour des dynamiques multilingues et multiculturelles observables en Afrique et de la problématique du développement durable par le biais de la formation du capital humain et de la circulation des sciences et des savoirs, tout cela en lien avec la dynamique des langues et des cultures. Elle s'intéresse particulièrement à la mise en cohérence de ces dynamiques avec la problématique du développement humain et la promotion de la justice cognitive.

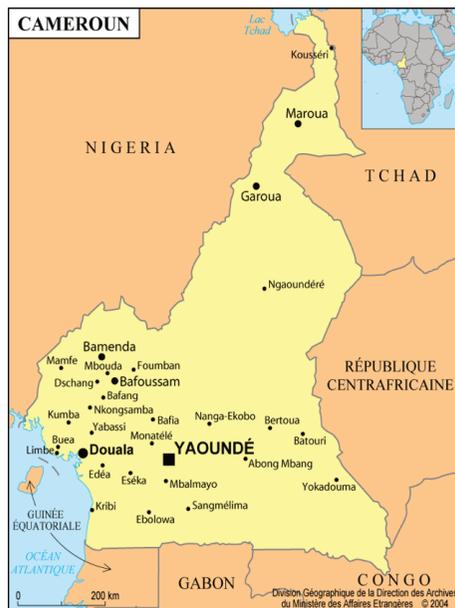
Elle est chercheuse associée au CIRAM (Centre international de recherche sur l'Afrique et le Moyen Orient de l'Université Laval, Canada) et membre de plusieurs organisations savantes. Elle a obtenu la distinction de Chevalier dans l'Ordre national de la Valeur. Parmi ses livres récents, *Pour une linguistique du développement* (2020) en libre accès aux Éditions science et bien commun et, en collaboration avec Joseph Fometeu et Philippe Briand, *La langue et le droit* (L'Harmattan, 2018).

Pionnière, parmi quelques autres, d'une épistémologie de ce qu'elle a appelé linguistique du développement, elle est coresponsable de la revue *Jeynitaare*.

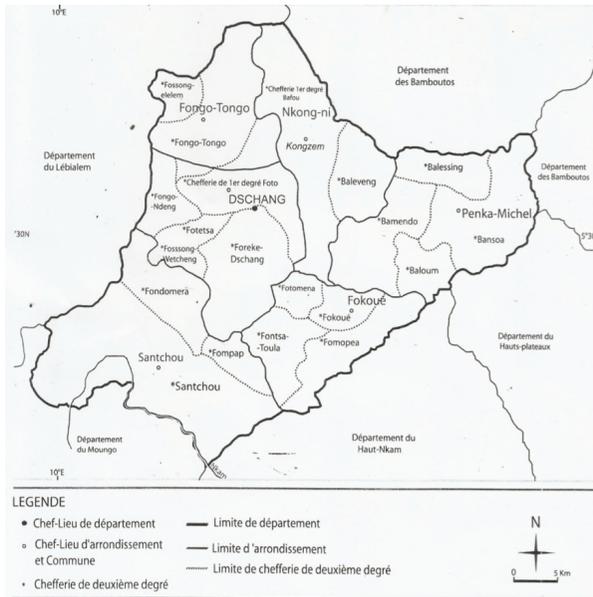
Annexe I. Quelques documents d'archive

J'ai prévu ces annexes à l'attention de tes petits-enfants. Ils ne t'ont pas connu, hélas, mais j'ai pu constater, non sans émotion, qu'ils s'intéressent à ta vie, à notre histoire... Aussi, quelques précisions concernant les lieux et les choses (graphies souvent francisées) mentionnés dans cette missive pourront-elles s'avérer utiles. Sait-on jamais entre quelles mains peuvent tomber les correspondances?

D'abord, des cartes



Carte du Cameroun : quelques villes importantes et pays limitrophes. Source : Direction des archives du Ministère des Affaires étrangères.



Le département de la Menoua aujourd'hui. Source : *Cartographie administrative des langues du Cameroun*, Charles Binam Bikoi, directeur de publication, Yaoundé : Éditions du Cerdotola, 2012 : 102.

Documents divers

CURRICULUM VITAE

TATOU François

Date et lieu de naissance : 1928 à DSCHANG, Cameroun

Nationalité : Camerounaise

Profession : Inspecteur du Travail et des Lois sociales

Études : 1934-1943 Études primaires à Dschang

1943-1946 École supérieure de Yaoundé

1946-1949 École normale de Yaoundé

1949-1953 Préparation du Bac (en cours du soir)

1960-1961 Stage de formation au Ministère du Travail à Paris (six mois)

1962-1965 Institut des Hautes Études d'Outre-mer à Paris IHEOM
(Section sociale) – Diplômé de cette École

Activités professionnelles :

Fonctionnaire dans l'Administration du travail depuis 1949

– 1949-1957 Adjoint administratif chargé successivement

a) de l'ordre,

b) de différends individuels du travail,

c) de la liquidation des droits des accidentés et des maladies professionnelles.

– 1957-1960 Délégué aux fonctions de Contrôleur du Travail pour le département de la Sanaga Maritime et de Kribi

– 1961-1962 Délégué aux fonctions d'Inspecteur du Travail du Centre à Yaoundé

– 1965-1967 Successivement Chef de service

– de la Main d'œuvre et de l'Emploi

– Étude des problèmes sociaux du Travail

– 1967 Nommé Secrétaire permanent du Conseil National du Travail.

– 1970-1973 Inspecteur régional du Travail et de la Prévoyance sociale du Nord

Tu permettras que nous ajoutions à ce CV une des distinctions dont nous avons trouvé la trace, celle d'Officier de l'Ordre du Mérite Camerounais 3^e classe.

Dschang Paris Garoua

8/N

REPUBLIQUE FEDERALE DU CAMEROUN

PAIX - TRAVAIL - PROGRES

ARRÊTÉ N° 111/CAB/PK du 4 août 1970

portant nomination dans des services extérieurs du Ministère du Travail et de la Prévoyance Sociale

LE PRÉSIDENT DE LA REPUBLIQUE FÉDÉRALE,

VU la Constitution du 1er septembre 1961 modifiée par les lois n° 69/12/14 du 10 novembre 1969 et 70/12/1 du 4 mai 1970 ;

VU les décrets n° 70/12/273 et 70/12/254 du 12 juin 1970 portant nomination des membres du Gouvernement et organisation des Ministères Fédéraux ;

VU le décret n° 67/12/365 du 24 août 1967 modifié par les décrets n°s 68/12/418 du 13 octobre 1968 et 69/12/25 du 29 janvier 1969 portant réorganisation du Ministère du Travail et des Lois Sociales ;

VU les décrets n°s 67/12/183 et 67/12/184 du 26 avril 1967 fixant l'organisation Territoriale de la République Fédérale du Cameroun et les attributions des Chefs de Circonscription Administrative ;

VU l'arrêté n° 12/FMF/CAB du 29 janvier 1969 portant création et fonctionnement des services d'Inspection du Travail et des Lois Sociales ;

VU le décret n° 69/12/314 du 12 août 1969 fixant les indemnités de fonction et les avantages en nature des Chefs de services régionaux et de leurs adjoints ;

VU l'arrêté n° 143/CAB/PK du 27 septembre 1967 portant nomination des Chefs de service du Ministère du Travail et des Lois Sociales ;

ARRÊTÉ :

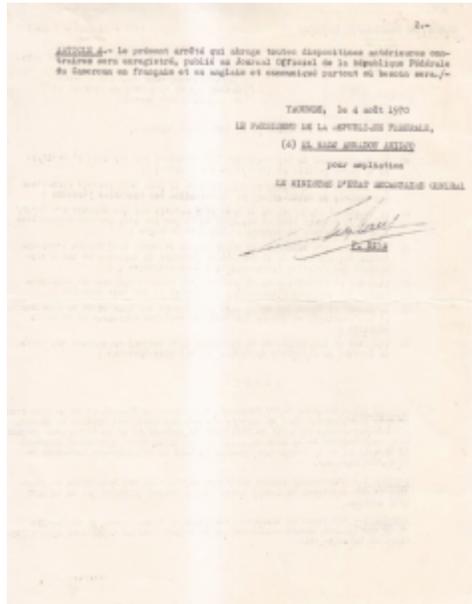
ARTICLE 1er. - Monsieur GAROU François, Inspecteur du Travail et de la Prévoyance Sociale précédemment Chef de Service d'Etude des Problèmes Sociaux du Travail à l'Administration Centrale du Ministère du Travail et de la Prévoyance Sociale est, pour compter de la date de prise de fonction, nommé Inspecteur Régional du Travail et de la Prévoyance sociale du Nord en remplacement numérique de M. NIAMBE François.

ARTICLE 2. - L'intéressé pourra prétendre au bénéfice des indemnités de fonction et des avantages en nature prévus par le décret n° 69/12/314 du 12 août 1969 susvisé.

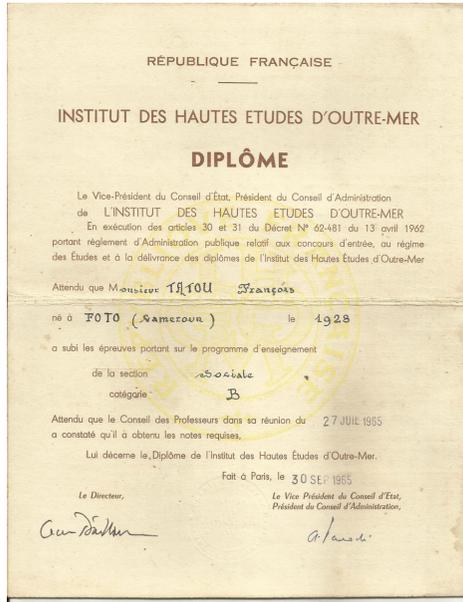
ARTICLE 3. - Les frais de transport éventuelle de l'intéressé, de sa famille et de ses bagages seront supportés par le budget fédéral - Exercice 1970/1971 Chapitre C4-203-000.

.../...

Ton arrêté de nomination en qualité
d'Inspecteur Régional du Travail et de la
Prévoyance sociale du Nord.



Page 2 de cet arrêté de nomination.



J'ai également pu avoir entre les mains ton
Diplôme de l'Institut des Hautes Études
d'Outre-mer.



Encore des cartes...

GEORGES H. CONNILLIÈRE
vous remercie de vos amicales
vœux et se réjouit qu'à l'année
1960 vous permette à la suite
de stage au B. I. T. d'accéder,
comme vous le méritez, à

*l'équipe de techniciens du
travail à laquelle est confiée
la paix sociale de notre
cher pays.
Très cordialement à vous,
dans l'attente de votre famille*
Basile Bessy

CONFÉRENCE INTERNATIONALE DU TRAVAIL
54^e session, Genève, juin 1970

Carte d'entrée permanente
SALLE DE LA CONFÉRENCE
DÉLÉGATIONS

M. François TATOU
représentant

CAMEROUN

Entrée porte 13

Bâtiment des Assemblées
Route de Pregny

A présenter sur demande

Nom
Name **TATOU**

Prénoms
Surnames **François**

Adresse
Address **BP 183 Garoua**

Membre **Bénéficiaire**
(active, honorary) Member

Nationalité **Camerounaise**
Nationality

Date d'adhésion **1970**
Date of joining

**Le Président du Comité,
The President of the Committee.**
Basile

CRC 19 **70** *Basile*

CRC 19

19

CRC 19

CRC 19

CRC 19

CRC 19

CRC 19

Le Président
COMITÉ REGIONAL DE LA DÉMOCRATIE
UNION-CRISTO-ROUGE CAMEROUNAISE

Annexe 2. Conte : Le sac magique

Conte traduit par tes soins dans le cadre du cours « Civilisation et culture africaines » de l'IHEOM. Quiconque le connaît comprendra que tu y as apporté ici et là ta touche personnelle, notamment par ce malicieux « ou presque » de la fin. Notre jeune conteur du Premier feuillet de cette missive aurait sans doute ponctué ce passage par l'émoticône « clin d'œil » disponible sur le clavier de la plupart des smartphones actuels.

Un jour, une jeune fille accompagna sa mère au champ, à une lieue de la maison familiale. Au milieu de la journée, une pluie diluvienne s'abattit sur elles. La maman avait l'habitude de travailler sous la pluie, mais sa fille ne pouvait supporter cela. Or, à un kilomètre du champ, un toit isolé au milieu de la nature fumait. La mère suggéra à sa fille d'aller s'y abriter et d'en profiter pour se réchauffer. Aussitôt, la fille s'y rendit, laissant sa mère au champ.

La fille rentra sous le toit inconnu. Au milieu de la pièce unique qu'abritait ce toit, un feu de bois pétillait. Assis sur un petit siège à côté du feu, un vieux petit homme se réchauffait en mangeant du « kê » (variété de crevettes). Il ordonna à la fille de s'asseoir pour se réchauffer, puisqu'elle le désirait. Elle s'assit. Au bout d'un moment, elle demanda à son bienfaiteur de lui donner de ses crevettes à manger. À cela, le petit homme répliqua : « Si tu t'en sens capable, ma fille, va donc en prendre dans mon sac magique que voilà au coin de la pièce ». La fille alla plonger sa main dans le sac magique. Mais, surprise épouvantable, elle ne parvint pas à faire ressortir sa main du sac magique.

- Ma main ne peut plus sortir du sac magique, se plaignit-elle.
- Sers-toi de l'autre main, répliqua le petit homme.
- L'autre main ne peut plus sortir du sac magique.
- Essaie avec ton pied.
- Mon pied ne peut plus sortir du sac magique.
- Sers-toi de l'autre.
- L'autre aussi y est resté.

- Vas-y avec ta tête.
- Ma tête aussi y est restée.

Juste à ce moment, le petit homme se leva et enferma la pauvre petite fille dans le sac qu'il prit sur son épaule pour aller voyager à travers le monde.

Avec ce sac magique, le petit homme s'enrichit considérablement pendant une certaine période. En effet lorsqu'il rencontrait sur sa route une personne possédant un bien quelconque (arachides, chèvres, etc.), il lui proposait de faire parler son sac magique en échange d'une bonne partie de ce bien. Après avoir reçu arachides ou chèvres, il tapotait son sac magique en lui soufflant : « Parle ! » Alors la petite fille se mettait à chantonner son histoire depuis le moment où sa mère l'envoya un jour de pluie se réchauffer chez le petit homme jusqu'au moment où ce dernier l'enferma dans son sac magique.

Après plusieurs années, le petit homme rencontra la mère de la fille et lui proposa la chanson de son sac magique contre de la kola. La pauvre mère qui avait cherché vainement sa fille ignorait tout de ce qui allait se passer. Après qu'elle eut remis de la kola au petit homme, le sac magique se mit à chanter. La mère, reconnaissant la voix de sa fille, dont elle connaissait parfaitement l'histoire, employa une ruse pour la délivrer. En effet, après s'être familiarisée avec le petit homme, elle l'envoya puiser de l'eau avec unealebasse au fond de laquelle elle avait discrètement pratiqué quelques trous. Le petit homme mit beaucoup de temps à la source sans pouvoir remplir sa calebasse. Pendant ce temps, la mère emporta sa fille, en laissant dans le sac une pierre. Fatigué, le petit homme revint et reprit son sac magique sur son épaule croyant que la petite fille était toujours dedans.

Il s'en alla, et après une journée de marche harassante, il rencontra un marchand d'ignames cuites : il s'apprêtait à s'en régaler grâce à la chanson de son sac magique. Mais lorsqu'il ordonna à celui-ci de chanter comme d'habitude, il resta aussi muet que la pierre qu'elle contenait... Le petit homme, non seulement se vit dans

l'obligation de renoncer aux ignames qu'il convoitait, mais encore devint la risée de tout le village dont il avait voulu faire son nouveau champ d'action. Il fut condamné à mourir dans la misère.

Bien mal acquis ne profite jamais. Ou presque.

Annexe 3. Petit lexique

Voici le petit lexique annoncé dès les premières pages de cette missive. Tu l'auras deviné, tu me connais trop bien, j'ai peiné à le terminer. N.B. J'ai marqué d'un astérisque les différentes occurrences dans le texte des quelques mots expliqués ci-dessous.

Adamaoua

Au Cameroun, on réserve généralement la graphie « adamaoua » pour désigner la région géographique du plateau de l'Adamaoua, ou encore la circonscription administrative de la « Région de l'Adamaoua ». On trouvera aussi la graphie « adamawa » dans la littérature scientifique, mais l'usage tend à réserver cette dernière graphie a) à la province historique faisant partie de l'empire peul de Sokoto (Nigéria actuel), et administrée jadis par Modibo Adama, b) à un ensemble spécifique de langues – le groupe Adamawa – grande famille de langues réparties entre le Cameroun, le Nigéria et le Tchad. Les langues *dii*, *toupouri* et *moundang*, etc. en font partie.

Bamiléké

Ethnie vivant majoritairement dans les régions administratives de l'Ouest et du Nord-Ouest du Cameroun. Les Bamilékés forment une société fortement structurée et organisée autour de la chefferie traditionnelle. N.B. Dans l'usage courant, contrairement au nom, l'adjectif reste invariable. On rencontrera par exemple : les Bamilékés vs l'architecture bamiléké, les langues bamiléké.

Boukarou

Habitation végétale du campement de transhumance peul. Aujourd'hui, il désigne une construction ronde en matériaux définitifs, à toit conique, caractéristique du Nord-Cameroun. Il vient du mot peul *bukkaru* (je cite de mémoire Seignobos et Tourneux, *Les mots du nord-Cameroun*). Jusqu'à ce jour, notre bon vieux lycée de Garoua, devenu Lycée Classique et Moderne, conserve ses boukarous d'antan, naturellement ventilés, et dans lesquels il faisait si frais! Élèves, nous les préférons de loin aux salles de classe « modernes ».

Blason

Le blason se définit comme un poème en prose décrivant de manière détaillée, sur le mode panégyrique ou au contraire satirique, les caractères et qualités d'un être ou d'un objet. Cf. *Blasons peuls* du père Dominique Noye (1976).

Chef

Celui qui détient l'autorité politique traditionnelle dans la région de l'Ouest, comme dans celle du Nord. Nous disons aussi « roi » : le roi du peuple foto. Un texte que tu n'as pas connu, le décret n° 77/245 du 15 juillet 1977, porte organisation des chefferies traditionnelles. Ce texte opère une classification en trois niveaux hiérarchiques (1^{er}, 2^{ème} et 3^{ème} degré) que les populations contestent (Goune Nguoghia, 2008, pp. 25-26), probablement parce qu'elle n'a pas de fondement historique avéré. Se dit *fô* (avec des variantes) dans les langues bamiléké, d'où la récurrence de cet élément dans la toponymie et l'anthroponymie de la région. On retrouve ce vocable en association dans de nombreux noms de chefs, de lieux-dits, de peuples de cette aire culturelle (Foto, Fomopéa, Fombap, Fotouni, Fontem) mais aussi dans des titres et des noms de personne : Fomony, Foteu'mbou, Fomelang, Foyanguem...

On trouve quelques dérivés : *chefferie* (substantif), mais aussi *cheffal* (*e*), une création lexicale récente (hiérarchie cheffale).

Coépouse

Chacune des épouses d'un ménage polygame. Par extension, ce terme peut aussi désigner les épouses d'une même entité sociale : épouses de frères ou de cousins, de ressortissants du même groupe ethnique. Dans mon texte, les quelques occurrences de « coépouse » renvoient à cette deuxième acception.

Concession

Je prends le mot *concession* dans le sens local de « enclos familial, unité de résidence », acception tout à fait ordinaire dans le contexte francophone camerounais, et signalée par deux complices, Christian Seignobos et Henry Tourneux, dans leur ouvrage *Le Nord-Cameroun à travers ses mots* (publié en 2002 chez Karthala). *Concession* peut aussi être entendu comme « famille ». NB. Dans des sociétés caractérisées par la prégnance du schéma

polygénique, la famille elle-même était traditionnellement composée du père de famille, de ses épouses et des enfants. Le village est ainsi constitué d'un certain nombre de concessions de taille plus ou moins importante selon le degré de prospérité et le nombre d'épouses du chef de famille. Au sein de chaque concession, chaque épouse constitue avec ses enfants, autour du « père de la concession », ce que j'appellerais une *entité-satellite*. Un observateur averti notera encore que ces dernières – les entités satellites – peuvent encore se regrouper par affinités... Notons qu'au Cameroun, l'anglais local utilise le terme *compound* pour désigner la même réalité et que *saré*, l'équivalent en langue peule (une des *lingua franca* majoritaires dans le Grand-Nord du pays), fait partie du vocabulaire courant du français de cet espace géographique.

Esani

« Comme nous l'avons appris de nos pères, les personnes qui peuvent bénéficier du rite de *lesani* sont : les héros du rite So (rite d'initiation chez les garçons) ; tout adulte (homme comme femme) ayant réalisé de bonnes œuvres de son vivant sur la terre, les personnes âgées et sages, les prêtres... Les personnes n'ayant pas droit à *lesani* sont : les sorciers, les meurtriers, les suicidés, les bandits de grand chemin ». Abbé Serge Xinga Ze, prêtre.

Foto

Le groupement foto, membre du grand peuple bamiléké, est un ensemble de cinquante et un villages et quartiers regroupés sous l'autorité d'un chef supérieur, le roi du peuple foto. Chacune de ces entités a à sa tête un chef de village ou de quartier. La ville de Dschang est à cheval entre deux groupements, Foto et Foréké-Dschang.

Fulfulde (souvent francisé en **foulfouldé)**

Langue parlée par les Peuls dans le Grand-Nord du Cameroun et dans une vingtaine de pays d'Afrique. Au Cameroun, cette langue est aussi parlée à titre véhiculaire par les non-Peuls, c'est-à-dire qu'elle permet l'intercompréhension entre des locuteurs et locutrices de langues différentes. Autres appellations : *peul*, *pular*, mais aussi *fula* et *fulani* (dans le monde anglophone). Cette langue se caractérise par son exceptionnelle extension géographique – Mali, Sénégal, Gambie, Guinée, Niger, Nigéria, Tchad, République centrafricaine, et la variété des parlers en usage.

Signalons quelques erreurs fréquentes dans notre contexte : il s'agit d'un nom de langue et non d'un nom de peuple, à ne pas confondre avec le *haoussa* !

Funérailles

En français standard, le mot « funérailles » (féminin pluriel même si, localement, un usage oral non-standard a tendance à en faire un masculin singulier...) désigne les cérémonies solennelles qui accompagnent l'inhumation d'une personnalité. Il est dans ce cas un équivalent du mot « obsèques ». Mais dans le contexte culturel particulier de l'Ouest-Cameroun, il désigne les cérémonies commémoratives et festives organisées par une famille en l'honneur d'un de ses membres, généralement plusieurs années après ses obsèques. Pour des raisons évidentes de praticité, dans la région de l'Ouest, c'est pendant la saison sèche, de la mi-novembre à la mi-mars, que l'on planifie généralement cet événement important. Les funérailles se célèbrent également dans certaines autres ethnies du pays, notamment dans le Grand-Nord camerounais.

Groupement (de villages)

Ensemble de villages et de quartiers placés sous l'autorité d'un chef supérieur. Le groupement *foto*, par exemple, compte cinquante et un villages et quartiers; *Nzong*, où tu es né, est l'un d'eux. J'ai noté, dans les documents que j'ai consultés, un flottement quant au statut – quartier ou village – de certaines de ces entités territoriales. En tout état de cause, chaque village ou quartier du groupement comporte à son tour plusieurs concessions, en somme, plusieurs familles.

Kaba

Notre bon vieux *kaba*, à l'origine vêtement féminin ample, longtemps sans prétention (porté pour les travaux ménagers ou champêtres), est aujourd'hui revisité par des femmes créatives et des stylistes inspiré.e.s : tu serais surpris de constater que même si le tissu *pagne* demeure la matière de base, il existe des *kabas* dans les étoffes les plus variées – *guipure*, *faille*, *soie*, *organza*. On en trouve désormais des versions magnifiques pour le soir comme celui arboré par mon amie *Elvire* au mariage de *Muriel* et d'*Ulrich*. Ne pas confondre « *kaba* » avec son homonyme « *cabas* » (masculin également), peu usité par les francophones africains et qui désigne un grand sac à provisions originairement en paille.

Magni

Titre honorifique attribué dans l'aire culturelle bamiléké à une femme ayant mis au monde des jumeaux ou plus d'un enfant en une naissance. En fait, les parturitions délicates (enfant qui se présente par le siège ou avec la circulaire c'est-à-dire avec le cordon ombilical enroulé autour du cou) justifient également l'attribution de ce titre. Le terme admet plusieurs variantes dialectales.

Mayo (du fulfulde *maayo* « cours d'eau »).

Dans la région, les cours d'eau sont saisonniers la plupart du temps. On peut alors, en saison sèche, traverser leur lit à pied sec.

Mouskouari (orthographe francisée de **muskuwaari**)

Mil repiqué de saison sèche. Plante céréalière de base dans tout le nord du Cameroun, le *muskuwaari* se développe sur des terrains argileux à grande capacité de rétention d'eau en début de saison sèche. Sa place particulière dans l'espace géographique aussi bien que dans le calendrier culturel permet de dégager des surplus importants, et contribua ainsi fortement à l'établissement des cités peules de Garoua et de Maroua. Cultivée essentiellement pour la subsistance, le mil – tous genres confondus (pluvial et de contre saison) – couvre les besoins alimentaires d'une tranche importante de la population. Il n'est pas indifférent, au demeurant, que parmi la soixantaine de blasons recueillis par le Père Dominique Noye, deux soient consacrés à cette plante. L'on note cependant un changement socioculturel important par rapport aux habitudes alimentaires de la région : la consommation des sorghos recule au profit de produits céréaliers d'implantation récente comme le riz... et le pain. Sera-t-il bientôt révolu le temps où un blason pourra exalter « la graine menue » ?

Tagni

Simplement le masculin de *magni*.

Yémba

Nom scientifique regroupant de manière générique les différentes variantes dialectales de la langue parlée dans le département de la Menoua. Nous devons un grand nombre de recherches sur cette aire linguistique

aux initiatives de certaines personnalités marquantes. Citons les pionniers aujourd'hui disparus : monsieur Grégoire Momo et le professeur Maurice Tadadjeu.

Postface

PIERRE NAIMIO

C'est avec plaisir et sans hésitation aucune que j'ai accepté de tenir la plume pour témoigner de l'affection filiale ainsi que du profond respect que j'ai éprouvés et que j'éprouve encore pour Monsieur François Tatou, Inspecteur régional du Travail et de la Prévoyance sociale de la province du Nord. Il y avait été nommé en remplacement de Monsieur François Miaule, Administrateur civil de l'Assistance technique française.

À ma sortie de l'École Nationale d'Administration et de Magistrature (ENAM) en août 1971, je suis immédiatement affecté à Garoua auprès de Monsieur Tatou comme 2e Adjoint à l'Inspection provinciale du Travail. La région du Nord couvrait alors toutes les trois régions constituant l'actuel Grand-Nord. Monsieur Tatou a été mon patron, le premier du reste, mais il se comportait plutôt en père soucieux de transmettre non seulement un savoir technique, mais encore un savoir-être. J'ai énormément appris auprès de lui de l'administration du Travail, de la gestion des hommes, de la rédaction administrative, entre autres. Il avait tenu à assurer ma spécialisation dans les problèmes de main d'œuvre et de chômage. C'est grâce à la formation complémentaire reçue sur le terrain grâce à ce grand commis de l'État qu'il me fut possible d'assumer mes fonctions ultérieures de façon optimale. Après Garoua, je fus d'abord promu Provincial dans le Littoral en 1975, avant mon détachement à la société d'Etat Cameroon Airlines deux ans plus tard.

Lorsque j'ai appris que l'un de ses fils avait embrassé le sacerdoce, je me suis dit que celui-là tenait véritablement de son père. Car Monsieur Tatou était lui-même un religieux au sens fort du terme. Il semblait avoir été ordonné au service ses semblables. Je garde de lui le souvenir d'un homme juste, rigoureux, soucieux du travail bien fait, des responsabilités correctement assumées. C'était un homme pondéré. Nous ne l'avions jamais vu en colère. Nous ne l'avions jamais vu perdre le contrôle de ses émotions. Nous l'appelions « Le Blanc ».

Beaucoup d'autres anciens collègues et collaborateurs se seraient sentis honorés de préfacier cet ouvrage d'hommage. Qu'il me soit donc permis de remercier la famille de Monsieur François Tatou de m'avoir choisi et de m'offrir en ce jour l'opportunité de saluer, une fois encore, la mémoire d'un grand homme.

Pierre Naimio, sénateur du Mayo Rey

À propos de la maison d'édition

Les Éditions science et bien commun sont un chantier de l'Association science et bien commun (ASBC), un organisme sans but lucratif enregistré au Québec depuis juillet 2011.

L'Association science et bien commun

L'Association science et bien commun se donne comme mission d'appuyer et de diffuser des travaux de recherche transuniversitaire favorisant l'essor d'une science pluriverselle, ouverte, juste, plurilingue, non sexiste, non raciste, socialement responsable, au service du bien commun.

Pour plus d'information, écrire à [info @ scienceetbiencommun.org](mailto:info@scienceetbiencommun.org), s'abonner à son compte Twitter @ScienceBienComm ou à sa page Facebook : <https://www.facebook.com/scienceetbiencommun>

Les Éditions science et bien commun

Un projet éditorial novateur dont les principales valeurs sont les suivantes.

- la publication numérique en libre accès, en plus des autres formats
- la pluridisciplinarité, dans la mesure du possible
- le plurilinguisme qui encourage à publier en plusieurs langues, notamment dans des langues nationales africaines ou en créole, en plus du français
- l'internationalisation, qui conduit à vouloir rassembler des auteurs et autrices de différents pays ou à écrire en ayant à l'esprit un public issu de différents pays, de différentes cultures
- mais surtout la justice cognitive :
 - chaque livre collectif, même s'il s'agit des actes d'un colloque, devrait aspirer à la parité entre femmes et hommes, entre juniors et seniors, entre auteurs et autrices issues du Nord et issues du Sud

(des Suds); en tout cas, tous les livres devront éviter un déséquilibre flagrant entre ces points de vue;

- chaque livre, même rédigé par une seule personne, devrait s'efforcer d'inclure des références à la fois aux pays du Nord et aux pays des Suds, dans ses thèmes ou dans sa bibliographie;
- chaque livre devrait viser l'accessibilité et la « lisibilité », réduisant au maximum le jargon, même s'il est à vocation scientifique et évalué par les pairs.

Le catalogue

Le catalogue des Éditions science et bien commun (ESBC) est composé de livres qui respectent les valeurs et principes des ÉSBC énoncés ci-dessus.

- Des ouvrages scientifiques (livres collectifs de toutes sortes ou monographies) qui peuvent être des manuscrits inédits originaux, issus de thèses, de mémoires, de colloques, de séminaires ou de projets de recherche, des rééditions numériques ou des manuels universitaires. Les manuscrits inédits seront évalués par les pairs de manière ouverte, sauf si les auteurs ne le souhaitent pas (voir le point de l'évaluation ci-dessus).
- Des ouvrages de science citoyenne ou participative, de vulgarisation scientifique ou qui présentent des savoirs locaux et patrimoniaux, dont le but est de rendre des savoirs accessibles au plus grand nombre.
- Des essais portant sur les sciences et les politiques scientifiques (en études sociales des sciences ou en éthique des sciences, par exemple).
- Des anthologies de textes déjà publiés, mais non accessibles sur le web, dans une langue autre que le français ou qui ne sont pas en libre accès, mais d'un intérêt scientifique, intellectuel ou patrimonial démontré.
- Des manuels scolaires ou des livres éducatifs pour enfants

Pour l'accès libre et universel, par le biais du numérique, à des livres scientifiques publiés par des autrices et auteurs de pays des Suds et du Nord

Pour plus d'information : écrire à info@editionscienceetbiencommun.org